# le maitre du silence

henri vernes

UNE AVENTURE DE BOB MORANE



marabout junior

LA COLLECTION JEUNE POUR TOUS LES AGES

HENRI VERNES

# BOB MORANE

## LE MAÎTRE DU SILENCE




POCKET MARABOUT

# Chapitre I

— Si jamais je réussis à me tirer vivant de cette maudite tempête, je fais le vœu de descendre aux Enfers afin d'arracher les trois seuls cheveux d'or qui poussent sur le crâne de Satan, murmura Bob Morane qui, cramponné à la barre, menait de son mieux le fragile voilier entre les vagues déferlantes.

Deux jours plus tôt, Morane avait quitté Djibouti, afin de gagner, en longeant les côtes, les petits archipels du détroit de Bab El Mandeb où il comptait se livrer à son sport favori : la plongée sous-marine, et en rapporter une ample moisson de films et de photos prises parmi les récifs coralliens.

Les deux premiers jours de navigation s'étaient écoulés sous les meilleurs auspices. Le ciel était serein, de ce bleu un peu argenté qui caractérise les tropiques, et l'étrave du petit cotre, loué à Djibouti, fendait une eau calme qui s'ouvrait devant elle avec un crissement de soie déchirée.

Ce matin-là cependant, le détroit de Bab El Mandeb – la Porte de la Mort – devait prouver qu'il n'avait guère volé son nom. Comme le petit bateau arrivait en vue d'un groupe d'îlots dont Bob comptait explorer les abords, la tempête s'était soudain levée, en nuages venus des quatre coins de l'horizon comme des troupeaux de buffles ennemis qui, à travers une plaine, se précipitent l'un vers l'autre pour tenter de se bousculer et se mêler en une frénétique bousculade, un déferlement de bruits et de fureurs. Tout ce que Morane avait pu faire devant cette brusque colère des éléments, c'était abattre les voiles pour tenter de gagner, avec la seule aide du moteur, l'une des îles voisines où il était assuré de trouver un refuge provisoire.

Les regards fixés sur le plus proche des îlots, éclaboussé de partout par les embruns, Bob s'efforçait de maintenir son esquif obliquement à la lame, se contentant de ralentir ou d'accélérer sa vitesse suivant les besoins de la manœuvre. Sans être un vrai

marin, il avait pourtant bourlingué suffisamment à travers les océans, tant à la voile qu'au moteur, pour parvenir à surmonter les embûches de l'ouragan. Cette fois cependant, et cela en dépit de son amour du risque, il n'en menait pas large à bord de cette coquille de noix secouée en tous sens par la mer furieuse dont le moindre assaut en faisait craquer les membrures comme si, soudain, elle allait s'ouvrir en deux et se perdre à jamais.

Pour l'instant, tous les espoirs de Morane se résumaient en ces seuls mots : atteindre l'îlot coûte que coûte.

— Il faut que j'y arrive ! Il faut que j'y arrive ! fit-il d'une voix rauque. Sinon, bonsoir la compagnie !...

Certes, la petite terre visée se rapprochait à chaque minute davantage mais, aussi, la tempête se faisait à chaque instant plus forte et, vraiment, Bob devait faire appel à toutes ses connaissances de la navigation pour parvenir à garder le cotre dans le droit chemin. Par moments, il semblait que la tourmente devait définitivement triompher de ses efforts, car le petit voilier paraissait sur le point de ne plus se laisser gouverner, de devenir définitivement le dérisoire jouet des vagues grondantes, du vent furieux dont chaque rafale s'abattait sur lui à la façon d'un monstrueux et invisible couperet. Toujours cependant, sous l'impulsion du gouvernail manié par une main vigoureuse, l'étrave remontait à la lame et, dans de grands éclaboussements d'écume, pointait à nouveau vers l'îlot sauveur.

Cet îlot n'était plus qu'à un kilomètre environ, quand Bob discerna devant lui, dans le creux des lames, des bouillonnements blanchâtres qui, pour un œil averti, ne laissaient pas d'être significatifs.

— Des écueils ! fit-il à haute voix. Bien sûr, j'aurais dû m'en douter. Ces petits archipels sont entourés de récifs coralliens sur lesquels, par gros temps, la mer se brise... la mer et les bateaux...

Par temps calme, Bob se serait fort peu soucié de ces récifs qui auraient alors pu être décelés à travers l'eau claire et contournés. Mais il ne pouvait être question de procéder ainsi dans les circonstances présentes et, tout ce que l'infortuné navigateur pouvait espérer était que la chance le servît et le

conduisît sain et sauf, entre les brisants, jusqu'à la côte. Bob devinait cependant que cette chance ne continuerait pas à le servir jusqu'au bout. Elle lui permettrait d'éviter un récif, deux, trois, quatre peut-être. Ensuite, l'irrémédiable se produirait : une aiguille de corail fendrait la coque fragile, l'ouvrirait comme un œuf sous le couteau, et Bob serait obligé de nager devant lui sans rien voir. Secoué en tous sens par les vagues, aveuglé par l'écume, il aurait bien de la peine alors, tout excellent nageur qu'il fût, à se tirer vivant de ce mauvais pas.

Considérant avec raison qu'il valait mieux mettre le plus d'atouts de son côté dans ce jeu qu'il jouait contre la mort, Bob attira à lui un sac de marin pour en extraire une paire de palmes, un masque de plongée et un tube respirateur. Se débarrassant rapidement de ses légères espadrilles, il chaussa les palmes. Ensuite, il fixa le masque sur son front de façon à ce que, en cas de danger, il n'eût plus qu'à l'abaisser sur son visage. Le tube respirateur fut glissé à sa place, sous la sangle de caoutchouc servant à fixer le masque. Comme Bob était vêtu seulement d'un short et d'une chemisette, il lui serait aisé, au cas où il se trouverait précipité par-dessus bord, de nager durant des heures grâce aux palmes, tout en ayant la possibilité, à l'aide du masque, d'observer le fond de l'eau et d'éviter ainsi les aiguilles de corail aiguisées comme des poignards.

La lutte de l'homme contre la mer et le vent se continua pendant quelques minutes encore. À plusieurs reprises, Bob devait réussir, par une manœuvre habile, à contourner plusieurs écueils. À chaque instant cependant, il s'attendait à ce qu'un récif crevât la carène, et il se tenait prêt à toute éventualité.

Déjà, le cotre n'était plus qu'à quelques centaines de mètres de l'îlot quand, soudain, l'irrémédiable se produisit. Il y eut un choc sourd, le petit vaisseau vibra de toutes ses membrures et, par une très large brèche, l'eau se précipita à l'intérieur de la coque qui, bientôt, fut remplie jusqu'au plat-bord. Bob n'avait cependant pas attendu cet instant pour sauter à la mer et, aussitôt, se mettre à nager en direction de la côte tandis que, derrière lui, le cotre s'engloutissait au pied du récif.

À de nombreuses reprises déjà, Bob avait ainsi nagé dans une mer démontée et il savait que, grâce aux palmes et au

masque, il jouissait d'une sécurité relative. Les palmes donnaient en effet de la puissance à sa nage et le tube respirateur lui permettait de respirer sans ouvrir la bouche et risquer d'avaler à chaque instant une gorgée d'eau salée ; en outre, grâce au masque, il pouvait garder le visage dans l'eau de façon à ce que son corps fut en équilibre parfait à la surface.

Il fallut un quart d'heure à peine au nageur pour atteindre l'îlot, où il prit pied dans une petite crique aux eaux relativement calmes. Quand il eut touché terre, Bob se dressa dans le vent cinglant pour jeter un rapide regard autour de lui. L'îlot, qui devait avoir une superficie d'un ou deux kilomètres carrés à peine, n'était qu'un rocher recouvert d'une mince couche terreuse où poussait une végétation rabougrie, à demi brûlée par les rayons du soleil et le sel des embruns. Quelques cocotiers isolés dressaient dans le vent leurs têtes chevelues, aux palmes secouées par la tempête. Tout autour, une abondante quantité de noix de coco, arrachées par les rafales, jonchaient le sol.

— Pas gai, le patelin, pour jouer les Robinson, fit Morane avec une grimace. Enfin, il faudra bien que je m'en contente. Pour le moment, avec ces noix de coco, je ne risque pas de mourir de faim ni de soif. Quant au reste, nous en aviserons lorsque la tempête sera calmée. Avant tout, il me faut chercher un refuge contre le vent. Je suis trempé comme un hameçon le jour de l'ouverture de la pêche et, si je n'y prends garde, je suis bon pour la broncho-pneumonie…

À nouveau, il jeta un regard autour de lui et il ne tarda pas à découvrir une excavation au fond de laquelle il pourrait se mettre provisoirement à l'abri. En hâte, il réunit tout ce qu'il put trouver comme palmes sèches n'ayant pas été emportées trop loin par la tourmente, et il en tapissa le fond de l'excavation. À son tour alors, il y pénétra et là, blotti sur cette couche grossière, il attendit que Neptune daignât enfin laisser s'éteindre son courroux.

Ce fut vers midi que la tourmente se calma, presque aussi soudainement qu'elle s'était levée. Le vent fléchit d'abord, puis tomba tout à coup, tandis que les nuages refluaient vers les quatre coins de l'horizon, dans le même ordre qu'ils étaient

venus tout à l'heure, un peu comme cela se passe quand on projette un film à l'envers. En même temps, le soleil, brûlant aussitôt, dardait ses rayons, tandis que la mer s'apaisait doucement, comme les traits d'un visage qu'abandonne la colère.

Dès que le vent avait faibli et que les nuages avaient commencé à refluer, Bob s'était extrait de son précaire refuge pour s'offrir à la chaleur solaire. Il se dévêtit, disposa ses vêtements sur des roches plates afin qu'ils séchassent plus rapidement et, s'étendant lui-même sur un entablement de roc, il s'exposa longuement à la bienfaisante chaleur de l'astre du jour.

Quand toute sensation de froid et d'humidité l'eut quitté et que sa peau eut commencé à brûler, Morane se redressa et considéra la mer qui, à présent, était redevenue calme et bleue comme si jamais aucune vague ne l'avait agitée. Il n'eut donc aucune peine à repérer l'endroit où le cotre s'était abîmé dans les flots.

— Je vais aller jeter un coup d'œil de ce côté, soliloqua Bob en sacrifiant à cette habitude qu'ont les voyageurs solitaires de se parler à eux-mêmes.

Il savait en effet qu'à bord de l'épave il pourrait récupérer des vivres en conserve, l'eau potable de réserve et aussi différents instruments et équipements indispensables à sa nouvelle condition de naufragé.

Sans attendre, il chaussa à nouveau les palmes, recouvrit son visage du masque et emboucha le tube respirateur. Se glissant à l'eau, il nagea ensuite vers l'endroit du naufrage, qu'il atteignit en quelques minutes à peine.

Le voilier reposait là, sur un fond de sable, parmi la végétation figée des coraux, par quelques mètres de profondeur. Une première plongée permit au Français de récupérer un petit canot pneumatique se gonflant à l'aide d'une bonbonne de gaz. Quand il eut regagné la surface, Morane retira rapidement le canot de son enveloppe, actionna la valve de la bonbonne et, immédiatement, le radeau de caoutchouc se déploya. Bob l'assura à l'aide de l'ancre de surface, puis il plongea à nouveau pour vider l'épave de son contenu récupérable.

Traînant le radeau derrière lui, il lui fallut faire plusieurs voyages pour mener cette tâche à bien. Après chaque plongée, il entassait les objets récupérés dans le canot puis, quand celui-ci était plein, il le remorquait vers la côte, pour revenir ensuite au-dessus de l'épave et y recommencer la même besogne, jusqu'à ce qu'il n'y eut plus à bord le moindre objet digne d'intérêt.

Lorsque Bob eut accompli ce travail, il était épuisé. Cependant, il ne possédait pas la moindre raison d'être mécontent. Au contraire, il avait récupéré une tente, un sac de couchage, des vêtements divers, deux fusils sous-marins avec leurs harpons de rechange, une petite carabine 22 long rifle qu'il se proposait de démonter et de graisser avec soin, des cartouches, du fil de pêche, des hameçons, plusieurs petits barils d'eau douce et des vivres en boîte, depuis les sardines portugaises jusqu'aux ananas en conserve, en passant par le corned-beef, les anchois et le pâté truffé.

Le premier soin du naufragé devait être d'exposer tout ce butin aux rayons du soleil. Ensuite, pendant que le tout séchait, il dressa la tente en un endroit où elle serait à l'abri du déchaînement toujours possible des éléments. Quand il eut achevé cette besogne, Morane s'enfonça à travers les broussailles, vers l'intérieur de l'île, où il ne tarda pas à découvrir une petite source jaillissant des entrailles de la roche.

S'agenouillant, Bob but à longs traits et se rendit compte que l'eau était à la fois fraîche et douce.

Après s'être désaltéré à satiété, il se releva et se frotta les mains en signe de satisfaction.

— Allons, murmura-t-il, il ne faut jamais désespérer. Il y a quelques heures à peine, après le naufrage, j'étais démuni de tout. Maintenant j'ai vêtements, vivres, de quoi chasser et pêcher, un abri et, aussi, une petite source bienfaisante, sinon d'aspect romantique, à ma disposition. Il y a des naufragés qui se sont trouvés dans des situations bien plus critiques et je n'ai toujours pas à désespérer de cette bonne vieille madame la Chance qui, jusqu'à présent, à travers vents et marées, m'a toujours secondé avec un empressement exemplaire.

Lentement, tournant le dos à la source, Bob se mit à redescendre par un étroit chemin naturel serpentant entre

broussailles et cocotiers, en direction de l'endroit où il avait dressé sa tente.

Brusquement, il s'immobilisa, le souffle coupé, les yeux agrandis par l'étonnement. Ensuite, sans transition, sous le coup d'une gaieté incontrôlable, il se mit à rire aux éclats. Durant un long moment, il demeura ainsi, secoué par ce rire. Puis, quand il se fut calmé, il murmura :

— Bien la peine de me donner tout ce mal pour tenter d'améliorer ma condition de Robinson, alors qu'il me suffisait d'attendre gentiment que l'on vienne me chercher !...

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, ces paroles n'étaient pas dues à un fol optimisme, mais à une réalité tangible car, au large de l'île, deux bateaux, débouchant de l'intérieur de l'archipel, venaient d'apparaître. L'un d'eux, le plus proche, était un splendide yacht de plaisance aux superstructures peintes en blanc. D'où il se trouvait, Morane pouvait même lire son nom peint à l'avant en lettres d'or : Corysandre. Le second vaisseau, beaucoup plus éloigné celui-là, était un de ces boutres arabes d'assez fort tonnage qui bourlinguent à travers la mer Rouge et l'océan Indien, de Suez à Zanzibar, pour s'y livrer souvent à d'inavouables commerces, comme le trafic d'armes, du haschich ou même des esclaves.

Bien sûr, la condition de naufragé n'aurait pas déplu à Morane qui, toute sa vie durant, s'était senti de forts penchants pour une existence solitaire. Cela ne l'empêcha pas néanmoins de courir vers la grève pour, y empoignant un sac de couchage, l'agiter frénétiquement au-dessus de sa tête en poussant des appels stridents. Des appels qui ne devaient pas tarder à être entendus car, du yacht, un canot à moteur se détacha bientôt, pour se diriger vers l'îlot.

# Chapitre II

Le canot du Corysandre toucha la grève et un marin, sautant à terre, engagea plus avant l'étrave sur le sable mêlé de débris rocheux. Deux autres personnes se tenaient à bord de la petite embarcation : un homme de haute taille, âgé d'une cinquantaine d'années, et une jeune fille qui devait à peine avoir franchi le cap des vingt ans. L'homme mit pied à terre et s'avança vers Morane. C'était un grand gaillard sec et musclé, à la chevelure et à la moustache d'un rouge flamboyant un peu taché de gris par endroits. Son teint avait la couleur de la brique cuite et ses yeux, très clairs, faisaient songer à des opales. Il portait une chemise de lin blanc à col ouvert, un pantalon de même tissu et était chaussé de mocassins. Tout dans son aspect indiquait le gentilhomme britannique à la vieille mode, un de ces personnages sorti tout droit d'un conte de Kipling ou de Conan Doyle. Le nouveau venu s'inclina devant le naufragé avec la même raideur que s'il s'était trouvé dans le salon d'un club huppé de Londres, et il dit en un anglais châtié :

— Je m'appelle Lord Archibald Pernambouc…

Morane s'inclina lui aussi et déclina son identité.

— Mon nom est Robert Morane.

Les deux hommes échangèrent un vigoureux shakehand et comme, après ces présentations protocolaires, la glace pouvait être considérée comme rompue, Lord Pernambouc déclara :

— Je suis ravi de vous connaître, monsieur Morane. J'occupais un haut poste dans l'Armée de l'Air, durant la guerre et, si c'est de ce même Robert Morane qu'il s'agit, vous avez donné alors un sérieux coup d'épaule à la cause de mon pays et de ses alliés. Vous êtes bien le fameux commandant Morane, je présume…

Bob sourit.

— Je suis bien ce commandant Morane là, en effet. Du moins, je l'étais. Pour le moment, je ne suis plus qu'un paisible

voyageur poursuivi par une réputation acquise au temps de sa folle jeunesse…

— Une fameuse réputation ! enchaîna Lord Pernambouc. Si je ne m'abuse, en 1945, vous comptiez cinquante-trois victoires homologuées, et vous aviez à peine vingt ans. Un record du tonnerre, avouez-le. Mais par ce vieux Nick[1], si je m'attendais à vous trouver ici !…

Morane eut un haussement d'épaules.

— Un petit naufrage de rien du tout, Lord Pernambouc. Je bourlinguais dans les parages quand cette maudite tempête s'est abattue sur moi et a envoyé mon rafiot par le fond. Si vous n'étiez pas arrivé, j'étais bon pour moisir quelque temps sur ce mauvais rocher.

— Nous sommes en effet survenus juste à point pour vous recueillir, répondit l'Anglais. Pour tout vous dire, nous ne devions pas nous approcher de cet archipel, mais la tempête nous a fait dériver et nous allions jeter l'ancre au large de cette île afin de réparer quelques avaries, quand nous vous avons aperçu, gesticulant et criant sur la grève…

À son tour, la jeune fille avait mis pied à terre. On ne pouvait douter que Lord Pernambouc fût son père, car elle possédait les mêmes cheveux couleur de feu et les mêmes yeux d'opale. Cependant, ce qui pouvait sembler caricatural chez l'Anglais se changeait chez elle en beauté. La masse des cheveux fauves entourait un visage à l'ovale délicat et les yeux ombragés par de longs cils bruns, probablement teints, prenaient des profondeurs mystérieuses. Le nez était menu, légèrement aquilin et comme sculpté par un orfèvre dans sa perfection, tandis que les lèvres, bien dessinées et charnues, s'ouvraient sur de petites dents qui semblaient taillées dans l'ivoire à la blancheur la plus parfaite. La jeune fille portait un tailleur léger, en chantoung vert d'eau, avec une aisance telle que, dans ce décor de rochers arides, elle en paraissait incongrue.

---

1 Old Nick : nom familier que les Anglo-Saxons donnent au diable.

La charmante créature s'était dirigée vers le groupe formé par Morane et Lord Pernambouc. Ce dernier se tourna vers la nouvelle venue, puis vers Bob, pour dire :

— Laissez-moi vous présenter ma fille Liane, commandant Morane…

Bob et la jeune fille échangèrent une poignée de main. Ensuite, Lord Pernambouc reprit :

— Eh bien, puisque à présent les présentations sont faites, nous n'avons plus aucune raison de demeurer sur ce rocher perdu ! Regagnons le yacht. Naturellement, commandant Morane, vous serez le bienvenu à bord. Un de nos invités nous a fait faux bond au départ de Suez. Vous le remplacerez avantageusement. Ce n'est pas tous les jours que l'on a la chance de compter un personnage aussi célèbre parmi ses hôtes.

Le Français ne répondit pas à cette allusion que sa modestie le forçait à ignorer.

— Peut-on savoir, Lord Pernambouc, se contenta-t-il de demander, quelle est votre prochaine escale ?

L'Anglais n'hésita pas.

— Ma fille et moi, répondit-il, comptons contourner la presqu'île arabique pour aller croiser de l'autre côté, dans la mer d'Oman, le long de la côte des Esclaves. Avant cela, nous relâcherons durant quelques jours à Aden. Bien entendu, vous serez libre de débarquer là si vous le désirez, ou de nous accompagner jusqu'au terme de notre croisière…

Bob haussa les épaules et se mit à rire doucement.

— Va pour Aden ! fit-il. J'y ai des amis que j'aurai grand plaisir à revoir et si, à ce moment-là, je continue à me sentir l'âme vagabonde, j'irai peut-être faire un tour en votre compagnie du côté de la côte des Esclaves. L'imprévu n'y manque guère. Je suis payé pour le savoir…

Avec l'aide du matelot, Lord Pernambouc et Bob Morane portèrent les bagages de ce dernier, ou du moins ce qui en restait, à bord du canot. Les trois hommes et Miss Liane s'embarquèrent alors et, quelques minutes plus tard, l'embarcation se dirigeait vers le yacht. Ils allaient aborder, quand Morane remarqua que le boutre arabe, aperçu tout à l'heure, ne se trouvait plus maintenant qu'à un mille environ du

Corysandre. Il en fit la remarque à Lord Pernambouc. Celui-ci haussa les épaules.

— Sans doute, répondit-il, s'agit-il là de quelque vaisseau marchand qui, comme nous, a été surpris par la tempête. Peut-être nous a-t-il suivis ici pour jeter l'ancre en eau peu profonde et réparer lui aussi ses avaries, ou encore afin d'envoyer un canot à terre pour faire de l'eau…

L'échelle de coupée du yacht avait été descendue et, pendant que le canot était enlevé sur ses porte-manteaux par les soins de l'équipage, Bob Morane et ses hôtes grimpaient sur le pont. Immédiatement, Lord Pernambouc lança un appel et un valet de chambre en gilet rayé s'approcha pour s'incliner devant l'Anglais :

— Vous donnerez des vêtements propres au commandant Morane, Everet, ordonna Lord Pernambouc, et vous le conduirez à la cabine que nous avions réservée au Dr Bourgoigne. Le commandant Morane doit être traité comme s'il appartenait à ma famille. C'est un hôte de marque et un grand ami de notre pays, qu'il a défendu naguère avec héroïsme…

Le dénommé Everet s'inclina devant Morane et dit avec un respect qui, peut-être, était feint, mais qui n'en paraissait pas moins évident :

— Si vous voulez me suivre, sir…

Ces simples paroles prononcées, il tourna les talons et, suivi par Morane, gagna une écoutille par laquelle les deux hommes descendirent dans les profondeurs du yacht.

*

* *

« Une chance que Lord Pernambouc soit de ma taille et de ma corpulence ! songea Morane en fermant, sur une chemise de fine soie à col ouvert, un veston d'alpaga blanc venant en droite ligne du meilleur faiseur de Bond Street. Il y a moins d'une heure, je m'apprêtais à lécher les rochers de ce îlot perdu, et cela en une tenue qu'aurait désavouée un clochard de bas étage, et me voilà à présent nippé comme un membre de la Chambre des

communes. Si l'on m'affirmait qu'avant ce soir je ferais un repas digne de Lucullus, je n'en serais pas autrement surpris. À vrai dire même, je serais plutôt étonné du contraire. Ce yacht est aussi luxueux qu'un des palais d'Haroun Al Rachid et on doit y mener joyeuse vie et y faire bombance à toute heure de la journée. Il n'y a pas à dire, mais j'ai toujours été gâté par le sort, bien que ce dernier, il faut le reconnaître, m'en ait souvent fait voir des vertes et des pas mûres… »

Ces réflexions se poursuivaient à l'intérieur d'une cabine, aux cloisons d'acajou lambrissées d'or et dont l'ameublement avait dû coûter à lui seul une petite fortune, dans laquelle Morane finissait de passer les vêtements apportés par le valet de chambre. Ces pensées furent soudain interrompues par un remue-ménage, cris et piétinements, venant du pont. Bob sursauta.

— Eh ! Eh ! fit-il à haute voix. Que se passe-t-il là-haut ? Est-ce que, par hasard, les réjouissances commenceraient sans moi ?

Presque en même temps, le tintamarre s'accentua et plusieurs coups de feu claquèrent. Cette fois, Morane ne songea plus à plaisanter.

— Ma parole, fit-il encore, on dirait que cela devient sérieux ! L'équipage serait-il en train de se mutiner ?

Comme il n'était pas homme à demeurer dans l'expectative, il ouvrit la porte de la cabine et s'élança dans la coursive, en direction de la plus proche écoutille. Il allait atteindre l'escalier quand, brusquement, une forme humaine en dévala les degrés. Bob reconnu un Arabe portant pour tout vêtement un pagne d'une blancheur douteuse, et qui tenait serré dans son poing droit un gourdin noueux.

En apercevant le Français, le nouveau venu poussa un cri guttural dans lequel se mêlait à la fois la colère et le triomphe, et il se précipita le bâton levé.

Bob n'attendit pas d'être atteint. Comme le gourdin s'abattait, il propulsa son buste en avant et, d'un revers du poignet, frappa violemment l'avant-bras de l'agresseur. La douleur fut si vive que l'Arabe poussa un gémissement et lâcha le bâton. Sans lui laisser le temps de revenir de sa surprise,

Morane se baissa, lui crocha une cheville de la main droite et tira vers le haut. L'assaillant, déséquilibré, tomba en arrière, et sa tête alla sonner sur les marches bordées de cuivre. Presque en même temps, un violent crochet du droit, porté à la pointe du menton, le mettait définitivement hors de combat.

Enjambant le corps inanimé de l'Arabe, Bob s'élança dans l'escalier, qu'il gravit quatre à quatre, pour déboucher sur le pont. La première chose qui frappa ses regards fut le boutre aperçu tout à l'heure et qui, maintenant, se tenait bord à bord avec le yacht, les deux coques n'étant séparées que par des défenses de liège ayant servi à amortir le choc lors de l'abordage.

Sur le pont du Corysandre, un désordre indescriptible régnait. Une cinquantaine d'Arabes, armés tous de gourdins, assaillaient les marins du yacht dont la plupart avaient déjà été mis hors de combat. Seuls, contre la dunette arrière, Lord Pernambouc, son valet de chambre et deux ou trois membres de l'équipage résistaient encore. Selon toute probabilité, l'agression avait eu lieu par surprise, si soudainement que les Européens n'avaient pas eu le loisir de se défendre.

L'arrivée de Morane n'était cependant pas passée inaperçue des agresseurs. Déjà, une dizaine d'Arabes, tous armés de gourdins, se précipitaient sur lui. Bob se mit à fuir vers l'avant du vaisseau, se demandant comment il parviendrait à se tirer de ce mauvais pas. Ses adversaires étaient en effet trop nombreux pour qu'il pût espérer leur résister triomphalement. Sauter à la mer ? Il devinait que ce serait s'accorder là un bien bref sursis. Les assaillants mettraient aussitôt un canot à la mer et il serait rejoint et tiré de l'eau comme un poisson au bout de son fil.

Mais, déjà, Bob n'avait plus le loisir de songer à sa situation. Un des pirates – Morane ne pouvait, pour l'instant, leur donner d'autre nom – se précipitait sur lui, le gourdin levé. D'un retrait du corps, Bob l'évita. En même temps, se courbant, il décochait un puissant coup de coude au plexus solaire de son antagoniste qui, avec un grognement de douleur, s'affaissa sur le pont. Les autres agresseurs accouraient, mais Bob, s'étant déjà emparé du gourdin lâché par l'homme qu'il venait de mettre hors de combat, recula de quelques pas, frappant autour de lui avec un

entrain et une conviction dignes d'un champion de base-ball. Certes, notre héros se défendait avec l'énergie du désespoir et, déjà, il avait fait mordre la poussière du pont à plusieurs antagonistes, mais il ne pouvait cependant résister indéfiniment à ses agresseurs. Ceux-ci qui, visiblement, ne cherchaient pas à le tuer, le pressaient de toutes parts. Un coup assené avec adresse l'atteignit au poignet droit et l'obligea à lâcher le gourdin. Il tenta alors de se défendre à coups de pied et de poing, mais il fut bientôt submergé. D'un ultime crochet, il écrasa la mâchoire d'un pirate tandis que, presque en même temps, il recevait un violent coup derrière la nuque. Le pont sembla monter vers lui, et il sombra dans une inconscience totale.

# Chapitre III

— Commandant Morane !... Commandant Morane !...

Bob poussa un gémissement, remua faiblement, puis il ouvrit les yeux. Tout d'abord, il se crut enveloppé de brouillard. Ensuite, ce brouillard se dissipa lentement, comme par rideaux successifs, et il put voir autour de lui. Il se trouvait dans une cabine de bateau, du boutre sans doute, s'il en jugeait par son aspect, en compagnie de Lord Pernambouc et de sa fille Liane. Tous trois étaient étendus sur le plancher, les épaules relevées le long de la cloison et ils avaient les mains et les pieds entravés.

En voyant que le Français reprenait conscience, Lord Pernambouc et la jeune fille avaient paru soulagés.

— Nous vous avons cru mort, commandant Morane, dit l'Anglais. Ces forbans vous ont traité durement.

Morane grimaça et poussa un grognement. Il eut aimé pouvoir se masser la nuque, où il ressentait une douleur lancinante, mais ses mains, attachées derrière le dos, refusaient tout usage.

— Cela me console en songeant que j'ai mis plusieurs de ces forbans hors de combat avant de m'écrouler moi-même, fit-il d'une voix sourde, entrecoupée. Mais comment cela s'est-il passé exactement ?

Lord Pernambouc haussa les épaules avec fatalisme et expliqua :

— Le boutre s'est approché du yacht paisiblement, mine de rien, comme si lui aussi vaquait à ses affaires et puis, soudain, comme nous ne nous méfiions pas, il nous a abordés, des grappins ont été jetés et une trentaine d'Arabes cachés derrière le bordage sont passés sur notre bord, armés de gourdins. Mes hommes ont bien tenté de résister. Pourtant, l'adversaire avait non seulement l'avantage de la surprise mais aussi celui du nombre, et vous connaissez la suite...

— C'est-à-dire que je ne connais pas grand-chose. Ce que j'aimerais savoir c'est qui sont ces lascars et quel but ils poursuivaient en nous capturant… Des pirates, à votre avis ?

— Sans doute… Remarquez qu'en aucun moment ils n'ont fait mine de nous tuer, ni aucun membre de l'équipage du yacht. Sans doute désiraient-ils tout simplement nous faire prisonniers pour exiger par la suite une importante rançon.

— Des coups de feu ont cependant été tirés, fit remarquer Bob. Ce sont eux qui ont éveillé mon attention.

— Ils ne provenaient pas des pirates. C'est le capitaine du Corysandre qui a fait usage de son revolver, blessant un assaillant avant d'être assommé lui-même.

Morane se tourna vers la jeune fille et demanda :

— Et vous, miss, pas de bobo de votre côté ?

Liane eut un signe de tête négatif.

— Pas le moindre mal, commandant Morane. Quand j'ai voulu sortir de ma cabine, attirée par le bruit, deux Arabes en gardaient l'entrée et ils m'ont repoussée à l'intérieur. Lorsque, par la suite, on est venu me chercher pour m'amener ici, toute résistance avait cessé à bord du yacht.

Rageusement, Bob se tortilla dans ses liens en regardant en direction du sabord qui s'ouvrait à deux mètres à peine de lui. Il eût aimé se libérer de ses entraves et plonger par ce sabord pour fuir. Mais pour aller où ? Gagner l'îlot ? Il ne doutait pas que les Arabes ne tarderaient pas à se lancer à sa poursuite et à le capturer. Non, pour le moment du moins, il ne voyait pas d'issue à cette situation dans laquelle il s'était jeté tête baissée, sans rien y comprendre. Quelques heures plus tôt, il se trouvait, solitaire, sur un rocher perdu. Un yacht appartenant à un grand nom de la noblesse britannique le recueillait, et c'était pour se voir presque aussitôt, justement sans doute parce que le yacht en question appartenait à des gens riches, réduit à la merci de forbans qui, à tout moment, pouvaient se changer en criminels.

Lord Pernambouc dut deviner les sentiments du Français car il déclara :

— Quand je pense, commandant Morane, que, comme chacun aurait fait, je vous ai secouru pour vous livrer à un danger sans doute encore plus grand que ceux auxquels vous

exposait votre état de naufragé. Comme vous le voyez, les sentiments de fraternité humaine n'ont pas toujours du bon.

Avec colère, Bob secoua la tête.

— Non, non, sir, la fraternité humaine ne peut jamais être mise en cause. Ici, c'est le sort qu'il faut accuser, et lui seul. Depuis longtemps, il a ainsi l'habitude de jouer avec moi au petit jeu de la douche écossaise. Froid et chaud. Puisque je me suis placé sous cette douche en même temps que vous, il me faut y demeurer et, qui sait si, avant longtemps, il ne me sera pas possible de m'acquitter de la dette que j'ai contractée envers vous. Bob Morane a plus d'un tour dans son sac…

Bob s'interrompit pour prêter l'oreille. Un bruit de pas venait de la coursive, se rapprochant sans cesse.

— On vient. Peut-être allons-nous bientôt savoir…

Ces dernières paroles venaient à peine d'être prononcées que la porte s'ouvrit tout à coup.

*

* *

L'un des deux hommes qui venaient de pénétrer dans la cabine n'avait rien dans son aspect qui méritât d'être noté. C'était un matelot arabe en tous points semblable à ceux qui, tout à l'heure, étaient montés à l'abordage du Corysandre. L'autre, au contraire, avait tout pour être remarqué, car il évoquait une gargouille animée. C'était un géant enveloppé dans un riche burnous et chaussé de bottes brodées, en fin cuir rouge, mais son visage repoussant retenait surtout l'attention. Sous le turban à coiffe et à pointe de cuivre, il s'étalait tout en largeur avec de petits yeux presque sans paupières et un nez extraordinairement large et épaté. La bouche, fendue jusqu'aux oreilles et prolongée par un menton fuyant, s'ouvrait sur des dents pointues, dont l'ensemble faisait songer à deux lames de scie. Une peau noirâtre, inhumaine et couverte d'écailles, semblable à celles des poissons, tendait le tout. Immanquablement, le visage de cet homme, sans doute un lépreux, évoquait la tête d'un squale. Il s'était avancé au centre

de la cabine pour dire, après s'être incliné tour à tour vers Lord Pernambouc et sa fille, puis vers Morane :

— Je suis ravi de voir qu'il ne vous est advenu aucun mal, et cela en dépit de la manière un peu brutale dont mes hommes ont dû user à votre égard…

Le monstre s'interrompit, s'inclina à nouveau avec une grotesque déférence, puis reprit :

— Mais laissez-moi me présenter. Je me nomme Haroun. Haroun El Erch, comme m'appellent mes amis et mes ennemis…

Il parlait un mauvais anglais avec un accent, guttural et cassé à la fois, d'homme atteint d'une affection à la gorge.

— Que nous voulez-vous ? interrogea Morane sur un ton agressif.

Haroun El Erch posa une énorme main à la peau squameuse sur son cœur, comme pour témoigner de ses bonnes intentions.

— Ce que je vous veux, docteur Bourgoigne ? Rien, personnellement. Je ne fais qu'obéir à un ordre supérieur.

Bob avait sursauté.

— Pour commencer, fit-il sèchement, je ne m'appelle pas Bourgoigne et je ne suis pas docteur du tout…

Le rire de l'homme à la tête de squale éclata, faisant penser à des parasites de radio.

— Je ne m'appelle pas Bourgoigne ! répéta-t-il. Comme vous avez dit cela avec conviction… docteur Bourgoigne…

Commençant à perdre patience, Morane se tortilla dans ses liens.

— Je ne plaisante pas, fit-il. Mon nom est Robert Morane et je me moque pas mal de tous ceux que vous pouvez me donner…

Dans les petits yeux sans paupières, une lueur amusée brilla.

— Robert Morane, Robert Morane, fit Haroun d'une voix songeuse. Personnellement, docteur Bourgoigne, je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous vous appeliez de la sorte. Naturellement, il faudrait m'en fournir la preuve…

— Mon passeport…

— Bien entendu, votre passeport… Nous l'avons trouvé dans votre cabine. C'était un passeport français, complètement délavé par l'eau. Une sorte de magma humide et décoloré sur

lequel il n'était plus possible de lire quoi que ce soit. Je suppose que vous allez affirmer être Français, vous aussi, monsieur Morane…

Bob ne répondit pas. Il se souvenait en effet que, lors du naufrage, son passeport et ses autres papiers d'identité étaient demeurés dans la poche de l'un de ses vêtements, à l'intérieur de la cabine du cotre. Bien entendu, il n'y avait pas songé un seul instant au moment de la catastrophe et ils avaient passé plusieurs heures au fond de l'eau, ce qui avait contribué sans doute à les rendre aussi illisibles qu'un document écrit à l'époque de la création du monde.

— Je puis certifier, fit Lord Pernambouc, que ce monsieur n'est pas le Dr Bourgoigne, mais qu'il s'appelle bien Morane. Bourgoigne, lui, est demeuré à Suez et nous avons recueilli cet autre passager en route…

À nouveau, Haroun El Erch se mit à rire.

— Ne vous faites pas l'avocat du diable, sir. Même si vous me donniez votre parole, je ne vous croirais pas. Mon maître m'a dit d'aborder le Corysandre et de capturer le Dr Bourgoigne, Lord Pernambouc et sa fille. Je dois exécuter ses ordres. Pour moi, jusqu'à preuve du contraire, cet homme est bien le Dr Bourgoigne.

Morane eut un haussement d'épaules excédé :

— Bon, puisque vous connaissez mieux mon nom que moi-même, je m'appelle Bourgoigne, et que tout soit dit. Maintenant, que comptez-vous faire de nous ?

— Je viens de vous le dire : vous conduire à mon maître. Si vous vous montrez dociles, vous serez traités avec égards. Les recommandations de mon maître sont formelles à ce sujet. Par contre, si vous faites les méchants…

Un sourire cruel découvrit la double rangée de dents, qui semblaient capables de trancher d'un seul coup un fil de fer de bonne section, et un tel sourire en disait plus long que toutes les menaces.

— Et qu'adviendra-t-il de mon équipage ? interrogea Lord Pernambouc.

De la main, le grand Arabe rassura son prisonnier.

— Ne vous faites aucun souci à ce sujet. Bientôt, la nuit va tomber. Nous laisserons vos hommes, auxquels rien n'est arrivé de mal, à bord du yacht et nous nous éloignerons, nos canons braqués sur lui, pour nous enfoncer dans les ténèbres… Je dois vous dire que le poste radio du Corysandre a été soigneusement brisé à coups de hache. Lorsque les autorités apprendront votre triple enlèvement, nous serons loin, hors de l'atteinte des patrouilleurs.

Quand l'homme à la tête de squale eut prononcé ces dernières paroles, il se détourna aussitôt, jeta un ordre en arabe au matelot qui l'accompagnait, et tous deux franchirent la porte qui se referma sur eux.

Longuement, Morane écouta le bruit des pas décroissant dans la coursive. Pas un seul instant, il ne se demandait ce que le maître d'Haroun pouvait bien vouloir au Dr Bourgoigne, à Lord Pernambouc et à sa fille. Sans doute aurait-il réponse à cela avant longtemps. Pour le moment, il se sentait assailli par d'autres inquiétudes. En effet, il connaissait assez d'arabe pour savoir qu'Haroun El Erch se traduisait en français par Haroun le Requin. Probablement lui avait-on donné ce sobriquet en raison de son aspect physique, et Morane comprenait que si l'étrange personnage ressemblait moralement aussi au redoutable tigre des mers, ses compagnons et lui ne devaient pas compter sur sa pitié.

*

* *

— Nous voilà dans de beaux draps, fit Lord Pernambouc.

— Oui, dans de beaux draps, dit Liane en écho. Ah, si seulement nous y comprenions quelque chose !…

— Qui est exactement ce Dr Bourgoigne ? s'enquit Morane.

— Un jeune médecin français que ses recherches sur les poisons végétaux ont rendu célèbre voilà quelques années. C'est un ami de ma fille et comme il se trouvait à Suez lorsque nous y sommes passés, nous comptions l'amener avec nous pour cette croisière. Hélas, un accès subit de malaria l'a empêché de nous accompagner !…

Un long moment, Bob Morane demeura songeur, puis il demanda encore :

— À votre avis, Lord Pernambouc, pourquoi le maître de cet Haroun le Requin semble-t-il porter tant d'intérêt au Dr Bourgoigne ?

— Pour tout vous avouer, commandant Morane, je l'ignore. D'après ce que nous connaissons du Dr Bourgoigne, celui-ci vivait simplement et sans mystères…

— Sans mystères, sans mystères, fit Bob d'une voix rêveuse. Peut-on jamais savoir ?… C'est souvent chez les gens aux habitudes les plus paisibles que, si l'on gratte un peu, l'on découvre un passé chargé d'orage…

— Ce ne doit pas être le cas du Dr Bourgoigne, croyez-le, commandant Morane, intervint Miss Liane. Je connais bien votre compatriote. Il ne peut être l'homme au passé chargé dont vous parlez…

Le Français n'insista pas. Devant la confiance de l'Anglais et de sa fille, il eût d'ailleurs montré mauvaise grâce à le faire. Cependant, il se sentait fermement décidé à en savoir davantage sur ce Dr Bourgoigne dont, contre son gré, il venait de prendre la place.

— Quand vous avez rencontré le docteur à Suez, demanda-t-il encore, se montrait-il préoccupé ? Avez-vous remarqué quelque chose dans son comportement qui puisse avoir une corrélation quelconque avec les événements que nous vivons ?

Lord Pernambouc et Liane demeurèrent un long moment soucieux, comme s'ils cherchaient à extraire un fait quelconque de leurs mémoires. Finalement, l'Anglais secoua la tête.

— Nous ne nous souvenons de rien de ce genre. Le docteur Bourgoigne paraissait tout heureux à l'idée de nous accompagner et, sans cette crise de malaria…

— Êtes-vous certain qu'elle n'était pas simulée ?

De rouge brique, le visage de Pernambouc passa au vermillon le plus vif. Il demeura un instant les yeux écarquillés, la bouche grande ouverte, image vivante de l'effarement.

— Commandant Morane ! finit-il par trouver la force d'articuler. Vous ne vous rendez pas compte de ce que vous venez de dire… Le Dr Bourgoigne est un gentleman et…

— Je n'en doute pas, coupa Morane avec un peu d'impatience. Cependant, même un gentleman aurait pu avoir des raisons de chercher une quelconque excuse pour ne pas vous accompagner. Des raisons impérieuses…

À nouveau, Liane s'immisça dans la conversation.

— Je comprends ce que vous voulez dire, fit-elle. Il existe de pieux mensonges, en effet. Pourtant, j'ai soigné le professeur Bourgoigne, avant notre départ de Suez, et je puis vous certifier qu'il souffrait réellement de fièvre…

La jeune fille demeura songeuse un instant, puis elle reprit :

— Il y a cependant une phrase, prononcée par le docteur avant notre départ, qui me revient à présent. Alors que mon père et moi étions allés lui faire nos adieux dans sa chambre, il m'a dit : « Il y a quelques mois, Miss Liane, j'ai refusé d'entreprendre un voyage à l'intérieur de l'Arabie, mais Dieu sait si j'eusse aimé entreprendre celui-ci en votre compagnie ! »

Liane s'interrompit, pour demander ensuite :

— Pensez-vous, commandant Morane, que ces mots, prononcés par notre ami, puissent avoir un rapport quelconque avec notre capture ?

Bob ne répondit pas. Si les paroles de Bourgoigne avaient bien quelque chose à voir avec les événements de ces dernières heures, il était fort possible que ce voyage, que le médecin avait refusé d'entreprendre à l'intérieur de l'Arabie, on allait le lui faire faire de force, à lui, Bob Morane, et ce sans doute pour son plus grand malheur.

Un bruit de chaînes interrompit soudain les sombres pensées du Français : le boutre levait l'ancre.

# Chapitre IV

Durant le reste de la journée et la nuit suivante, le boutre avait navigué en direction de la côte arabique, pour remonter ensuite le long de cette côte, en direction du nord. À l'aube, les moteurs avaient été stoppés, et un nouveau bruit de chaînes avait appris à Morane et à ses compagnons, toujours enfermés dans leur cabine, que l'on venait de jeter l'ancre.

— Croyez-vous que l'on soit arrivé à destination ? interrogea Liane Pernambouc à l'adresse du Français.

Bob eut un geste vague.

— À destination ? Si vite ? Cela m'étonnerait… Enfin, nous n'allons pas tarder à être renseignés à ce sujet par notre vieil ami Haroun le Requin…

Des pas résonnaient en effet dans la coursive et la porte s'ouvrit pour livrer passage à Haroun et à plusieurs matelots arabes, dont l'un portait une lanterne. Haroun jeta un ordre et l'un des matelots, se penchant successivement sur chaque prisonnier, trancha ses liens. Morane se redressa en se frottant les poignets, puis il dit joyeusement :

— Voilà qui est mieux. Au moins, de cette façon, sire Haroun, nous laissez-vous une chance de vous brûler tôt ou tard la politesse.

Un ricanement échappa au géant.

— Surtout, ne nourrissez pas trop d'illusions, docteur Bourgoigne, dit-il. Vous serez surveillés à tout moment et s'il n'est pas dans les desseins de mon maître de vous tuer, toute fuite vous sera interdite. Le pays à travers lequel nous allons voyager est d'ailleurs trop hostile à l'homme seul, sans eau et sans vivres, pour que vous tentiez de vous échapper. Tant que vous demeurerez avec notre caravane, vous vivrez ; si vous parvenez à la quitter, ce sera la mort à brève échéance, par la faim, la soif et le soleil.

Morane connaissait trop les solitudes désertiques de l'Arabie pour savoir que Haroun n'exagérait en rien.

— Peut-on encore vous demander quelle sera notre destination finale ? se contenta-t-il de demander.

— Nous allons là où mon maître vous attend, répondit simplement l'Arabe. Je ne puis vous en dire davantage pour l'instant…

À ce moment, Lord Pernambouc s'immisça dans la conversation.

— Et si nous vous demandions de ne pas nous y conduire ? demanda-t-il d'une voix pleine de sous-entendus.

D'un bloc, Haroun le Requin se tourna vers l'Anglais, avec une soudaineté que seul un intense étonnement pouvait expliquer.

— Ne pas vous y conduire ? fit-il. Je ne comprends pas…

— C'est pourtant simple, expliqua Lord Pernambouc sans se démonter. Votre maître vous paie pour nous conduire jusqu'à lui. Je puis vous payer davantage pour que vous agissiez dans le sens contraire. Il vous suffirait de nous mener dans le port le plus proche, à Aden ou à Djibouti par exemple, et je vous verserais une grosse récompense.

— Et que dirai-je à mon maître lorsque je me présenterai devant lui les mains vides ?

— Vous lui diriez que l'attaque contre le yacht a échoué à cause de la présence d'une unité de guerre britannique, ou française, ou égyptienne, que sais-je… Vous pourriez dire également que nous nous sommes échappés par le sabord durant la nuit pour fuir à la nage et que, par la suite, il vous fut impossible de nous retrouver.

Un gigantesque éclat de rire échappa à Haroun le Requin. Un rire qui monta soudain tel le déchaînement d'une tempête pour retomber ensuite, monter à nouveau et se briser en cascades sonores. Quand cette hilarité fut tout à fait calmée, l'Arabe se tourna à nouveau vers Lord Pernambouc.

— Je dirai tout cela à mon maître, n'est-ce pas ? fit-il de sa voix d'ogre enroué. Savez-vous ce que mon maître ferait alors ? Il me ferait couper les mains, tout simplement, ou la tête. Or, je tiens à mes mains. Elles ne sont peut-être pas belles, mais elles

accomplissent parfaitement leur service. Quant à ma tête, elle n'est pas belle non plus, mais je préfère la voir sur mes épaules que dans la poussière.

— Vous pourriez ne pas retourner auprès de votre maître, proposa encore Lord Pernambouc. Gagner l'Europe, vous y faire oublier. Après tout, votre vie ne doit pas être tellement enviable dans ces plaines désertes et brûlées…

— Je ne connais pas d'autre vie, répondit l'Arabe, et, par Allah, rien ne pourrait me décider à la quitter.

— Donc, vous refusez ma proposition ?

— Je refuse, en effet. Je vous l'ai dit déjà…

Pour bien montrer qu'il coupait court à cette discussion, Haroun El Erch prit le fanal des mains du marin qui le tenait précédemment et, montrant la porte de la cabine à ses prisonniers, fit encore :

— Maintenant, Miss Pernambouc, et vous, messieurs, si vous voulez me suivre…

Les trois captifs emboîtèrent le pas à leurs gardes et, après avoir suivi une étroite coursive éclairée par quelques lanternes accrochées aux cloisons, ils atteignirent un grossier escalier qui les mena sur le pont du boutre. Celui-ci était ancré à quelques encablures à peine de la côte, bande brunâtre au ras des flots avec, au-dessus, cette autre bande, grisâtre elle, mais qui tournait lentement à l'or le plus pur, de l'aurore. C'était la côte arabique telle que la connaissait déjà Morane. Plate et sans arbres, faite seulement de sable et de rochers, elle faisait songer à une simple corde tendue autour d'un continent mystérieux, en grande partie inexploré et souvent hostile.

Ce n'était pas la première fois que Bob Morane accédait à ce continent. Cependant, jamais encore il ne l'avait fait dans des circonstances aussi mystérieuses. En effet, non seulement, il ne savait pas encore en quelle partie du continent il se rendait mais, aussi, il allait voyager sous une identité fausse dont il n'était pas responsable. Haroun El Erch croyait mener quelque part un certain Dr Bourgoigne, alors qu'en réalité c'était du commandant Morane qu'il s'agissait. La situation n'aurait certes pas manqué d'être croustillante si elle ne se révélait à ce point tragique. Bob devinait en effet que Miss Liane, Lord

Pernambouc et lui étaient tombés aux mains de personnages redoutables, aux desseins encore obscurs mais assurément criminels.

Toujours sous la conduite du Requin, Bob et ses compagnons s'étaient approchés du bastingage. Le Français se secoua : « À quoi bon, pensa-t-il, se mettre martel en tête au sujet de ce qui va advenir de nous ? De toute façon, nous ne sommes pas maîtres des événements et, sauf imprévu, nous allons être forcés de passer par les exigences de nos gardiens. Pour le moment, contentons-nous d'ouvrir l'œil, et le bon. Par la suite, quand la situation se précisera, nous verrons à prendre une décision dans un sens ou dans un autre… »

Le jour se levait de plus en plus, et l'on pouvait maintenant distinguer les détails de la côte, notamment ce groupe d'hommes et de chameaux qui, postés sur la plage, semblaient attendre.

Du coude, Morane poussa Lord Pernambouc, qui se trouvait à ses côtés.

— Voilà probablement la caravane qui doit nous conduire vers notre mystérieuse destination, murmura-t-il.

L'Anglais approuva du chef.

— Il n'y a pas à douter là-dessus, commandant Morane. Ah ! si seulement, nous pouvions avoir une notion quelconque de cette destination…

Lord Pernambouc n'eut pas le temps d'en dire davantage. Un canot avait été mis à la mer. Les deux prisonniers et la prisonnière furent poussés sur une grossière échelle de bois et obligés à prendre place dans l'embarcation où Haroun El Erch vint aussitôt les rejoindre. L'Arabe lança un ordre et, sous la vigoureuse impulsion des rameurs, le canot, s'éloignant du boutre, fendit l'eau en direction de la côte.

*

* *

Il fallut cinq ou six minutes à peine au canot pour atteindre la terre, qu'il toucha à l'endroit précis où attendaient les hommes aperçus tout à l'heure. Ils étaient une quarantaine

peut-être. Selon toute évidence des guerriers car, comme Haroun le Requin, ils portaient des turbans à coiffe de cuivre, de vastes burnous, des bottes de peau souple et, dans leurs larges ceintures, était passé tout un arsenal de poignards et de pistolets. Chacun d'eux tenait en bandoulière une courte carabine à répétition de type Mauser.

Ce qui frappa cependant le plus Bob dans l'aspect de ces guerriers arabes, ce fut l'étrange mutisme dans lequel ils demeuraient plongés. Pas un seul d'entre eux n'échangeait le moindre mot avec ses compagnons, ne prononçait la moindre parole, et ce silence demeura quand Haroun et les trois prisonniers s'approchèrent d'eux.

Le Requin jeta un ordre au plus proche des guerriers qui, toujours sans un mot, se contenta de hocher la tête. Il fit un signe, et l'on amena quatre dromadaires splendidement harnachés et qui, selon toute apparence, étaient destinés à servir de montures aux trois prisonniers et à leur gardien.

Haroun s'était tourné vers Miss Liane, Lord Pernambouc et Bob Morane, pour dire :

— J'espère que vous savez monter à dos de chameau. C'est le seul moyen de locomotion que nous puissions mettre à votre disposition pour arriver là où nous allons…

— Ma fille et moi avons assez bien voyagé à travers les pays arabes, du Maroc à la Perse, répondit Lord Pernambouc. Ce ne sont pas quelques heures de chameau qui nous effrayent.

Haroun le Requin se tourna vers Morane, pour demander encore :

— Et vous, docteur Bourgoigne, vous montrerez-vous aussi bon cavalier que vos compagnons ?

— Je n'ai à répondre en rien des qualités équestres de votre Dr Bourgoigne, sire Haroun. Mais, en ce qui concerne Bob Morane, je puis vous certifier qu'il est capable de vous égaler dans ses rapports avec ces charmants animaux.

On apporta d'amples burnous, semblables à ceux des guerriers, aux trois Européens et, dix minutes plus tard, Liane, Lord Pernambouc, Bob et Haroun s'étant mis en selle, la petite troupe prenait la direction de l'est. Au même moment, là-bas, sur la mer, le boutre appareillait, sa mission accomplie.

Durant quelques instants, Morane avait chevauché sans mot dire. Haroun le Requin avait pris la tête de la cohorte, tandis que derrière venaient les guerriers entourant étroitement les prisonniers. Avec attention, Bob inspectait l'Arabe qui se tenait le plus près de lui. C'était un grand gaillard maigre, aux regards francs, à la mine fière, et le Français crut qu'avec un peu de tact, il parviendrait peut-être à s'en faire un ami.

— Pouvez-vous me dire où l'on se rend ? interrogea Morane à voix basse en faisant appel à tout ce qu'il connaissait de la langue arabe.

Comme l'autre ne répondait pas, il insista :

— N'auriez-vous pas compris ? Je vous demande où l'on va…

Ce fut Haroun le Requin, dont l'ouïe devait être d'une finesse extrême, qui répondit, se tournant sur sa selle :

— Inutile d'interroger ces hommes, docteur Bourgoigne. Ils ne vous répondront pas, car tous sont muets. Mon maître les aime ainsi, que voulez-vous. D'ailleurs, puisque vous continuez à jouer la comédie en feignant ignorer où nous nous rendons, je crois pouvoir vous renseigner à présent. Je vous conduis au Pays du Silence, tout simplement…

# Chapitre V

Le Pays du Silence ! À ces paroles, Bob Morane, Liane et Lord Pernambouc avaient échangé un regard complice, car ce n'était pas la première fois qu'ils entendaient parler de cette contrée à laquelle, dans leurs souvenirs, venait même se greffer un autre nom, mentionné un an plus tôt dans la presse mondiale, celui de Dramaout.

Si la mémoire de Morane était exacte, il s'agissait là d'un petit sultanat situé à l'ouest du continent arabique et dont les portes demeuraient, à de rares exceptions près, fermées à toute influence étrangère. Pendant longtemps, le Dramaout n'avait pas fait parler de lui plus que d'autres États semblables et voisins, comme le Yémen et Kabbah. Deux ans plus tôt cependant, de curieuses nouvelles étaient parvenues en Europe. S'il fallait en croire les rumeurs circulant à travers les pays arabes, rumeurs qui d'ailleurs n'avaient pu être contrôlées, une étrange épidémie s'était déclarée dans le sultanat interdit. Cette épidémie avait cela de particulier qu'elle rendait, du jour au lendemain, hommes et femmes muets. Au bout d'un temps plus ou moins long, suivant les individus, ces malades mouraient. Ils tombaient dans l'attitude où la mort les avait frappés mais, par la suite, et c'était là que la chose devenait plus extraordinaire encore, ils n'offraient aucun signe de décomposition organique. Ils demeuraient intacts. Tout d'abord, un peu partout dans le monde, on avait accueilli pareille information avec scepticisme. Cependant, comme ces bruits allaient en se précisant, les autorités médicales et l'Organisation Mondiale de la Santé s'étaient émues. On avait voulu reconnaître cette maladie, l'étudier sur place ; des demandes en bonne et due forme avaient été adressées au roi Zog, qui présidait en dictateur aux destinées du Dramaout, mais le monarque n'avait rien voulu entendre. Depuis des siècles, son pays demeurait interdit aux étrangers et il ne voulait rien changer à cet état de choses car,

affirmait-il, il désirait rester maître chez lui. Ni l'entremise des grandes puissances, ni les nombreuses démarches de l'Association Mondiale pour la Santé n'avaient pu changer quoi que ce fût à cette décision. Le Dramaout était demeuré, comme par le passé, à l'écart des autres nations et, pendant quelque temps, les événements qui s'y passaient et sur lesquels on ne pouvait qu'obtenir de maigres renseignements, grossis à plaisir par la presse, ces événements donc avaient conservé leur place au premier plan de l'actualité. Ensuite, le temps continuant à s'écouler, des révolutions à s'allumer un peu partout dans le monde, des guerres à menacer, des catastrophes à se produire, on avait parlé d'autre chose et le Dramaout, auquel les journalistes avaient donné le surnom de Pays du Silence, en raison de l'énigmatique épidémie qui y régnait, était retombé dans l'oubli.

« C'est donc au Dramaout que nous conduit ce sacripant d'Haroun le Requin, songeait Morane. Il n'y a pas à avoir de doutes là-dessus. La présence de ces guerriers muets est une preuve formelle. Mais du diable si je devine pourquoi on a besoin de nous dans ce pays perdu ! Le roi Zog manquerait-il à ce point de numéraire pour en être réduit à pratiquer le kidnapping comme un vulgaire gangster de Chicago ? »

Mais Bob avait beau s'interroger sur les intentions du roi Zog, il ne trouvait aucune réponse satisfaisante aux différentes questions qu'il se posait. « Si je ne me trompe, songea-t-il encore, le Dramaout n'est pas loin de Kabbah, cet autre petit royaume d'Arabie, dont le sultan est un de mes amis[2]. Si seulement je pouvais trouver le moyen de prévenir Yassim, il s'empresserait, à la tête d'une armée, à venir demander raison à Zog et à cet épouvantail vivant d'Haroun le Requin… »

Mais tout ce que Bob pouvait faire pour l'instant, c'était prendre son mal en patience tout en échafaudant des projets d'évasion plus abracadabrants les uns que les autres.

Durant près d'une semaine, la caravane devait ainsi progresser en direction de l'est, au pas lent des dromadaires. Les régions que l'on traversait étaient faites de dunes de sable et

---

2 Voir *La Cité des Sables*. Marabout Junior n°82.

de champs de rochers alternés. Paysages lunaires à la désolation à la fois grandiose et morne, où nulle présence humaine ne se manifestait. Les rares oasis rencontrées étaient désertes car l'eau y était rare et les caravanes devaient depuis longtemps les avoir supprimées de leurs itinéraires. La nuit, l'on campait dans une dépression de terrain, en ayant soin de ne pas allumer le moindre feu. Les tentes une fois dressées et le repas du soir avalé à la hâte, Haroun postait des sentinelles sur les hauteurs afin qu'elles pussent déceler aisément l'approche de tout être humain. Mais les chacals semblaient hanter uniquement ces solitudes de sable et de roc et leurs jappements troublaient seuls le silence des nuits claires.

À la fin du septième jour, une étrange construction, élevée au sommet d'une dune, apparut aux voyageurs. Une sorte de tour basse, sans doute très vieille, et construite à l'aide de pierres sèches. Tout autour, un petit mur, de pierres sèches également, se trouvait édifié. Plus loin, vers le nord et le sud, d'autres tours semblables s'élevaient suivant une ligne qui allait progressivement en s'incurvant dans les deux sens en direction de l'est et de l'ouest. Soudain, trois méharistes, porteurs de la classique calotte à pointe de cuivre des guerriers du désert, apparurent au sommet de la dune, à proximité de la première des tours. Logiquement, une telle apparition aurait dû mettre en alarme les guerriers d'Haroun El Erch. Il n'en fut rien cependant et le Requin, qui chevauchait à côté de Miss Liane, Lord Pernambouc et Morane, se contenta de leur désigner à la fois la tour et les trois méharistes en disant :

— Nous venons d'atteindre les frontières du Dramaout, marquées par ces tours. Quant aux hommes que vous apercevez là-bas, ils sont chargés avec d'autres d'interdire l'accès du pays aux étrangers…

Quand la caravane fut parvenue au pied de la tour, Haroun le Requin, après être entré en contact avec les méharistes, s'approcha à nouveau de ses prisonniers pour déclarer :

— Nous allons dresser le camp ici et, demain, nous nous mettrons en route pour Zerba, notre capitale.

Il fallut deux nouvelles journées de marche pour atteindre le but ultime de cette interminable randonnée et, vers le milieu du

troisième jour, une cité assez vaste s'offrit aux regards des voyageurs. S'étendant sur plusieurs kilomètres carrés, elle alternait les maisons basses avec les hautes constructions à multiples étages, précurseurs des modernes buildings, comme en construisent depuis des siècles les Arabes. De hautes murailles, renforcées par d'épaisses tours, l'entouraient. Au fond, adossé à la muraille elle-même, s'élevait le palais, avec ses minarets graciles, ses coupoles rondes recouvertes de cuivre et qui scintillaient au soleil tels des casques de géants.

Haroun El Erch tendit la main vers la cité qui se trouvait un peu en contrebas de l'endroit atteint par la caravane.

— Voilà Zerba, dit-il. Nous sommes arrivés à destination. Bientôt, vous aurez la chance d'être reçus par le roi Zog, mon maître, qui vous dira lui-même ce qu'il attend de vous.

Miss Liane, son père et Bob Morane échangèrent des regards inquiets. Les paroles d'Haroun les avaient frappés : « Le roi Zog, mon maître, qui vous dira lui-même ce qu'il attend de vous. » Qu'est-ce qu'un petit monarque médiéval comme Zog pouvait donc bien attendre d'une jeune fille, d'un homme au bord de la vieillesse et d'un médecin comme le Dr Bourgoigne, puisque telle était l'identité que l'on semblait définitivement vouloir faire endosser à Morane ? Certes, les trois prisonniers ne pouvaient deviner les intentions de ce potentat qui avait ordonné leur capture, mais quelque chose leur affirmait que lesdites intentions n'étaient pas pures, il s'en fallait de beaucoup.

*

* *

Zerba était une cité en tous points semblable aux autres cités de la grande presqu'île arabique et elle n'eût présenté rien de bien remarquable dans ce silence total qui y régnait lorsque Bob et ses compagnons y pénétrèrent. Partout, les habitants allaient, seuls ou par groupes, tête baissée sous le soleil, sans échanger la moindre parole. Et ceux qui conversaient le faisaient par signes, à la façon des sourds-muets.

— Le Pays du Silence, souffla Morane, à l'adresse de Miss Liane qui chevauchait à ses côtés. Cette contrée n'a guère volé son nom. Les chiens eux-mêmes semblent muets… On leur aurait tranché les cordes vocales que cela ne m'étonnerait pas autrement…

La jeune fille réprima avec peine un frisson, et cela en dépit de la température torride régnant dans les rues surchauffées.

— Brrr, fit-elle, cette ville me donne froid dans le dos. On a l'impression de marcher dans une nécropole, parmi un peuple de fantômes.

On avait traversé la capitale dans presque toute sa largeur et, toujours sous la conduite d'Haroun El Erch, on était parvenu à l'esplanade s'étendant devant le palais. Cette esplanade fut franchie et l'on parvint enfin devant une porte monumentale, flanquée d'épaisses colonnes cubiques et dont le double battant en bois de cèdre s'ornait de clous de bronze verdis. Sur un ordre d'Haroun le Requin, les dromadaires plièrent les jarrets et tout le monde mit pied à terre. Haroun se tourna alors vers les trois prisonniers et dit simplement :

— Si vous voulez me suivre…

Sans paraître se soucier s'il était obéi ou non, le colosse s'avança à grands pas en direction de la porte qui, comme par enchantement, s'ouvrit en grinçant devant lui, ses deux larges vantaux, rabattus à l'intérieur, découvrant une cour dallée de marbre noir et au centre de laquelle une grande vasque pleine d'eau était alimentée par quatre lions cracheurs taillés chacun dans un seul bloc d'albâtre à la blancheur immaculée.

Toujours sur les talons du lépreux, Miss Liane, Lord Pernambouc et Morane contournèrent la vasque, pour atteindre, de l'autre côté de la cour, un escalier flanqué lui aussi de lions d'albâtre. Au haut de cet escalier s'amorçait un couloir au sol couvert de fines mosaïques représentant des scènes du désert. Ce couloir fut suivi sur toute sa longueur, jusqu'à une lourde portière de soie brochée que le Requin souleva pour introduire ses prisonniers dans une pièce assez spacieuse, meublée à la mauresque et qui prenait jour par de larges fenêtres cintrées et garnies de moucharabiehs délicatement ouvragés.

Haroun El Erch se tourna vers Morane et ses compagnons, pour dire simplement :

— Attendez-moi ici…

Il souleva une seconde portière de soie et disparut. On entendit le bruit de ses pas décroître dans ce que Bob supposa être un deuxième couloir. Quelques secondes s'écoulèrent dans un silence total, puis des pas se rapprochèrent, la portière fut soulevée à nouveau et Haroun reparut, précédé d'un personnage que les trois Européens n'avaient pas encore aperçu jusqu'ici. C'était un homme d'une quarantaine d'années peut-être, de petite taille et aux allures effacées. Son visage insignifiant, au type arabe peu accentué, s'ornait d'une courte barbe noire, taillée en pointe, et ses yeux, légèrement bridés, paraissaient comme grossis par de lourdes lunettes aux verres bombés et cerclés d'or. L'inconnu était vêtu d'un pantalon noir serré aux chevilles, d'une sorte de longue jaquette ouverte sur une chemise de fine soie blanche, et un bonnet de breitschwanz noir, posé tout droit sur le sommet du crâne, le coiffait. Au côté gauche de la jaquette et sur le bonnet était agrafée une étoile à six branches sertie d'émeraudes et de diamants.

Le nouveau venu s'était arrêté à quelques pas de la jeune fille, de son père et de Bob Morane, et les avait considérés longuement. Ensuite, il s'inclina légèrement, pour dire en un anglais châtié :

— Miss, et vous, messieurs, soyez les bienvenus à Zerba…

L'homme au bonnet de fourrure ne s'était pas présenté, mais Miss Liane, Lord Pernambouc et Morane n'avaient aucune peine à deviner qu'ils se trouvaient en présence du roi Zog, sultan de Dramaout…

Faisant un pas en avant, Lord Pernambouc s'était dressé fièrement devant Zog, pour dire d'une voix ferme :

— Ah çà, monsieur, que signifie ? En nous faisant capturer par vos… pirates, vous avez commis un crime grave contre le droit des gens. Cela demande explication… et réparation !

Zog avait souri et avait ébauché de la main un geste apaisant.

— Là, là, Lord Pernambouc, ne nous emballons pas. Et, surtout, n'élevez pas la voix. Je déteste le bruit… Mais peut-être serait-il plus agréable de converser devant une tasse de thé…

Il claqua des doigts et une domestique apparut, porteuse d'un grand plateau d'argent encombré de théières, de pots et de tasses également d'argent. Le service fut disposé sur une table basse et quatre sièges furent amenés. Le roi Zog invita ses hôtes – ou ses prisonniers – à s'asseoir, puis il s'assit à son tour, Haroun El Erch demeurant debout derrière lui. Tandis que la servante servait le thé, Zog considérait avec attention chaque Européen, comme s'il voulait graver ses traits dans sa mémoire. Quand le thé fut versé, il prit une mince cuiller d'argent et remua le sucre dans sa tasse pour l'y faire fondre plus rapidement. Ensuite, saisissant la tasse au creux de la main, il but lentement, à petites gorgées, en fermant les yeux comme pour mieux savourer le breuvage chaud et parfumé. Au bout d'un moment, il reposa la tasse, considéra encore longuement Miss Liane, Lord Pernambouc et Bob Morane, pour dire enfin, d'une voix douce, posée, où aucune syllabe ne montait plus haut que l'autre :

— Miss, et vous Lord Pernambouc, et vous docteur Bourgoigne, je dois m'excuser de la façon… disons un peu cavalière, dont j'ai disposé de vos personnes. Mais, réellement, je n'avais pas le choix. Votre présence était indispensable ici, à Zerba, et comme j'étais persuadé que vous auriez refusé de venir de votre plein gré, j'ai cru bon de vous forcer un peu la main…

Comme, à nouveau, Lord Pernambouc s'apprêtait à protester, le sultan lui intima, d'un geste, l'ordre de se taire.

— Je vous ai déjà dit de ne pas vous emballer, sir. Avant de nous engager sur le chemin épineux de la discussion, laissez-moi défendre mon point de vue, me chercher des excuses en quelque sorte. Pour cela, permettez-moi de reprendre toute l'affaire par le début, et daignez m'écouter avec patience…

# Chapitre VI

— Ma phobie du bruit, commença Zog, remonte à de nombreuses années déjà, alors que j'étais étudiant à Cambridge, et que de violentes migraines, auxquelles on ne trouvait pas de remède, me torturaient. Le moindre claquement de porte, la moindre parole prononcée sur un ton trop élevé, un bruit de klaxon d'auto, une musique tonitruante augmentaient mes douleurs, et j'en vins à souhaiter le silence total au sein duquel seulement je pouvais espérer connaître la paix. En raison du supplice continuel que j'endurais, mes études furent médiocres, et ce fut avec soulagement qu'à la mort de mon père je revins ici, à Zerba, prendre possession du trône de mes ancêtres.

« Dès mon retour, j'entrepris de mettre à exécution un projet nourri en Angleterre, au cours de nombreuses heures de veilles douloureuses : créer un silence complet autour de moi. Au Dramaout, j'étais maître absolu, avec droit de vie et de mort sur mes sujets. Je commençai par faire proclamer des édits condamnant ces sujets à un mutisme quasi total, avec des peines punitives allant du simple emprisonnement jusqu'à la décapitation, en passant par les châtiments corporels de toutes sortes. Ces mesures ne me satisfaisaient cependant pas, car ma phobie du bruit avait, entre-temps, tourné à la hantise, à tel point que, parfois, l'audition du moindre son un peu insolite me jetait dans les transes.

« Durant un certain temps, j'envisageai de réduire définitivement la masse de mes sujets au silence en leur faisant couper la langue. Je dus pourtant abandonner ce projet, tant à cause de sa cruauté que des nombreuses complications d'ordre médical qu'il entraînerait. En effet, faire effectuer de telles mutilations sans aucune précaution aurait provoqué de nombreuses morts tant par hémorragies que par infections gangreneuses et autres. D'autre part, je manquais de personnel médical pour procéder à ces opérations suivant toutes les règles

de la chirurgie moderne. Engager à prix d'or des médecins européens ? Je n'ignorais pas que la majorité d'entre eux, sinon la totalité, refuseraient de se faire complices de ma folie.

« Le temps passa, jusqu'au jour où, dans une revue médicale anglaise, je lus une étude très circonstanciée sur les travaux du Dr Bourgoigne – et celui-ci, ici présent, pourrait vous expliquer cela bien mieux que moi, le Dr Bourgoigne donc avait réussi, en dosant certains poisons végétaux, à provoquer et, par la suite, à faire disparaître, la paralysie de certains nerfs, à l'exclusion des nerfs voisins. Il pouvait, par exemple, provoquer la paralysie des nerfs commandant les paupières sans que les autres, présidant aux mouvements des muscles de la face, ne voient leurs fonctions altérées. La lecture de cet article m'ouvrit des horizons nouveaux. Comme vous le savez, je me mis en relations épistolaires avec vous, docteur Bourgoigne – en prononçant ces paroles, Zog s'était tourné vers Morane – mais vous refusâtes de m'aider. Je m'adressai alors à l'un de vos aides, le Dr Chimbre qui, lui, accepta ma proposition. Il vint à Zerba, où il trouva à sa disposition un laboratoire parfaitement équipé dans lequel, au bout de plusieurs mois de patientes recherches, il mit au point, en partant de plantes, un sérum paralysant les cordes vocales et les nerfs de la langue. Les premières expériences furent tentées sur des esclaves, et aussitôt couronnées de succès. Les hommes et les femmes auxquels fut injecté le sérum du Dr Chimbre furent aussitôt frappés de mutisme. Dès lors, je triomphai. Plus rien ne m'empêchait de devenir effectivement ce que j'avais toujours rêvé d'être : le Maître du Silence.

« À travers tout le royaume, mes sujets furent traités en masse à l'aide du sérum. Seuls quelques-uns de mes familiers, comme Haroun et les hommes de ma garde personnelle, furent épargnés et, bientôt, la presque totalité des habitants du Dramaout perdit l'usage de la parole. Bien entendu, cette vaste opération fut entreprise de façon à ce que le secret ne transpirât au-delà des frontières. J'eus même soin de faire courir le bruit d'une épidémie dont le mutisme était la manifestation principale.

« Les mois s'écoulèrent et, dans le Dramaout réduit quasi totalement au silence, je pouvais considérer mon but comme

atteint, surtout que mes migraines diminuaient d'intensité au fur et à mesure que le temps passait. C'est alors que plusieurs de mes sujets moururent subitement, sans qu'aucune maladie ne pût faire présager cette fin. D'autres hommes moururent et, bientôt, Chimbre et moi durent nous rendre à l'évidence : nous assistions là à un effet tardif de la drogue. Tout d'abord, celle-ci rendait muet. Ensuite, des mois et des semaines plus tard, selon les individus, elle tuait. Une mort étrange en vérité. Le patient s'immobilisait soudain, pour s'écrouler dans la pose où le trépas l'avait surpris. Autre fait étrange : les corps ne se décomposaient pas, comme s'il s'agissait d'une simple léthargie. À part ce manque de putréfaction des tissus, tous les signes de la mort se manifestaient cependant : arrêt définitif de la circulation sanguine, rigidité cadavérique, pupilles dilatées ne réagissant plus à la lumière… L'épidémie se propagea rapidement, et je ne pus empêcher que la nouvelle en parvint à l'étranger, où on ne soupçonna cependant jamais la vérité réelle.

« Une nécessité s'imposait si je ne voulais pas voir mes États se dépeupler : trouver au plus vite un antidote au poison végétal dont le Dr Chimbre avait usé pour condamner mes sujets au silence. Sans retard, je remis Chimbre au travail mais, s'il lui avait été relativement aisé de découvrir le poison, il ne lui fut pas aussi facile de trouver l'antidote. Un peu partout, mes sujets mouraient, et j'avais toutes les peines du monde à combler les vides en faisant effectuer des razzias au-delà des frontières par mes guerriers. Des pèlerins se dirigeant vers La Mecque étaient arrêtés en route et leurs cohortes détournées de force en direction de Zerba. Mes boutres allaient même jusqu'à capturer des esclaves sur les côtes d'Égypte, de Somalie et d'Afrique Noire. Cependant, Chimbre ne trouvait toujours pas le remède cherché, et hommes, femmes et enfants continuaient à mourir de cette étrange mort qui les gardait intacts, les réduisant seulement à l'état de statues de chair. Mes migraines étaient revenues avec une intensité accrue, due sans doute aux soucis, et j'en vins à accuser Chimbre de mauvaise volonté. Un jour, après une discussion plus violente, dont je sortis torturé par de violentes névralgies, je fis saisir Chimbre et lui inoculai le sérum de mutisme. Je croyais que, de cette façon, sa vie étant en

danger, Chimbre mettrait une ardeur accrue à ses recherches. Mauvais calcul de ma part. Le malheureux possédait sans doute une nature particulièrement allergique au poison car, devenu muet à son tour, il périt au bout de quelques semaines, et son corps alla reposer au Champ des Morts.

Le roi Zog se tut durant quelques instants et, sur son visage maintenant bouleversé par des tics, une grande lassitude se lut. Ensuite, il se tourna à nouveau vers Morane, pour continuer :

— C'est alors, docteur Bourgoigne, que je pensais à vous pour la seconde fois. Là où votre ancien aide, le Dr Chimbre, avait échoué, il était probable, voire même certain, que vous réussiriez. Comme vous le savez, il y a quelques mois, je revins donc à la charge auprès de vous mais, cette fois encore, je ne parvins pas à vous convaincre. Après plusieurs essais infructueux, je finis par prendre la décision de vous faire venir à moi de force. Un voyage à Suez que vous fûtes obligé de faire servit mes desseins, et aussi votre embarquement pour une croisière de plaisance à bord du yacht Corysandre. Vous connaissez la suite. Il me fut aisé d'envoyer un de mes boutres, commandé par mon fidèle Haroun, à votre rencontre, et de vous capturer…

*
* *

Un nouveau silence succéda aux paroles de Zog qui, cette fois, semblait être parvenu au bout de son récit. Et, avec effarement, Bob Morane considérait ce petit homme insignifiant assis devant lui, un homme assurément intelligent et que la maladie, et surtout la souffrance, avaient poussé au bord de la démence. Un maniaque, voilà ce qu'était devenu le roi Zog de Dramaout. Un maniaque du silence.

Par trois fois, Bob passa les doigts de sa main droite ouverte dans ses cheveux coupés en brosse. Ensuite, il demanda à l'adresse du monarque :

— Naturellement, Excellence, votre récit vient d'éclaircir bien des points demeurés obscurs. Cependant, j'aimerais vous poser une question…

— Faites, docteur Bourgoigne… Faites donc…

— Voilà… Si mon rôle est clair – trouver un antidote à votre drogue du silence – je me demande quel peut bien être celui de Lord et de Miss Pernambouc dans tout cela…

— Un rôle tout à fait passif, croyez-le bien, répondit Zog. Ils ne sont ni médecins ni biologistes, eux. Aussi me serviront-ils tout simplement d'otages…

Un sourire, presque une grimace, crispa les traits du sultan, qui continua de sa même voix basse :

— Je suis persuadé que vous seriez désolé si quelque chose arrivait à une créature aussi charmante que Miss Pernambouc. Si vous refusiez de m'aider, je pourrais commencer par lui faire couper une main puis, en admettant que vous ne vouliez toujours rien entendre, lui faire trancher le nez…

Morane serra les poings. Zog n'était pas seulement un maniaque du silence, mais aussi un fou criminel et, pendant un moment, il eut envie de se précipiter sur lui pour lui faire rentrer ses menaces dans la gorge. Pourtant, devinant qu'agir de cette façon n'arrangerait rien, il parvint à se contenir. Lord Pernambouc, au contraire, ne fit pas preuve de la même maîtrise de soi. Il se dressa en maugréant :

— Zog, vous êtes un sinistre farceur et une brute cruelle. Je vais vous apprendre à traiter de la sorte des sujets britanniques. Ma fille et moi, servir d'otages à un pantin ridicule de votre espèce !…

Déjà, l'Anglais s'apprêtait à se jeter sur le monarque, et Haroun le Requin à l'en empêcher, quand Bob, le saisissant par le bras, le força à se rasseoir.

— Gardez votre calme, sir, fit-il. Notre hôte est en mesure de nous dicter ses conditions, et nous ne pouvons rien contre cela. D'ailleurs, il existe peut-être une autre solution que la violence.

Dans le ton de Morane, il y avait une telle assurance tranquille que Lord Pernambouc se sentit subjugué. Il s'assit et demeura immobile sur son siège, le visage encore bouleversé par une fureur contenue.

— Je vois avec plaisir, fit Zog avec un sourire, que le Dr Bourgoigne en est venu à de meilleures dispositions…

Se tournant vers Lord Pernambouc, il continua :

— Naturellement, sir, si vous vous montrez docile vous aussi, je suis prêt à oublier des insultes qui, j'en suis persuadé, n'ont été dictées que par votre amour paternel… Mais parlons de choses sérieuses. Si je ne m'abuse, docteur Bourgoigne, vous êtes prêt à travailler pour moi, à la recherche de cet antidote qui vous permettra de rendre la santé à mes sujets.

Le Français ne répondit pas tout de suite. Selon toute apparence, Zog ne connaissait pas les traits du Dr Bourgoigne, avec lequel il n'avait jusqu'alors été qu'en relations épistolaires. Il fallait donc profiter de cette circonstance pour donner le change à l'adversaire, gagner du temps pour tenter de trouver une issue quelconque à cette aventure qui, jusqu'à présent, paraissait ne pas en avoir pour les trois prisonniers.

— J'accepte en effet de travailler pour vous, Excellence, finit par dire Morane, mais à une seule condition…

Derrière les verres épais des lunettes, les yeux bridés du sultan brillèrent d'un éclat mauvais.

— Une condition ? fit-il doucement. Laquelle ?

— C'est que Miss Liane et Lord Pernambouc soient parfaitement traités et qu'en aucun moment il ne leur soit fait violence…

Un petit rire silencieux fit frémir les lèvres du Maître du Silence.

— Vous n'êtes pas à même de poser des conditions pour l'instant, docteur Bourgoigne…

Morane hocha la tête.

— Qui sait, Excellence, fit-il paisiblement, qui sait… N'oubliez pas que, comme spécialiste en poisons végétaux, moi seul sans doute suis capable, ici à Zerba, de mener à bien les recherches nécessaires. Si vous ne passez pas par mes conditions, il est probable qu'avant longtemps tous vos sujets soient réduits définitivement à l'état de cadavres…

Pendant un long moment, Zog demeura songeur. Visiblement, il lui répugnait d'avoir à faire la moindre concession à un homme qu'il considérait comme son prisonnier.

— Je n'ai pas le choix, finit-il par dire. Je dépends autant de vous que vous dépendez de moi. Miss et Lord Pernambouc

seront bien traités. De votre côté cependant, je vous engage à découvrir rapidement cet antidote…

— Soyez sans crainte, fit Bob avec force, je le découvrirai… s'il existe…

— Ce « s'il existe » est de trop, docteur Bourgoigne. Cet antidote existe effectivement. J'en ai la certitude…

Avec intérêt, Morane dévisagea son interlocuteur. Bien entendu, en affirmant qu'il découvrirait l'antidote, il bluffait. Mais Zog, au contraire, n'avait pas l'air de bluffer, lui.

— La certitude, Excellence ? interrogea Bob. Comment pouvez-vous l'avoir avant même que je n'aie commencé mes recherches ? Chimbre aurait-il découvert quelque chose ?

Zog secoua la tête.

— Non, répondit-il, pas Chimbre. Quelqu'un d'autre… Oui, un de mes sujets a trouvé le moyen d'échapper au silence. Comment y est-il parvenu ? Je l'ignore… Il y a une chose dont je suis certain, c'est qu'il refuse de me livrer son secret, et cela simplement parce qu'il me hait. Vous entendez, docteur Bourgoigne ? PARCE QU'IL ME HAIT !…

# Chapitre VII

En proie à une soudaine fébrilité, le roi Zog s'était levé, agitant les bras en tous sens, le visage déformé par les tics, la bouche tordue par un rictus. Il se pencha par-dessus la table, vers Miss Liane, Lord Pernambouc et Morane, pour répéter d'une voix sourde :

— Oui, cet homme refuse de me livrer son secret parce qu'il me hait !... Parce qu'il me hait !... Vous m'entendez ? Uniquement parce qu'il me hait !...

— Calmez-vous, Excellence, fit Morane froidement. Il est inutile de vous mettre en pareil état. Racontez-nous cela par le menu, sans vous émouvoir outre mesure...

La confiance du Français devait être communicative, car Zog cessa soudain de s'agiter et se rassit, pour dire au bout de quelques instants :

— Vous avez raison, docteur Bourgoigne, vous avez raison... Ces émotions sont mauvaises pour ma santé et ramènent mes migraines...

Le Maître du Silence tira de la poche de sa redingote un petit tube d'aluminium. Il l'ouvrit et en fit tomber deux pilules rondes qu'il déposa au creux de sa main droite, pour les avaler ensuite et boire quelques gorgées de thé par-dessus. Durant quelques instants, il demeura immobile et silencieux, les mains aux tempes, tandis que les tics abandonnaient progressivement ses traits. Quand son visage se fut apaisé et quand, semblait-il, la douleur l'eut quitté, il releva la tête et prit à nouveau la parole.

— L'homme dont je viens de parler, expliqua-t-il, n'est autre que mon ancien conseiller financier, un banquier libanais, mi-Français, mi-Arabe, du nom de Basile Youssef. Un personnage habile dans sa partie, mais qui eut le tort de désapprouver ouvertement mon plan d'emploi massif de drogue du silence. Il

fit même mieux. Il se dressa contre moi et m'insulta publiquement.

« Le résultat de cette insubordination fut que je le condamnai lui-même au silence, ainsi que sa femme et ses fils. Cette femme et ces fils devaient être particulièrement allergiques au poison, car ils moururent parmi les premiers. Basile Youssef, lui, ne mourut pas. Mieux : on s'aperçut un beau jour qu'il avait retrouvé la parole. Je le fis comparaître devant moi et me rendis compte qu'effectivement il parlait. Interrogé, il me déclara avoir, par hasard, et peu après la mort des siens, découvert un antidote naturel au poison du Dr Chimbre. Pressé de questions, il refusa cependant de me révéler la nature de cet antidote. Je me souviens encore de ses paroles : « Je ne vous dirai rien, Zog. Vous avez tué les miens et il faut que vous en soyez puni. Avant longtemps, tous vos sujets seront morts, ou du moins la plus grande partie d'entre eux. Vous avez même commis l'erreur de réduire au silence la plupart de vos guerriers. Quand votre armée sera réduite à une poignée d'hommes, vous serez fini. Yassim Ibn Zeid, roi de Kabbah, sur les terres duquel vous n'avez que trop piraté, viendra vous demander des comptes et le royaume du Dramaout ne sera bientôt plus alors qu'un souvenir… »

« Bien entendu, continua Zog, je me sentais fermement décidé à arracher son secret à Youssef. Je le fis torturer, mais sa haine à mon égard fut la plus forte et, en aucune circonstance, il n'ouvrit la bouche, sauf pour me couvrir d'insultes…

Le monarque se tut et un nouveau silence s'appesantit sur la petite assemblée. En dépit de sa répulsion à l'égard de Zog et de ses actes, Bob ne pouvait s'empêcher de se sentir saisi d'une obscure pitié pour cet homme chez qui la douleur physique avait, au cours des années, sapé tout sentiment humanitaire pour le changer en un être cruel, dépouillé de toute sensibilité, prêt à tous les crimes, à toutes les scélératesses pour échapper aux supplices continuels auxquels la maladie le condamnait.

— Et ce Basile Youssef, interrogea finalement Morane, est-il mort ?

Zog eut un signe de dénégation.

— Non, mais il n'en vaut guère mieux. Je le tiens enfermé dans le plus sombre de mes cachots, espérant que cette horrible solitude lui déliera la langue. Hélas, à ce qu'il semble, la folie a eu raison de lui !... Désirez-vous le voir ?

Morane hésita. Il doutait que Basile Youssef lui révélât quoi que ce fût, mais il ne pouvait cependant négliger la moindre chance. Bob n'ignorait pas, en effet, que sa vie, celle de Miss Liane et de Lord Pernambouc dépendaient uniquement du résultat de ses recherches. Or, comme il ne connaissait rien, ou presque, aux poisons végétaux, il ne voyait pas très bien comment il mènerait à bien les travaux de laboratoire auxquels il était désormais censé se livrer.

— Je verrais ce Youssef avec plaisir, finit-il par déclarer. Si vous voulez me faire conduire jusqu'à lui...

— Je vais vous guider personnellement, répondit Zog. Pendant ce temps, Miss Liane et son père seront menés aux appartements qui vous sont réservés dans une aile de ce palais. J'ai bien peur, en effet, que l'aspect de mes cachots ne répugne à notre charmante invitée...

Le Maître du Silence frappa par trois fois dans ses mains et, quelques minutes plus tard, Miss Liane et Lord Pernambouc quittaient la pièce sous la surveillance de plusieurs gardes.

Quand ils eurent disparu, Zog se tourna à nouveau vers Morane.

— À présent, dit-il, allons rendre une petite visite de politesse à cet infortuné Youssef. Mais, auparavant, j'aimerais vous faire visiter le Champ des Morts. Vous verrez, c'est un spectacle hallucinant...

Bob n'en doutait pas, et ce fut avec une horreur anticipée qu'il quitta la pièce, encadré par Zog et Haroun le Requin. Entre ces deux monstres, l'un moral, l'autre physique, il avait l'impression de marcher dans un cauchemar auquel aucun réveil ne serait capable de l'arracher.

À travers le palais, de couloir en couloir, de cour en cour, de patio en patio, Morane devait être conduit vers une sorte de vaste esplanade couverte et dont la voûte était soutenue par quatre interminables rangées de colonnades. Une pénombre douce y régnait et, après la lumière violente du dehors – on était

en plein après-midi – il fallut quelques secondes à Bob pour distinguer les objets avec netteté. Rapidement cependant, sa vision se fit plus précise, et il constata que l'esplanade était plantée, sur toute son étendue, de pieux de bois distants d'un mètre l'un de l'autre environ. À chacun de ces pieux une forme humaine immobile était attachée.

— Le Champ des Morts, expliqua Zog.

Et Bob comprit que chacune de ces formes humaines était le corps figé d'une victime de la drogue du silence. Il y avait là des milliers de cadavres dressés, chacun dans la pose où la mort l'avait frappé. Des bras se levaient, d'autres étaient tendus ou repliés en des gestes coutumiers ; des mains demeuraient encore crispées sur des objets, celle-là sur le manche d'un couteau, celle-là sur des rênes qu'il avait fallu trancher, une autre sur le col d'une gargoulette que le défunt portait à ses lèvres au moment de s'écrouler. Mais ce qui semblait le plus étrange dans ce tableau digne du pinceau d'un Wiertz ou de la plume d'un Edgar Poe, c'étaient tous ces yeux grands ouverts. Des yeux fixes dans des visages figés, des yeux qui ne cillaient pas mais qui, cependant, paraissaient regarder droit devant eux.

Après un moment de bien compréhensible surprise, Morane s'était ressaisi. S'approchant de l'un des corps dressés, il lui prit la main, pour se rendre compte que, si les articulations des doigts semblaient soudées, la peau et la chair, elles, gardaient toute leur souplesse, sans être ni tièdes ni glacées. On eût dit que, dans ces dépouilles figées, la vie demeurait seulement suspendue. Pourtant, aucun souffle ne s'échappait des poitrines et, quand Morane passa la main devant plusieurs visages, les prunelles ne réagirent pas.

« Mort apparente sans doute, songea Morane. J'ai déjà entendu dire que certains poisons végétaux produisent de tels effets. Ah ! si seulement je pouvais trouver le moyen de ramener tous ces gens à la vie. Mais il est probable, sinon certain, que le Dr Chimbre ait vainement, avant de mourir lui-même, tenté des expériences dans ce sens… »

La voix de Zog l'arracha à ses pensées et le fit sursauter.

— Qu'en pensez-vous, docteur Bourgoigne ? Croyez-vous que tous ces gens soient réellement morts ?

Bob eut un geste vague.

— C'est difficile à affirmer répondit-il sans s'engager davantage, bien que son opinion fût faite. Il faudrait les soumettre à un certain nombre de tests… Qu'en pensait le Dr Chimbre ?

— Pour lui, il n'y avait aucun doute. Ces gens étaient réellement morts. Il expliquait l'absence de putréfaction par une sorte de processus de momification dû sans doute à la présence du poison végétal dans l'organisme des défunts…

« Momification, mon œil ! pensa Morane. Mon vieux Zog, j'ai l'impression que le Dr Chimbre vous a intentionnellement mal renseigné. Lui non plus ne devait pas vous aimer beaucoup à ce que j'imagine… »

— Où se trouvent les restes de Chimbre ? demanda-t-il.

Le Maître du Silence tendit le bras vers la gauche.

— De ce côté, dit-il. Si vous voulez me suivre…

Ils longèrent une rangée de poteaux, et Zog s'arrêta devant un homme de taille moyenne, vêtu à l'européenne et qui, à en juger par son aspect physique, devait être Français.

— Voilà votre ancien collaborateur, fit Zog.

Longuement, Morane considéra le corps inerte dans les liens qui le fixaient au poteau. Bien entendu, les traits du défunt étaient inconnus à Morane, mais il n'en laissa cependant rien paraître. Posant au contraire la main sur l'épaule de l'infortuné médecin, il murmura, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre pitoyable :

— Pauvre vieux Chimbre ! Vous étiez un de mes plus habiles collaborateurs et, en dépit de cela, vous n'êtes pas parvenu à découvrir l'antidote qui vous aurait gardé en vie…

Tout en parlant, Bob avait l'impression que l'épaule de Chimbre frémissait sous sa main, mais il n'ignorait pas que c'était là une illusion, et rien d'autre. En dépit de cela cependant, le pseudo-défunt se serait mis à remuer qu'il n'en aurait pas été autrement surpris. « Si cet homme-là est réellement mort, pensa encore Morane, cet épouvantail d'Haroun le Requin a certainement tout du jeune premier d'Hollywood. Je ne suis pas médecin, mais je suis prêt à parier ma tête contre une paire de billes en verre que tous ces

malheureux sont frappés de léthargie. Naturellement, ce qu'il faudrait découvrir, c'est le moyen de les en tirer… »

Le Français se tourna vers Zog.

— J'en ai vu assez pour le moment, déclara-t-il. Tout ce qui nous reste à faire à présent, c'est aller rendre visite à ce pauvre Basile Youssef…

*

* *

La prison de Zerba se trouvait située derrière le Champ des Morts, à l'extrémité est de la ville, et enclose, avec ledit Champ des Morts et l'Arsenal, dans l'enceinte du palais lui-même. Cette prison avait l'apparence d'une tour carrée, massive, gardée par une seule sentinelle postée devant une lourde grille de bronze fermée par un système compliqué de serrures qui aurait sans doute rebuté les plus experts des cambrioleurs modernes.

Sur un signe d'Haroun le Requin, le gardien avait introduit une énorme clé, de bronze également, dans la serrure et, après une série de manipulations que Bob enregistra instinctivement, la grille tourna en grinçant sur ses épais gonds, découvrant un escalier de pierre qui s'enfonçait en colimaçon dans les entrailles du sol.

Après avoir allumé une lanterne à mèche suiffée, et qui devait être aussi vieille que la prison elle-même, le gardien s'engagea dans l'escalier. Zog lui emboîta aussitôt le pas. Morane suivit et, enfin, Haroun le Requin qui fermait la marche.

Les degrés, usés par les nombreux pieds qui les avaient foulés, étaient humides et glissants et, sans la main courante de bronze vert-de-grisé scellée dans la muraille, il est probable que Bob et ses compagnons se fussent étalés à plusieurs reprises. Au bout de quelques minutes, l'escalier déboucha soudain dans une vaste antichambre carrée, au fond de laquelle s'ouvrait un corridor assez large, éclairé de place en place par les lampes à huile fixées à la muraille par des pitons de fer. De chaque côté de ce corridor, on apercevait des ouvertures basses, fermées par des grilles en nids d'abeilles.

Sur les traces de Zog et du gardien, Bob Morane, toujours suivi lui-même par Haroun El Erch, se mit à longer le couloir. Au passage, à travers les grilles, il distinguait des formes prostrées et, parfois, à la lueur fugitive d'une lampe, il apercevait un visage de famine, dans lequel les yeux brillaient comme ceux des loups. Spectacle du Moyen Âge en plein XX$^{e}$ siècle que celui de cette géhenne où des êtres humains se trouvaient condamnés à croupir, telles des bêtes malades, sans espoir de jamais revoir le jour, et cela sans doute pour quelque vulgaire crime de lèse-majesté envers la personne de Zog, le roi dément.

Les quatre hommes étaient parvenus à l'extrémité du couloir, dans une rotonde basse au centre de laquelle s'ouvrait un puits où l'on pouvait descendre par des échelons de fer scellés dans la paroi. L'un après l'autre, le gardien, Zog, Morane et le Requin s'engagèrent le long de l'échelle, pour prendre pied bientôt dans une seconde rotonde, semblable à celle d'en haut. Dans le mur s'ouvrait une porte grillagée. Une seule. Elle fut ouverte par le gardien, et tous quatre pénétrèrent dans une cellule basse où régnait une odeur écœurante de moisi. Du salpêtre couvrait les murs en croûtes épaisses et sur le sol, à même les dalles grossièrement taillées, un homme était étendu. Mais était-ce bien un homme ou, plutôt, un squelette couvert de haillons ? Le personnage se révélait d'une maigreur effrayante et son visage, envahi par la barbe, n'était plus qu'une peau collée directement aux os du crâne. Tous les doigts de la main gauche avaient été tranchés, sans doute phalange par phalange, et les plantes des pieds fendues, probablement pour empêcher au malheureux de marcher. Cette épave humaine vivait cependant, car les yeux brillaient d'un éclat vivace et les lèvres exsangues laissaient échapper des mots sans suite.

Basile Youssef, l'on s'en souvient, était libanais, aussi Bob ne fut-il pas surpris outre mesure de l'entendre parler français. Les paroles prononcées, les « r » escamotés à la suite d'un défaut de prononciation ou du manque de dents, étaient toujours les mêmes :

— Si tu ne veux pas mou'i'dans ce t'ou, pa'le… Pa'le… Cède… Cède… – (Si tu ne veux pas mourir dans ce trou, parle… parle… Cède… Cède…)

Le malheureux prisonnier se taisait durant un instant, puis il reprenait en dodelinant de la tête, toujours sur le même ton de litanie :

— Si tu ne veux pas mou'i'dans ce t'ou, pa'le… Pa'le… Cède… Cède…

Lentement, Morane s'agenouilla près de l'infortuné et dit en français :

— Monsieur Youssef ! Monsieur Youssef ! N'ayez crainte… Je suis un ami… Vous pouvez me parler sans peur…

Mais le Libanais se contenta de secouer encore la tête, pour répéter de la même voix monotone et geignarde :

— Si tu ne veux pas mou'i'dans ce t'ou, pa'le… Pa'le… Cède… Cède…

Le rire déplaisant du roi Zog éclata.

— Vous voyez bien, docteur, qu'il n'y a rien à faire. Ce pauvre Youssef n'a plus ses esprits. Plus bon à rien… Je me demande si cela vaut encore la peine de le nourrir…

Bob serra les poings jusqu'à ce que ses ongles pénétrassent dans ses paumes. Il se redressa et se tourna lentement vers le sultan.

— Au contraire, il faut le traiter avec plus d'humanité. Lui donner un lit, le nourrir convenablement. Si, comme vous le pensez, il a découvert l'antidote, il faut tout faire pour qu'il puisse nous en révéler le secret. Mort, il ne vous sera plus d'aucune utilité.

Le Maître du Silence demeura songeur. Visiblement, il lui répugnait d'améliorer le sort de cet homme qu'il considérait comme son pire ennemi. L'intérêt cependant finit par l'emporter sur la haine.

— Vous avez raison, docteur Bourgoigne. Peut-être avons-nous encore quelque chance d'arracher son secret à notre ami Youssef. Je vais le faire transférer dans une meilleure cellule, là-haut…

Zog s'approcha du malheureux étendu sur le sol et le poussa du pied, pour continuer ensuite :

— Mais si tu ne parles pas, chien, je te ferai ramener ici, pour te tuer de mes propres mains…

À nouveau, Morane serra les poings. « Sans doute t'aurai-je étranglé avant, maudite bête enragée, songea-t-il à l'adresse de Zog, pour ensuite t'écraser la tête à coups de talons et te faire ainsi payer tes crimes… »

À cet instant précis, les regards de Morane rencontrèrent ceux d'Haroun le Requin, et il eut l'impression d'y lire des sentiments semblables aux siens, comme si, durant un bref moment, le terrible lépreux se faisait son complice.

# Chapitre VIII

Après sa visite au Champ des Morts et à la prison où se trouvait enfermé Basile Youssef, Bob Morane avait été ramené dans l'aile du palais où, on s'en souviendra, avaient été conduits Miss Liane et Lord Pernambouc. Demeuré seul avec ses deux compagnons d'infortune, le Français leur raconta, sans omettre le moindre détail, les scènes dont il venait d'être témoin. Quand il eut terminé, Liane ne put s'empêcher de frissonner d'horreur.

— Ce Zog est un monstre, murmura-t-elle. Et nous sommes entre ses mains… Le malheur est sur nous…

Bob ne répondit pas immédiatement. Tout d'abord, il avait ressenti de la pitié pour le Maître du Silence mais, depuis sa visite au Champ des Morts et à la prison, cette pitié s'en était allée et Zog ne lui inspirait plus que du dégoût.

— Gardez courage, Miss Liane, dit-il enfin. Je trouverai bien le moyen de nous tirer tous trois vivants d'ici et, en même temps, de sauver ce malheureux peuple.

— Comment comptez-vous procéder ? interrogea Lord Pernambouc.

Morane eut un geste d'ignorance.

— Je n'ai pas encore d'idées bien précises là-dessus, reconnut-il. Tout d'abord, je vais continuer à feindre être le Dr Bourgoigne. Zog ignore qu'avec Bob Morane il a introduit le loup dans la bergerie, si je puis m'exprimer ainsi, et mieux vaut qu'il continue à l'ignorer. Pendant que le Dr Bourgoigne sera censé procéder à ses recherches, Bob Morane pourra agir dans l'ombre. Naturellement, le plus simple serait que je découvre l'antidote à ce maudit sérum du silence, mais ce serait là un trop grand coup de chance. Si Chimbre l'a cherché en vain, il est peu probable que je trouve… D'ailleurs, si je trouvais, cela ne changerait rien pour nous. Ou, plutôt, cela changerait beaucoup de choses dans le mauvais sens. Il est probable que Zog nous

ferait mettre à mort pour nous empêcher d'aller conter au monde ce qui se passe ici, au Dramaout…

Liane enfouit soudain son visage entre ses paumes ouvertes et se mit à sangloter.

— Mais que faire, alors ? murmura-t-elle avec désespoir. Que faire ?

— Oui, que faire ? dit en écho Lord Pernambouc. Vous venez de déclarer avoir eu l'impression qu'Haroun le Requin réprouvait la conduite de Zog à l'égard de Youssef. Croyez-vous parvenir à vous assurer sa complicité ?

— J'aurais bien de la peine à vous répondre affirmativement, fit Bob avec un haussement d'épaules. Entreprendre Haroun sur ce sujet serait une tentative bien délicate, et qui pourrait se retourner contre nous. Le Requin qui, en dépit de sa laideur, doit être un brave guerrier, désapprouve peut-être son maître, mais de là à se tourner contre lui… N'oublions pas non plus qu'Haroun, il nous l'a déclaré lui-même, a peur de Zog, et j'ai pu me rendre compte que ce dernier ne plaisante pas avec ses ennemis. Quant à ses amis, s'il en possède bien sûr, il doit régner sur eux par la terreur. Voilà pourquoi, à mon avis, nous ne devons pas trop compter sur la complicité d'Haroun. Si nous devons recevoir une aide quelconque, elle viendra du dehors…

Miss Liane releva la tête et montra un visage baigné de larmes.

— Du dehors ?… Que voulez-vous dire ? interrogea-t-elle.

— Il y a deux possibilités, expliqua Morane. Pour commencer, quand les autorités britanniques auront appris votre disparition et celle de votre père, on ne manquera pas d'entreprendre des recherches qui, peut-être, avec un peu de chance, mèneront les enquêteurs jusqu'ici. La seconde possibilité est que je parvienne à me mettre en contact avec Yassim Ibn Zeid, roi de Kabbah, sultanat voisin du Dramaout.

Durant un instant, Lord Pernambouc demeura songeur.

— Ce Yassim est l'ennemi de Zog, finit-il par admettre. Zog l'a reconnu lui-même tout à l'heure. Ce n'est pas une raison suffisante cependant pour croire que Yassim Ibn Zeid se précipitera, au premier appel, à notre secours.

— Il viendra, dit Morane avec conviction. J'en ai la certitude. Jadis, j'ai rendu un énorme service à Yassim, et il n'est pas de ceux-là qui oublient. S'il apprend que je suis retenu prisonnier ici, il se mettra aussitôt à la tête de son armée pour venir tirer les oreilles à ce chenapan de Zog…

— Mais comment l'avertir ? interrogea Miss Liane.

— Oui, comment l'avertir ? fit Bob à son tour. Lui envoyer un message ? Il faudrait trouver un messager, et nous ne connaissons personne, ici à Zerba, à qui faire confiance…

Morane serra les poings. Prisonnier, gardé à vue, ou presque, ne pouvant se fier à personne – sauf bien entendu à Miss Liane et Lord Pernambouc, captifs comme lui –, il se trouvait réduit à l'impuissance. Et il allait devoir continuer à feindre, à jouer le rôle du Dr Bourgoigne, faire mine de travailler à la recherche de l'antidote qui permettrait au roi Zog de sauver son État et, en même temps, de se livrer à de nouveaux crimes. Et au bout de tout cela, qu'y aurait-il ? La mort sans doute, pour Miss Liane, pour Lord Pernambouc et pour lui-même. En ce qui le concernait, ce n'était pas seulement cette perspective de mourir qui tourmentait Bob, mais son incapacité à lutter pour échapper à un destin fatal. Le désespoir de Miss Liane, dont la toute jeunesse aspirait à vivre, le touchait surtout, et il eut volontiers donné sa propre existence pour préserver celle de la jeune fille.

S'approchant de l'Anglaise, Bob posa la main sur la frêle épaule que les sanglots secouaient à nouveau.

— Soyez sans crainte, dit-il d'une voix ferme. Je trouverai bien un moyen de nous tirer de là, je vous le répète. Il faut que je trouve !… Il faut que je trouve !…

*

* *

Les jours qui suivirent furent pour Morane un long calvaire. Il passait le plus clair de son temps dans le laboratoire mis à sa disposition par le roi Zog, à compulser les notes du Dr Chimbre et à se livrer à des vaines expériences, cela davantage d'ailleurs afin de paraître s'adonner à une activité réelle que dans l'espoir de parvenir à un résultat quelconque. Comme les notes de

Chimbre laissaient apparaître la certitude que l'antidote cherché devait être d'origine végétale, Bob partait souvent herboriser à travers plaines et montagnes, mais il était toujours accompagné, au cours de ces excursions, par quatre guerriers muets qui le surveillaient de près, ne lui laissant aucune chance de s'échapper.

Au fur et à mesure que le temps s'écoulait, l'impatience du Maître du Silence montait, et il ne se passait pas une journée sans qu'il ne vint presser Bob de questions. Chaque jour, en effet, de nouveaux hommes mouraient, et Zog voyait avec angoisse son petit royaume se dépeupler. À chaque visite du tyran cependant, Morane s'en tirait en prodiguant de vagues espoirs, de vaines promesses. Souvent, Zog quittait le laboratoire en menaçant des pires supplices celui qu'il croyait toujours être le Dr Bourgoigne. Bob savait cependant que, aussi longtemps que le sultan conserverait l'espoir de voir ses recherches aboutir, il se garderait bien de lui faire le moindre mal. Ce serait plus tard seulement, quand Zog verrait son attente déçue, qu'il faudrait craindre sa vengeance.

En dépit des soucis qui l'assaillaient sans cesse, Bob Morane ne pouvait s'empêcher de songer à Basile Youssef, non seulement à cause de l'état désespéré dans lequel croupissait le malheureux Libanais – Zog n'avait en effet pas tenu sa promesse de le transférer dans un cachot plus confortable – mais aussi parce que le prisonnier tenait probablement la clé de l'énigme. En effet, si Youssef avait réellement été frappé de mutisme et si, peu après la mort des siens, il avait retrouvé la parole, c'était tout simplement parce qu'il avait découvert le moyen d'annihiler les effets de la drogue du silence. Comment ? Cela demeurerait, jusqu'à nouvel ordre, un mystère.

À ce propos, Bob se demandait comment Youssef, dans l'état d'extrême faiblesse où il se trouvait, puisait l'énergie nécessaire pour résister aux harcèlements continuels auxquels Zog et ses tortionnaires se livraient régulièrement sur sa personne. La seule phrase qu'il semblait possible d'arracher au malheureux était celle-ci : « Si tu ne veux pas mou'i'dans ce t'ou, pa'le… Pa'le… Cède… Cède… » Les « r » remis à leur place, cela

donnait, on s'en souvient : « Si tu ne veux pas mourir dans ce trou, parle… Parle… Cède… Cède… »

Par ces mots, Youssef semblait vouloir donner un conseil à quelqu'un, à moins qu'il ne répétât une menace de ses bourreaux à son égard. Bob voyait en effet très bien Zog penché sur sa victime et lui disant :

— Si tu ne veux pas mourir dans ce trou, parle… Parle… Cède… Cède… Pourtant, selon les apparences, Youssef n'avait pas cédé, refusant sans cesse, et faisant ainsi preuve d'une force morale peu commune, de livrer son secret.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis l'arrivée de Miss Liane, de Lord Pernambouc et de Bob Morane à Zerba et, cet après-midi-là, assis à sa table de travail, dans le laboratoire, le Français tournait et retournait dans son esprit, pour la centième fois peut-être, la phrase de Basile Youssef, mais sans parvenir à en tirer rien de nouveau.

Soudain, il eut une idée qui ne l'avait pas encore effleuré jusqu'alors.

— Et si, murmura-t-il, en prononçant ces mots, Youssef mimait en même temps deux personnages, un autre et lui-même ? Quelqu'un – Zog par exemple – aurait pu lui dire : « Si tu ne veux pas mourir dans ce trou, parle… Parle… »

Mais Morane secoua la tête avec lassitude, pour reprendre ensuite son soliloque.

— Non, cela ne va pas… Dans ce cas Youssef aurait répondu : « Cède… Cède… », et cela ne veut rien dire du tout. Je suis en plein arbitraire, en pleine fantaisie… Et si je m'amusais à mettre des « r » partout, même là où il n'en faut pas ? Puisque je nage dans l'absurde, autant m'en donner à cœur joie…

Il se raidit soudain et son visage s'illumina, sous l'effet d'une révélation encore embryonnaire.

— Des « r » partout ! reprit-il à voix basse. Pourquoi alors en ai-je glissé seulement au début, et non à la fin ? Dans ce cas cela donnerait…

Morane sursauta et demeura bouche bée, comme pétrifié par l'étonnement.

— Non, ce n'est pas possible ! murmura-t-il au bout d'un moment. Ce n'est pas possible !…

Une feuille de papier se trouvait étalée devant lui. À l'aide d'un crayon il se mit à y tracer un mot, toujours le même.

— Cela se tient, murmura-t-il encore. Cela se tient… Il n'y a pas à douter… C'est peut-être une question de « r », d'un seul petit « r » de rien du tout !

Il fit flamber une allumette et, froissant la feuille de papier en torche, il y mit le feu. Ensuite, il laissa tomber la feuille enflammée dans un creuset de pierre et la regarda se consumer, en disant à mi-voix :

— Il faut que j'en aie le cœur net ! Je dois parler à Basile Youssef, seul à seul… Cette nuit, je tenterai de parvenir jusqu'à lui…

# Chapitre IX

Tapi dans l'encoignure de la fenêtre du laboratoire, Morane observait, par le moucharabieh entrouvert, la cour arrière du palais, à quatre mètres sous lui. Pour atteindre le bâtiment de la prison, il lui faudrait franchir cette cour, contourner le Champ des Morts et traverser une seconde cour, et cela sans se faire repérer par les gardes postés un peu partout. Heureusement, la nuit était relativement sombre et les ombres projetées par les bâtiments nombreuses.

Il ne pouvait naturellement pas être question pour Morane de sortir par la porte car, à toute heure du jour et de la nuit, l'aile où se trouvaient enfermés les prisonniers était condamnée et il n'était possible d'en sortir que sous bonne escorte. Bob allait donc devoir se livrer à un peu d'acrobatie pour brûler la politesse à ses gardiens. Quatre mètres, cela ne lui faisait pas peur. Au cours de l'après-midi en effet, à l'aide de serviettes, de draps et de vieilles tentures trouvées dans un placard, il s'était confectionné une corde qui, si elle ne valait peut-être pas un bon grelin de chanvre, était capable néanmoins de supporter son poids. Avec un tisonnier plié et soigneusement recouvert de linge, il avait fabriqué un grappin qui lui serait d'une grande utilité lors du retour.

Bob consulta sa montre et constata qu'il était près d'une heure du matin. À dessein, il n'avait pas mis au courant Miss Liane et Lord Pernambouc de sa petite escapade, cela afin de ne pas les inquiéter, ni leur donner de faux espoirs. En effet, ce qu'il croyait avoir découvert était fort vague, et il était possible que sa visite à Basile Youssef, s'il parvenait jusqu'à ce dernier, bien entendu, ne donnât aucun résultat.

Comme tout sous lui, dans la cour, demeurait silencieux, Bob décida de passer à l'action. Dans sa ceinture, il avait passé un gros pilon de mortier en faïence massive et avec lequel, en cas de nécessité, il pourrait briser un crâne aussi aisément que s'il

s'agissait d'une vulgaire noisette. Il avait fixé le grappin à l'extrémité de la corde, qui mesurait une huitaine de mètres. Lentement, il laissa couler ledit grappin le long du mur, jusqu'au sol. Ensuite, passant la corde par-dessus la barre d'appui, il en fit tomber l'autre extrémité dans la cour. Se coulant alors dans l'entrebâillement du moucharabieh, il enjamba la fenêtre et, saisissant les deux sections de corde à pleines mains, il se laissa glisser dans le vide, pour se mettre à descendre à la seule force des poignets.

Bob toucha le sol de la cour sans encombre et, pendant de longues secondes, il demeura blotti dans l'ombre, le cœur battant, l'oreille aux aguets du moindre bruit, car il n'ignorait pas qu'une sentinelle se tenait en permanence devant l'autre face du bâtiment, derrière le coin de la muraille. Comme rien ne se passait, il rompit son inaction et, tirant à lui la corde, l'enroula autour du grappin et alla cacher le tout derrière un bouquet de cactus. Alors, plus silencieux qu'un fantôme, il se mit à courir, de pan d'ombre en pan d'ombre, en direction du Champ des Morts.

Il allait atteindre la funèbre esplanade couverte, quand un bruit de bottes foulant les dalles de la cour le força à s'immobiliser. En même temps, les échos d'une conversation, échangée à voix basse, lui parvinrent.

« Une patrouille, pensa-t-il. Il doit s'agir de guerriers appartenant à la garde personnelle du roi Zog, sinon ils seraient muets. S'ils me trouvent ici, je suis cuit. »

Comme le Champ des Morts était le seul refuge s'offrant à lui, Bob décida d'y pénétrer. Heureusement, il était pieds nus et pouvait donc courir sans faire le moindre bruit. Il bondit en avant et atteignit la rangée de colonnade à l'instant précis où quatre gardes débouchaient de derrière un angle de muraille. Déjà, Bob s'était immobilisé dans l'ombre d'une colonne de soutien, et il put entendre un des guerriers dire, en arabe :

— Par Allah le Très-Haut, compagnons, j'ai l'impression d'avoir vu une ombre disparaître dans le Champ des Morts ! On eut dit un homme qui courait.

Un des autres gardes se mit à rire, en disant :

— Voilà ce vieil Agib qui a des visions à présent ! Avant longtemps, il va nous assurer que les morts se promènent la nuit, comme les chats.

— Par Allah ! fit encore la voix d'Agib, je vous certifie avoir vu quelqu'un…

— Je vais finir par croire, Agib, fit une troisième voix, que tu ne respectes plus les préceptes du Prophète, et que tu t'enivres en secret avec du vin de palme. À moins que, comme certains croyants de ma connaissance, qui veulent tourner la Loi, tu ne te grises à l'eau de Cologne…

— Je vous assure ! reprit Agib. J'ai eu l'impression de voir un homme se glisser dans le Champ des Morts…

— L'impression… ricana la seconde voix. Avec un peu d'imagination, on finit par voir la lune danser…

— Le plus simple pour savoir si Agib a eu la berlue ou non, fit un quatrième garde, est d'aller jeter un coup d'œil par là…

— Un coup d'œil dans le Champ des Morts ! Et en pleine nuit ! Pourquoi ne pas nous commander d'aller faire un tour en enfer, Giafar ?

— Notre devoir est de monter la garde, répondit Giafar. Faisons notre devoir et, puisque Agib affirme avoir aperçu un homme, il nous faut nous assurer qu'il n'a pas rêvé…

Le bruit de pas retentit à nouveau, se rapprochant sans cesse de l'endroit où Morane se trouvait blotti.

« Aïe ! pensa le Français. Les choses se compliquent. Si ces lascars me repèrent, ma petite escapade se trouvera étouffée dans l'œuf. Et puis, la nuit, les hommes deviennent nerveux, surtout dans un lieu pareil, et les balles partent toutes seules… »

Comme les pas se rapprochaient toujours davantage, Bob se glissa entre les poteaux de bois auxquels se trouvaient ligotées les infortunées victimes de la drogue du silence. Ayant acquis la certitude que ces gens n'étaient pas réellement morts, mais seulement frappés de léthargie, Morane ne se sentait pas le moins du monde impressionné. Et puis, il en avait vu bien d'autres… Ce qu'il ne voyait toujours pas cependant, c'était comment il allait brûler la politesse aux gardes, ni comment il allait s'arranger pour leur prouver que le dénommé Agib avait bien eu la berlue et leur faire ainsi abandonner leurs recherches.

Soudain, il eut une inspiration. Avisant un poteau inoccupé, il s'y adossa et demeura immobile, dans la même pose figée que les morts-vivants qui l'entouraient. Les yeux grands ouverts et fixes, il attendit.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Les pas des gardes se rapprochaient sans cesse, puis une lumière apparut entre les poteaux.

« Un fanal ! » pensa Bob.

Les gardes apparurent à leur tour, et l'un d'eux tenait effectivement un fanal. S'avançant à pas comptés et craintifs entre les corps inertes ficelés aux poteaux, ils se dirigèrent vers Morane et, bientôt, la lumière frappa ce dernier en plein. Tendu, Bob s'efforçait à une immobilité complète et, tel quel, rien ne pouvait le distinguer des cataleptiques qui l'entouraient. Rien, sauf une chose : les cataleptiques étaient attachés à leurs poteaux ; Morane, au contraire, n'était retenu au sien par aucun lien. Que les gardes s'aperçoivent de cette absence de liens et leur méfiance serait aussitôt éveillée…

À présent, les quatre guerriers étaient tout près du Français et, à tout moment, ils pouvaient se rendre compte du subterfuge. Il n'en fut rien cependant, car ils se détournèrent et disparurent entre les poteaux. Presque aussitôt, Bob entendit l'un d'eux qui disait :

— Décidément, notre Agib vieillit. Il commence à avoir des hallucinations…

— Pourtant, fit Agib d'une voix timide, j'avais bien cru apercevoir…

— Cru apercevoir !… Cru apercevoir !… Il ne faut croire qu'en Allah…

— Giafar a raison, dit une autre voix. Il ne faut croire qu'en Allah… Mais notre tour de garde va prendre fin. Cessons de poursuivre les fantômes de ce visionnaire d'Agib pour aller prendre un repos bien gagné…

Le danger semblait écarté et Bob se détendit. Il demeura immobile durant quelques secondes encore, et ce fut seulement lorsque les pas des gardes eurent cessé de se faire entendre au loin qu'il se remit en marche à travers le Champ des Morts, en direction de la prison.

*

* *

Quand Bob Morane parvint en vue de la tour carrée qu'il avait visitée déjà en compagnie du roi Zog et d'Haroun Le Requin, il se rendit compte que, comme lors de sa précédente venue, un seul guerrier en gardait la porte. Pour parvenir jusqu'à ce guerrier, il lui faudrait cependant contourner une vaste cour sans se faire repérer. Heureusement, de larges pans de ténèbres et des bosquets de figuiers de barbarie lui permettraient d'avancer sans courir trop de risques d'être aperçu.

Lentement, prenant garde à ne pas faire le moindre bruit qui, dans le silence de la nuit, se serait répercuté avec l'intensité d'un tocsin, Morane se mit à progresser en direction de la sentinelle. Tout se passa bien jusqu'au moment où il eut atteint le dernier bosquet de figuiers. Il lui restait une vingtaine de mètres à franchir, mais à découvert, et il savait que, s'il ne voulait pas que le garde jetât l'alarme, il lui faudrait agir vite et silencieusement, avec la sûreté d'un fauve bondissant sur sa proie.

Tirant de sa poche un tampon de coton hydrophile, Bob l'imbiba copieusement de chloroforme tiré d'une petite fiole prise dans le laboratoire. Tout ce qui lui restait à faire à présent, c'était détourner l'attention de la sentinelle. Tenant le tampon de coton dans le creux de sa main gauche, de la droite il saisit un caillou et le lança le plus loin possible, de façon à ce qu'il retombât à la droite du garde, alors que lui-même se trouvait à sa gauche. Cette petite ruse obtint le résultat désiré. Quand le caillou toucha le sol, le guerrier, l'attention attirée par le bruit, se tourna dans la direction d'où venait ce dernier. Bob choisit cet instant pour bondir. En quelques larges enjambées, il fut sur le garde. Celui-ci, prévenu sans doute par un secret instinct, voulut faire face, mais trop tard. De son bras droit, Morane lui avait enserré le cou tandis que, lui enfonçant un genou au creux des reins, il l'obligeait à se renverser en arrière. Presque en même temps, de la main gauche, il lui pressait le tampon de

coton sur les narines. Surpris par cette attaque soudaine, la sentinelle n'avait guère eu le loisir de résister et, bientôt, le chloroforme faisant son effet, elle ne fut plus qu'un corps pantelant entre les bras du Français.

Pendant quelques secondes encore, Bob maintint le tampon sur les narines de sa victime puis, assuré de l'effet du soporifique, il traîna le garde dans l'ombre du porche où s'ouvrait la grille permettant d'accéder à l'intérieur de la tour. Déposant l'Arabe sur le sol, il entreprit de le fouiller rapidement. Dans une poche du burnous, il découvrit le trousseau de clés qui allaient lui permettre de circuler librement à l'intérieur de la prison. Il n'eut aucune peine à ouvrir la grille et, quand ce fut chose faite, il détacha la ceinture du garde et, d'un effort, remit celui-ci sur pied. Lui passant alors la ceinture sous les aisselles, il l'attacha, debout, à la grille de façon à ce que, de loin, dans l'ombre du porche, il donnât l'impression d'y être simplement adossé. Si jamais une patrouille venait à passer par là, ses membres pourraient peut-être, à condition bien sûr qu'ils ne s'approchassent pas de trop près, être induits en erreur par ce subterfuge.

Cette précaution prise, Bob se glissa à l'intérieur de la tour et tira la grille derrière lui, cette grille à laquelle demeurait accroché le corps inerte du garde. Il trouva facilement la vieille lampe à mèche suiffée et s'engagea dans l'escalier.

Ce fut seulement quand il eut descendu un certain nombre de marches que Bob battit le briquet qu'il avait emporté avec lui et alluma la lanterne. Il lui fallut quelques minutes à peine pour atteindre l'antichambre carrée et, une fois là, s'enfoncer dans le corridor, qu'il suivit jusqu'au puits, au fond duquel il descendit. Quelques secondes plus tard, il se trouvait devant la cellule de Basile Youssef.

Rapidement, Bob chercha, dans le trousseau du garde, une clé capable d'ouvrir la porte grillagée. Il la trouva assez aisément et, bientôt, il pénétrait dans l'infâme prison où un homme innocent était condamné à croupir par la folie criminelle du roi Zog.

Comme lors de la première visite, Basile Youssef se trouvait toujours étendu à même le sol. Il tourna la tête vers Morane et

ses yeux clignèrent à la lueur de la lampe, puis il se mit à balbutier très vite les paroles fatidiques :

— Si tu ne veux pas mou'i'dans ce t'ou, pa'le… Pa'le… Cède… Cède…

Morane s'agenouilla près du malheureux et lui dit, également en français :

— Monsieur Youssef, je suis un ami, vous pouvez me parler sans crainte…

Il se souvint alors avoir prononcé des mots semblables lors de sa première visite, mais il était accompagné alors par Zog et Haroun El Erch. Aussi jugea-t-il bon de préciser :

— Je suis seul. Parlez sans crainte…

Le Libanais hocha doucement la tête. Alors, Morane enchaîna :

— Je sais, Youssef, que vous avez découvert un antidote à la drogue du silence, mais je sais également que, contrairement à ce que vous pensez, les morts ne le sont pas réellement. Ils dorment seulement, d'un sommeil qui ressemble au trépas. Si je connaissais la formule de l'antidote, je pourrais peut-être les ranimer. Quand je vous aurais arraché aux griffes de Zog, vous retrouveriez ainsi votre femme et vos enfants bien vivants. Vous m'entendez, Youssef : vous retrouveriez votre femme et vos enfants vivants. VIVANTS !

À ces dernières paroles, une lueur d'intérêt s'était allumée dans les yeux, jusqu'alors éteints, du Libanais.

— Ma femme… mes enfants… vivants, murmura-t-il. Dites-vous… v'ai ?

— Ils sont vivants, j'en suis certain, fit Bob d'une voix ferme.

L'espoir brillait maintenant dans les prunelles du prisonnier.

— Je vous c'ois, dit-il. Je vous c'ois. Je vais vous di'e…

Sa voix n'était plus qu'un souffle.

— Cède, balbutia-t-il encore. Cède…

Morane se pencha plus près encore du moribond.

— Est-ce « cèdre » que vous voulez dire ? interrogea-t-il.

Basile Youssef eut un signe de tête affirmatif.

— Oui, oui, cèd'e, dit-il. 'acines…

— Voudriez-vous me faire comprendre que l'antidote doit être tiré des racines du cèdre ?

— Oui, oui, ’acines du cèd’e…

Une bouffée de triomphe gonfla Morane. Il se rendait compte qu’il ne s’était pas trompé, que ses audacieuses suppositions se réalisaient. Tout tenait à un « r », rien qu’à un « r », et cela simplement parce que Basile Youssef avait un défaut de prononciation. Zog avait ainsi tenu le secret de l’antidote, mais sans comprendre. Il croyait que Youssef, par haine envers lui, s’entêtait à ne pas vouloir livrer son secret. Certes, les tortures n’avaient pas eues de prise sur le malheureux, mais la solitude de cet infâme caveau avait fini par briser sa résistance et, répétant sans cesse la menace de son tourmenteur : « Si tu ne veux pas mourir dans ce trou, parle. Parle… » – il la faisait suivre du mot qui résumait son secret : « Cède… Cède… » Et personne n’avait compris que c’était « cèdre » qu’il fallait entendre.

Malgré son allégresse, Bob comprenait néanmoins qu’il n’avait pas de temps à perdre. La dose de chloroforme employée ne devait maintenir la sentinelle endormie que pendant trois quarts d’heures environ, une heure au maximum, et il fallait être de retour là-haut avant qu’elle n’ait reprit ses sens.

— Comment faut-il procéder pour préparer l’antidote ? demanda-t-il encore à l’adresse de Youssef.

Le prisonnier parut faire un effort pour répondre, mais il y parvint néanmoins.

— Fai’ bouilli’ ’acines cè’de dans l’eau, balbutia-t-il. Puis boi’… – Faire bouillir les racines de cèdre dans l’eau. Puis boire…

Morane en savait assez. Plus rien ne le retenait dans ce caveau, et il se sentait pressé de regagner le laboratoire, car ce n’était pas le moment d’éveiller la méfiance de Zog.

— Prenez patience, dit-il encore à Youssef. Si tout se passe bien, dans quelques jours je serai à même de venir vous délivrer. Vous retrouverez alors les vôtres, vivants. Vous recevrez des soins et vous guérirez. Encore un peu de courage et, bientôt, vos souffrances prendront fin.

Après avoir serré la main mutilée du malheureux captif, Bob se détourna de celui-ci, qu’il laissait plein d’un espoir nouveau. Emportant la lampe, il sortit de la cellule dont il referma la

porte avec soin derrière lui. Cinq minutes plus tard, il regagnait l'entrée de la prison, où le garde, toujours endormi, était, demeuré suspendu à la grille. En hâte, Bob le détacha, renoua la ceinture autour de sa taille puis l'adossa à la muraille. La lampe, éteinte, avait été remise à sa place. De cette façon, quand le guerrier reprendrait ses sens, il trouverait tout en ordre, la grille fermée et les clés dans la poche de son burnous. Il ne comprendrait rien à ce qui s'était passé et croirait s'être endormi. De toute manière, il était certain que, dans la crainte d'être accusé de négligence, il n'irait conter sa mésaventure à quiconque.

Sans s'attarder davantage, Morane, s'entourant des mêmes précautions qu'à l'aller, reprit le chemin du palais.

# Chapitre X

Lorsque Morane eut regagné, sans faire de mauvaise rencontre, le laboratoire, il s'empressa de dissimuler le grappin et la corde improvisée qui avaient servi à son escalade. Ensuite, il s'allongea, dans le noir, sur le lit de camp dressé dans un coin de la pièce. L'allégresse l'emplissait à la pensée que sa petite expédition avait connu une pleine réussite. Non seulement il était parvenu à se glisser jusqu'à Basile Youssef, mais aussi à arracher son secret à ce dernier. Bien entendu, un doute demeurait au sujet de l'antidote, et il fallait faire la preuve que le Libanais avait dit vrai. Bob comptait donc, dès le matin, partir en excursion au-delà de la ville pour récolter des racines de cèdre et préparer le bouillon dont avait parlé Youssef. Il tenterait ensuite une expérience sur l'un des guerriers muets préposés à sa garde, et il saurait de cette façon si les confidences de l'infortuné prisonnier n'étaient pas dues seulement à l'imagination vagabonde d'un cerveau dérangé. Bob jugea donc préférable de ne pas mettre Miss Pernambouc et son père au courant de sa découverte, et cela uniquement afin de ne pas leur donner de faux espoirs.

Dès les premières heures du jour, Morane fit savoir à Zog qu'il avait projeté de partir herboriser dans la campagne dans le but de renouveler le stock de plantes servant à ses expériences. Comme le pseudo-docteur Bourgoigne, et sans doute Chimbre avant lui, avait coutume d'entreprendre des expéditions semblables sous la surveillance de plusieurs gardes, le Maître du Silence ne trouva rien d'étrange à cette demande et il accorda aussitôt son autorisation.

En compagnie des quatre guerriers muets qui l'accompagnaient habituellement, Bob Morane quitta donc Zerba, pour se diriger vers l'est. Ce fut seulement après une heure de route au pas balancé des dromadaires qu'il s'arrêta pour demander, en arabe, à l'adresse de ses gardes :

— Pouvez-vous me conduire quelque part où il y a des cèdres ?…

L'un des guerriers hocha la tête affirmativement et tendit le bras vers un groupe de collines qui, effectivement, apparaissaient plantées d'arbres.

Toujours encadré par ses quatre cerbères muets, Morane se remit en route vers les collines désignées. Elles furent atteintes en moins d'une heure et les cinq hommes poussèrent leurs montures sur le flanc de la première d'entre elles. Le sommet était en effet planté de cèdres et Morane, ayant mis pied à terre, prit pioche et pelle pour creuser au pied des arbres, en mettre les racines à nu et en couper les extrémités. Durant un bon moment, il s'acharna ainsi et, quand il s'arrêta de fuir, il était couvert de sueur. Cependant, il avait réuni une provision de racines suffisantes pour commencer ses expériences. Cette récolte fut serrée dans un sac qui, lui-même, fut solidement fixé derrière la selle de l'un des dromadaires. La petite troupe reprit alors aussitôt le chemin de Zerba.

Une fois seul dans le laboratoire, Bob se mit au travail. Après avoir coupé une partie des racines en tronçons longs comme le doigt, il jeta les morceaux dans un récipient plein d'eau qu'il plaça, soigneusement couvert, sur le foyer allumé. Il laissa bouillir durant un temps assez long, jusqu'à ce que les racines fussent réduites en un magma informe. La mixture ainsi obtenue reposa alors jusqu'à ce qu'elle fut totalement refroidie. Morane filtra ensuite le tout et, quand il eut terminé, il se trouva en possession de deux flacons de plastique pleins d'un liquide verdâtre, un peu trouble. Longuement, Bob les regarda en transparence, dans la lumière entrant à flot par le moucharabieh. Il sourit et murmura :

— Demain, je saurai si ces flacons contiennent bien notre délivrance, à Miss Liane, à Lord Pernambouc et à moi-même, et aussi celle des sujets de ce petit tyran de Zog…

À la seule pensée de pouvoir rendre la parole aux habitants du Dramaout et, peut-être, de rendre la vie aux malheureux qui peuplaient le Champ des Morts, il se sentait saisi par une joie sourde. Pas un seul instant naturellement, il n'envisageait de faire profiter Zog de la découverte de Basile Youssef. Au

contraire, il fallait que cette découverte contribuât à la perte du petit monarque barbu, aidât Bob à libérer de son joug le Dramaout tout entier, à tirer des prisons les malheureux qui s'y trouvaient réduits à l'état de bêtes captives.

Bien entendu, la cervelle féconde de notre héros avait déjà imaginé un plan d'action, mais ce plan devrait être mis à exécution dès le lendemain matin, quand il partirait à nouveau herboriser dans le désert sous la surveillance de ses quatre gardes habituels. Il était donc indispensable, dès à présent, de mettre Miss Liane et Lord Pernambouc au courant des événements car, le lendemain, il n'aurait sans doute plus le loisir de les avertir.

« Je leur parlerai ce soir, pensa Morane. Après tout, ils sont tous deux capables de supporter le coup d'un faux espoir, et je ne puis agir sans les prévenir. Il faut qu'ils puissent, en cas de réussite, contrer avec efficacité la colère de Zog. »

*

* *

Miss Liane et Lord Pernambouc considéraient avec curiosité les deux flacons de plastique que Bob Morane venait de déposer devant eux, sur une table basse. Au bout d'un moment, la jeune fille leva vers le Français des yeux interrogateurs.

— Qu'est-ce que c'est ?

Morane sourit et ne répondit pas tout de suite.

— Parlons bas, se contenta-t-il de dire. Les murs ont parfois des oreilles…

Liane eut un signe d'assentiment, puis elle demanda encore, sur un ton plus étouffé :

— Qu'est-ce que c'est ?

— L'antidote à la drogue du silence, expliqua Bob. Du moins je l'espère…

Et, comme le père et la fille faisaient converger dans sa direction des regards étonnés, il continua :

— Oh ! ne vous émerveillez pas. Je n'ai pas découvert cet antidote moi-même…

Rapidement, il mit ses deux compagnons au courant de sa visite au cachot de Basile Youssef, la nuit précédente, et ce qui en avait résulté. Quand il eut terminé, Lord Pernambouc regarda avec incrédulité en direction des deux flacons de plastique.

— Croyez-vous réellement, interrogea-t-il, qu'il s'agisse là de l'antidote cherché ?

Bob eut un haussement d'épaules.

— Je n'en sais pas plus que vous à ce sujet, sir, fit-il. Pour connaître l'efficacité de cette mixture, il faudrait l'expérimenter sur l'un des sujets de Zog, tout simplement.

— Qu'attendez-vous pour tenter cette expérience ? interrogea Lord Pernambouc. Il suffirait de faire venir un domestique muet du palais, l'obliger à boire un peu de ce bouillon de sorcière, et l'on serait fixés…

— Bien sûr, on serait fixé, dit Morane avec un sourire, mais Zog serait fixé lui-même. Quand il connaîtra le secret de l'antidote, il n'aura plus besoin de nous, ni du Dr Bourgoigne, ni de ses otages britanniques. Comme il ne tiendra pas à s'exposer par la suite à des difficultés en nous rendant la liberté, il préférera sans doute agir comme si jamais il n'avait entendu parler de nous. Vous savez ce que cela veut dire, n'est-ce pas ? Bonsoir, la compagnie pour nos honorables seigneuries, tout simplement !…

Durant un instant, Bob s'interrompit, pour reprendre ensuite :

— Non, ce n'est pas de cette façon qu'il faut agir. L'expérience doit être tentée sans que Zog en ait connaissance. Si le secret en est gardé, nous avons une chance de nous en tirer vivants…

Les yeux de Liane étaient fixés sur le Français et, dans ses prunelles, brillait un intense sentiment de confiance.

— Comment comptez-vous procéder, Bob ? demanda-t-elle.

C'était la première fois qu'elle appelait Morane par son petit nom, et cette confiance dont ses regards étaient empreints n'avait pas échappé non plus au Français. Bob jugea qu'il ne pouvait décevoir cette foi qui, pour lui, était une raison de plus

pour lutter jusqu'au bout, jusqu'à la défaite totale du Maître du Silence.

— Comment je compte procéder ? fit-il d'une voix enjouée. D'une façon bien simple, petite fille. Pour commencer, je vais m'assurer, dès demain, la complicité de mes gardes et, aidé par eux, je gagnerai Kabbah, pour y demander l'aide de mon ami le roi Yassim Ibn Zeid.

Lord Pernambouc intervint.

— Cela n'ira pas, commandant Morane. Je me demande comment vous vous y prendrez pour vous faire aider par vos gardes. Et puis, en admettant même que vous y parveniez, que deviendrions-nous, Liane et moi, quand vous auriez atteint Kabbah ? Zog s'empresserait de se venger sur nos personnes. Réellement, je ne pensais pas que vous puissiez ainsi nourrir l'idée de nous abandonner pour songer uniquement à votre propre sécurité…

Les jambes écartées, Morane se campa devant l'Anglais.

— Regardez-moi bien, sir, fit-il d'une voix un peu sèche. Ai-je l'air de quelqu'un qui vous abandonnerait ? Si vous n'avez pas confiance en moi, il est inutile que je continue à lutter pour que nous puissions bientôt recouvrer tous trois notre liberté…

À ces paroles, Liane s'était levée, et sa main avait cherché celle de Morane, pour la serrer…

— Moi, je vous fais confiance, Bob. Je sais qu'en aucun moment, vous n'avez pensé à vous-même. Vous n'êtes pas de ceux-là qui songent à leur propre sauvegarde avant de songer à celle des autres. Mon père doit vous avoir mal compris. Je suis certaine qu'il vous a mal compris…

Lord Pernambouc hocha doucement la tête et sourit.

— Ma fille a raison, commandant Morane, reconnut-il, je dois avoir mal compris. Comment ai-je pu songer un seul instant que le chevalier sans peur et sans reproche qui, il n'y a guère, combattit à un contre dix dans le ciel pour le triomphe des peuples libres, pouvait se livrer à de bas calculs, faire preuve de lâcheté ? Pardonnez-moi, voulez-vous ?

Bob Morane se mit à rire.

— Ce que c'est tout de même qu'une réputation ! fit-il gaiement. D'ailleurs, cette réputation, surfaite ou non, je tiens à

la conserver. Pour passer à la légende, mieux vaut être Roland que Ganelon…

Il rit encore et continua :

— Soyez certain, Lord Pernambouc, si la chance se met de mon côté et si cette antidote n'est pas autre chose qu'un vulgaire brouet pour végétariens, que je réussirai à gagner Kabbah et à en revenir avant même que notre ami Zog en ait connaissance.

L'Anglais, malgré ses paroles lénifiantes, ne semblait pas encore tout à fait convaincu.

— Gagner Kabbah et en revenir avant même que Zog en ait connaissance ? fit-il. Je me demande comment vous allez vous y prendre pour réussir un tel miracle…

— Comment vais-je m'y prendre ? fit Morane. Sachez, sir, que si le commandant Morane est, comme vous venez de le dire, un chevalier sans peur et sans reproche, il lui arrive d'enlever son heaume pour coiffer le gibus du prestidigitateur. Vous savez, ce fameux gibus au fond duquel il y a plus d'un tour…

# Chapitre XI

Gigantesque creuset laissant couler des flots d'or fondu, le soleil avait atteint son zénith lorsque, à la lisière d'un petit bois de térébinthes et de jujubiers, Bob Morane donna l'ordre de s'arrêter aux quatre guerriers qui l'accompagnaient. Les cinq hommes avaient quitté Zerba assez tôt dans la matinée et Bob, toujours sous le prétexte d'herboriser, avait entraîné ses gardes assez loin dans la campagne semi-désertique. La fatigue commençait à se faire sentir, surtout sous ce soleil implacable, et les arbres rabougris poussant en cet endroit offraient, avec leurs ombres, un lieu idéal pour le repos de midi. Un lieu idéal aussi pour permettre à Bob de passer à la réalisation de son plan d'évasion, plan pour la réussite duquel il lui fallait avant tout s'assurer la complicité de ses cerbères.

Les dromadaires avaient été attachés à des branches basses et Bob et les Arabes, s'étant installés à un endroit où l'ombre était la plus épaisse, avaient déballé leurs maigres provisions de bouche composées de galettes de millet, de viande de mouton séchée, de figues et de dattes. Une outre d'eau claire fournissait la boisson.

On en était aux figues et aux dattes, quand celui des quatre guerriers qui commandait demanda par signes à Morane jusqu'où ce dernier comptait pousser ce jour-là. Dans quelques heures, en effet, il faudrait songer au retour si l'on voulait avoir regagné Zerba avant la tombée de la nuit.

Depuis qu'il était prisonnier du roi Zog, Morane s'était suffisamment familiarisé avec le langage des muets pour comprendre à demi ce que le garde voulait lui signifier, et en déduire le reste. Et ce fut sans la moindre hésitation qu'il répondit, en arabe :

— Je ne retournerai pas à Zerba, du moins pas tout de suite. Avant, je compte me rendre à Kabbah…

Si le roi des djins était apparu soudain devant eux, les quatre guerriers n'auraient pas témoigné d'un étonnement plus terrifié. Avec un bel ensemble, ils se livrèrent à une série de mimiques accompagnées d'onomatopées gutturales et destinées à faire comprendre à Morane qu'un tel voyage était impossible, qu'ils avaient l'ordre d'empêcher le prisonnier de s'échapper et qu'ils seraient obligés de le retenir par la force, en faisant même usage de leurs armes, si cela se révélait nécessaire.

De telles menaces, on s'en doute, ne devaient pas suffire à démonter Bob Morane, et ce fut fort calmement qu'il entreprit de convaincre ses gardiens.

— Je m'aperçois que vous continuez à servir de roi Zog avec une fidélité exemplaire, sinon raisonnable, dit-il en usant toujours de la langue arabe en laquelle, au cours de son séjour au Dramaout, il s'était considérablement perfectionné. Pourtant, en vous rendant muets, il vous a en même temps condamnés à une mort plus ou moins prochaine. Bientôt, dans un mois, dans une semaine, dans trois jours peut-être, l'un ou l'autre d'entre vous, ou peut-être vous tous, reposerez, inertes, au Champ des Morts. Allez-vous continuer à servir votre tyran quand je possède le pouvoir de vous rendre la parole et, en même temps, de conjurer la menace pesant sur vos têtes ? Il est possible même, si vous avez l'un ou l'autre parent au Champ des Morts, que je puisse lui rendre la vie…

Cette fois, ce fut de l'intérêt, mêlé il faut le dire d'un peu d'incrédulité, qui se marqua sur les visages farouches des guerriers du désert. Morane jugea venu le moment de profiter de cet avantage pour marquer de nouveaux points. Se levant sans hâte, il marcha vers son dromadaire et, des fontes, tira l'une des bouteilles de plastique contenant l'antidote, ou du moins la mixture qui était censée devoir remplir ce rôle.

Revenant vers les gardes, le Français s'assit à la place qu'il occupait précédemment et posa le flacon devant lui, sur une pierre plate. Il se mit alors à débiter le petit laïus préparé avec soin au cours des heures précédentes :

— Le liquide contenu dans cette bouteille peut vous rendre la parole, expliqua-t-il. Zog l'ignore, mais j'ai trouvé ce que je cherchais. Il vous suffira de boire un peu de cette liqueur et,

aussitôt, vous pourrez parler comme par le passé. Provisoirement cependant car, pour être guéris complètement, il vous faudra, d'ici quelques jours, ingurgiter une autre mixture qui, elle, vous guérira définitivement…

Bob avait élaboré ce pieux mensonge de façon à s'assurer la fidélité de ses gardes, à les empêcher de se retourner contre lui quand ils auraient recouvré l'usage de la parole, si la recette de Basile Youssef se révélait efficace, bien entendu. Cet indispensable chantage obligeait les quatre guerriers à demeurer sous sa dépendance jusqu'à ce que, avec l'aide de Yassim Ibn Zeid, il ait réussi à abattre définitivement la puissance du Maître du Silence.

— Voilà donc le marché que je vous propose, continua Morane. Je vais, à l'instant même, vous administrer la première partie du traitement et vous rendre momentanément la parole. Trois d'entre vous m'aideront à atteindre Kabbah. Le quatrième regagnera Zerba et dira à Zog que ses compagnons et moi-même avons été capturés par les pillards du désert, lui seul ayant réussi à s'échapper. De cette façon, votre maître n'aura aucune raison d'exercer des représailles sur mes amis. En agissant ainsi, vous trahirez certes le roi Zog. Mais mérite-t-il réellement votre fidélité cet homme qui, pour satisfaire sa folie, n'a pas hésité à vous priver de la parole, à vous condamner à une mort prématurée ? Au contraire de lui, je referai de vous des êtres normaux et vous rendrai à la vie… Acceptez-vous ma proposition ? Si vous refusez, je vide cette bouteille dans le sable, et tout sera dit…

Les guerriers se consultèrent longuement du regard, échangèrent des signes. Ensuite, celui qui les commandait, se tournant vers Bob, eut un hochement de tête affirmatif.

« Voilà une première manche de gagnée, pensa Morane. Pourvu que la drogue de notre ami Basile Youssef soit réellement active ! »

Maîtrisant son impatience, il ouvrit posément le flacon, dont il versa une dose généreuse dans un gobelet de fer-blanc. Toujours aussi calmement, il tendit le récipient au chef des guerriers, en disant :

— Bois d'un trait…

L'Arabe hésita. Visiblement, un doute lui demeurait, un doute dont Morane devait aussitôt comprendre la raison.

— Sois sans crainte, dit-il, je ne veux pas t'empoisonner. S'il t'arrivait quelque chose, tes compagnons pourraient m'abattre aussitôt. Ils sont armés et je ne le suis pas…

En réalité, Bob ne possédait aucune preuve de l'innocuité de la mixture, pas davantage que de son efficacité à guérir le mutisme. Il jouait à pile ou face, tout simplement.

Les dernières paroles du faux Dr Bourgoigne semblaient cependant avoir rassuré l'Arabe. Il porta le gobelet à ses lèvres et, avec une grimace, en absorba le contenu. Un instant, il demeura immobile, comme dans l'attente d'un événement, attente partagée d'ailleurs par les autres assistants, puis son visage se crispa comme sous le coup d'une douleur intense. Il porta les mains au ventre et se plia en deux, gémissant. Ses jambes fléchirent et il tomba à genoux, pour ensuite rouler de côté et se tordre sur le sol en poussant des cris de souffrance.

Déjà, l'inquiétude s'emparait de Morane. « Pourvu qu'il ne soit pas en train de mourir ! » pensa-t-il en s'alarmant davantage sur le sort de cet homme que sur le sien propre. Tout à coup, les cris du guerrier cessèrent et il demeura immobile, haletant. Toute expression de douleur quitta progressivement ses traits et, au bout d'un moment, il se redressa, s'assit et fixa Morane. Ses lèvres bougèrent et ces paroles en tombèrent, à peine audibles :

— Par Allah ! j'ai bien cru être sur le point de mourir…

Et soudain, son visage s'illumina. Il se dressa d'un bond et se mit à hurler :

— Je parle !… Je parle !… Je suis guéri !… Allah est grand !…

Il se tourna vers Bob et, tombant à ses pieds, il lui prit les mains pour les baiser en murmurant :

— Tu es le bras d'Allah !… Je parle !… Tu m'as sauvé de la mort !… Tu es mon second père !… Ordonne et ton fils obéira…

C'était à peine si Morane, de son côté, entendait les paroles du guerrier. Une joie débordante l'envahissait et il avait envie de se mettre à danser en rond en poussant des cris d'Indien sur le sentier de la guerre. Une fois encore, la chance s'était mise dans son camp, aidée bien sûr par Basile Youssef et par… Morane lui-

même, et il se félicitait de sa petite expédition secrète à la prison où se trouvait enfermé le malheureux Libanais.

Mais Bob n'avait déjà plus le loisir d'épiloguer sur sa providentielle découverte. Les trois autres Arabes se pressaient autour de lui avec des gestes suppliants, en poussant des exclamations gutturales qui, chacune, était une prière.

D'un geste autoritaire, Morane les apaisa.

— Je suis prêt à vous guérir, vous aussi, déclara-t-il, mais il faut qu'en échange vous vous engagiez de m'aider à gagner Kabbah...

Toujours par gestes, les guerriers firent comprendre au Français qu'ils acceptaient ses conditions pourvu qu'il les arrachât à leur destin.

Bob jugea le moment venu de passer à une nouvelle expérience. Sortant de sa poche une petite boîte de métal, il en tira une seringue de Pravaz qu'il assembla rapidement. Plongeant alors l'aiguille dans le flacon contenant l'antidote, il remplit l'instrument. Ensuite, saisissant l'un des gardes par le poignet, il lui dénuda l'avant-bras, qu'il frotta en un endroit à l'aide d'un petit tampon de coton imbibé d'éther. Cette indispensable précaution prise, il enfonça l'aiguille à l'endroit frotté et, d'une lente pression du pouce, vida la seringue. Il arracha alors l'aiguille et attendit le résultat de l'opération. Ce résultat ne devait pas se taire attendre car, bientôt, le patient présenta les mêmes symptômes que le premier garde. Se pliant sous le coup d'une douleur intense, il roula sur le sol pour s'y tordre durant un long moment. Finalement, il s'assit sur son séant et murmura :

— Que m'est-il arrivé ?... Que m'est-il arrivé ?...

Se tournant vers Bob, il dit encore, de la même voix faible :

— J'ai cru que tu m'avais tué...

Et soudain, sous le coup d'une soudaine révélation, son visage s'éclaira et, comme son compagnon l'avait fait avant lui, il s'écria :

— Je parle !... Je parle !... Je suis guéri !... Guéri !...

Se précipitant vers Morane, il se prosterna devant lui en balbutiant d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Je te dois la vie… Tu es mon sauveur… Parle, et je t'obéirai…

Une sensation d'intense triomphe embrasait Morane, non parce que cet homme qui tout à l'heure, par sa situation même, était son ennemi, devenait de par sa propre volonté son esclave, mais parce qu'il venait d'acquérir une seconde preuve de l'efficacité de l'antidote. En effet, cette dernière pouvait non seulement être administrée par voie buccale, mais aussi par injection sous-cutanée, circonstance qui, dans l'esprit imaginatif de Bob, ne manquait pas d'ouvrir de nouvelles perspectives. Des perspectives qui, il l'espérait, se réaliseraient dans un avenir très proche.

*

* *

Les quatre guerriers avaient à présent recouvré l'usage de la parole et, prosternés, tournés vers La Mecque, ils remerciaient Allah en des prières qui n'en finissaient plus. Au bout de longues minutes cependant, ces actions de grâces s'achevèrent et le chef des guerriers, celui qui avait été guéri le premier, s'adressa à Morane.

— Il y a moins d'une heure, dit-il, seul un avenir sombre s'ouvrait devant nous. Un avenir à travers lequel nous étions destinés à errer silencieux comme la gazelle du désert, et au bout duquel il y avait une mort plus ou moins prochaine. Mais, avec la protection d'Allah, tu as changé cet avenir. Tu nous a rendu la parole et la joie de vivre…

— Provisoirement, ne l'oublie pas, interrompit Morane en répétant son pieux mensonge de tout à l'heure. Pour que ta guérison soit totale il faut que, dans quelques jours, je t'administre, ainsi qu'à tes compagnons, une autre drogue qui, elle, vous tirera définitivement de la triste condition à laquelle vous avait condamné Zog, votre tyran.

L'Arabe s'inclina, la main sur le cœur.

— Aujourd'hui, nous sommes tes esclaves, Ô Flamme de la Vie ! Demain, quand tu nous auras guéris tout à fait, nous serons tes choses, et tu pourras nous fouler aux pieds comme le

sable du désert, sans que nous proférions la moindre plainte… Pour le moment, ordonne et nous t'obéirons… Que veux-tu de nous ?

— Comme tu es le chef, expliqua Morane et que, comme tel, il te sera relativement aisé d'inspirer confiance à Zog, tu vas regagner Zerba où, feignant d'être toujours muet, tu déclareras que nous avons été attaqués par une tribu insoumise. Tes compagnons et moi auront été capturés, tandis que tu réussissais à t'échapper. Pour augmenter la vraisemblance de ton récit, tu vas enlever ton casque et me le donner, tandis que tu te confectionneras un turban avec un pan de ton burnous. Tu briseras aussi la lame de ton sabre et tu me donneras ta carabine, gardant seulement ton revolver pour te défendre en cas de besoin…

— Pourquoi ne gagnerai-je pas Kabbah avec toi, Ô Flamme de la Vie !

— Tout simplement, je l'ai expliqué déjà, parce que Zog, ne me voyant pas revenir, se vengerait sur mes amis. Il n'aura évidemment aucune raison d'agir de cette façon s'il croit que les pillards m'ont capturé…

Le chef des guerriers hocha doucement la tête.

— Ton esprit est aussi fertile que la terre d'une oasis, fit-il. Je ferai donc comme tu l'as décidé…

— Je n'en escomptais pas moins de toi, répondit Bob. Mais n'oublie surtout pas de continuer à feindre d'être muet. Si tu te mettais à parler en arrivant à Zerba, tout serait perdu. Même les membres de ta famille doivent ignorer ta guérison…

— Sois sans crainte, assura l'Arabe, j'ai pris l'habitude du silence et je saurai me taire. J'agirai à Zerba comme si j'étais seul dans le désert, et l'homme seul n'a pas besoin de parler…

— Voilà donc une question de réglée, dit Morane. Séparons-nous à présent. Le temps passe et j'ai hâte d'atteindre Kabbah…

Les préparatifs furent menés en hâte. Le chef des gardes enleva son casque à calotte et à pointe de cuivre et le donna à Morane, qui s'en coiffa. Comme Bob était lui-même vêtu à l'arabe, il ressemblait à s'y méprendre à présent, avec son visage basané, à un guerrier du désert. Déchirant alors le bas de son burnous, le chef des gardes fut en possession d'une longue

bande de tissu dont il se confectionna un turban destiné à le protéger contre l'ardeur du soleil. La pointe du sabre fut ensuite brisée contre un rocher et l'arme remise au fourreau. L'Arabe tendit alors carabine et cartouchière à Bob, puis il marcha vers son dromadaire qu'il enfourcha et força à se redresser. Se tournant alors une dernière fois vers Morane, il dit encore :

— Allah protège les braves. Il te protégera…

Ses talons s'enfoncèrent dans les côtes de la monture et, rapidement, le dromadaire et son cavalier s'éloignèrent en direction de Zerba.

Quand le chef des gardes et le dromadaire ne furent plus qu'un point à peine perceptible sur l'étendue des sables et des rocs, Bob se tourna vers les trois autres Arabes qui, paisiblement, attendaient son bon vouloir.

— Comment vous appelez-vous ? interrogea-t-il.

— Ali, répondit le premier.

— Moi, Hassan, fit un autre.

— Mon nom est Salah, et je demande sur toi les prières du Prophète.

— Nous en aurons besoin, fit Bob fort sérieusement. Car, si je ne m'abuse, la route sera dure d'ici Kabbah…

— D'ici la frontière surtout, expliqua Hassan. La région que nous allons traverser est peuplée d'insoumis. Des pillards sans foi ni loi. Ils pillent, tuent. Malheur à ceux qui leur tombent sous la main ! Ils les couchent sur le dos, les bras et les jambes écartés, les chevilles et les poignets attachés à de petits pieux fichés dans le sol. Ensuite, ils leur tranchent les paupières et les laissent ainsi, exposés en plein soleil…

— Je vois, des petits plaisantins, fit Bob en français.

Cependant, Hassan continuait :

— Si nous échappons aux insoumis et atteignons la frontière, il nous faudra franchir les postes de sécurité. Cette frontière est en effet sévèrement gardée du côté de Kabbah, car Zog redoute à tout instant une invasion de son territoire par les troupes de Yassim Ibn Zeid.

Cette fois, Morane se mit à rire.

— Zog peut me faire confiance, dit-il encore en français, si cela ne tient qu'à moi, il l'aura sa petite invasion, et dans peu de

temps encore. Je lui réserve un chien de ma chienne à cet empêcheur de danser en rond…

Et, aussitôt, il enchaîna, en arabe, à l'intention de ses compagnons :

— Préparons-nous au départ. Nous chevaucherons durant tout le reste de la journée et pendant toute la nuit, pour gagner du temps… Trouverons-nous de l'eau sur notre chemin ?

— Il y a plusieurs oasis d'ici la frontière, répondit le garde qui s'appelait Ali. Mais il faudra prendre garde. Elles sont souvent visitées par les pillards…

— Nous ouvrirons l'œil, fit Bob.

Et il pensa : « Je ne tiens pas le moins du monde à servir de cobaye pour les petites opérations de chirurgie esthétique de ces joyeux drilles… »

— À présent, en route…

Pendant que ces paroles étaient échangées, les quatre hommes avaient vérifié leurs armes, dont ils auraient peut-être à se servir bientôt. Assurés de leur bon fonctionnement, ils se mirent en selle et, quelques minutes plus tard, après avoir traversé le petit bois de térébinthes et de jujubiers, ils s'avancèrent, au trot chaloupé de leurs montures, en direction de l'est, de la frontière de Kabbah, dont tant d'incertitudes les séparaient encore.

# Chapitre XII

Pendant tout le reste de la journée, Bob Morane et ses trois nouveaux amis devaient chevaucher sans faire la moindre mauvaise rencontre. Au crépuscule, ayant gravi une haute dune, ils distinguèrent au loin une grande tache sombre marquant le désert.

— Une oasis, dit l'un des guerriers. Bientôt, nos montures pourront boire…

Il leur fallut près d'une heure pour atteindre le point d'eau dissimulé sous un épais bosquet de palmes et de figuiers de barbarie. Ils allaient y pénétrer quand, tout à coup, le dromadaire de Morane se mit à boiter. Hassan sauta sur le sol et examina longuement le pied malade. Au bout de cinq ou six minutes, il se redressa, l'air satisfait.

— Ce n'est rien, déclara-t-il. Un peu de fatigue. Quelques heures de repos et il pourra galoper à nouveau aussi vite que le vent du désert…

Morane fit la grimace.

— Quelques heures de repos ? fit-il. Pas question… Nous n'avons pas de temps à perdre…

— Nous en perdrons bien davantage si ta bête refuse d'avancer, fit le guerrier nommé Ali. Tu auras bien du mal à trouver une autre monture. Les dromadaires sont des animaux du désert, mais ils n'y poussent pas…

Cette remarque fit sourire le Français. À de nombreuses reprises déjà, il s'était rendu compte que la sagesse parlait souvent par la bouche des gens appelés « primitifs » par d'autres gens qui se nomment eux-mêmes « civilisés ».

— C'est parfait, dit-il, nous nous reposerons donc. En attendant, faisons boire les bêtes et buvons nous-mêmes. Nous en avons besoin…

Les quatre voyageurs avaient mis pied à terre. Tirant leurs montures par la bride, ils s'avancèrent à travers les palmiers et

les bouquets de cactus, pour atteindre une large dépression au centre de laquelle l'eau sourdait lentement jusqu'à former une mare. Laissant aux dromadaires le soin de s'abreuver, Bob et les trois Arabes s'étaient jetés à plat ventre pour boire à longs traits ce liquide un peu fade mais qui, cependant, leur paraissait plus délicieux que le plus merveilleux des nectars.

Quand il se fut bien désaltéré et eut à plusieurs reprises plongé son visage dans la mare, Morane se redressa et regarda autour de lui.

— Puisque ma monture a besoin de repos, dit-il, je propose de camper ici. Cette verdure me paraît beaucoup plus sympathique que les rochers et le sable…

Mais Ali secoua la tête.

— Non, nous ne camperons pas ici. Je t'ai dit déjà que ces oasis étaient fréquentées par les insoumis, car il arrive à ces derniers d'avoir soif, tout comme à nous. Nous allons remplir les outres et faire une ample provision de dattes. Ensuite, nous irons nous installer quelque part loin de l'oasis, pour ne dormir que d'un œil.

Il en fut fait ainsi. Les outres remplies, une ample moisson de dattes faite, Morane et ses compagnons, ayant à nouveau enfourché leurs montures, se dirigèrent vers un petit groupe de dunes s'élevant à un kilomètre environ de l'oasis. Au sommet de la plus haute de ces dunes, sommet creusé en forme de cuvette, ils trouvèrent un abri sûr, d'où ils ne pouvaient être aperçus de nulle part. Ils établirent rapidement le campement et, après avoir ingurgité un frugal repas arrosé d'eau, ils s'étendirent à même le sable, sauf Morane, qui avait décidé de prendre le premier tour de garde.

Les deux heures s'écoulèrent sans que rien d'anormal ne se fût passé, et Bob alla réveiller Salah, qui devait prendre le quart suivant. L'Arabe étant allé se poster à l'endroit que Bob venait de quitter, et d'où l'on pouvait embrasser toute la plaine jusqu'à l'oasis et bien au-delà, le Français s'étendit sur le sable, au fond de la cuvette, et chercha un sommeil qu'il trouva aussitôt.

Il sembla à Bob qu'il dormait depuis quelques minutes à peine quand il se sentit vigoureusement secoué. Il ouvrit les

yeux et aperçut Hassan, qui devait prendre le quatrième tour de garde, penché sur lui.

— Viens voir, dit l'Arabe.

Sans demander d'explications, Bob suivit Hassan jusqu'à la crête, du côté de l'oasis. Le guerrier lui fit signe de se coucher à plat ventre et, quand il eut obéi, il lui désigna un point de la plaine, entre l'oasis et l'endroit où ils se trouvaient.

Tout d'abord, Morane ne remarqua rien, car il avait les yeux encore embués de sommeil, puis il distingua plusieurs silhouettes d'hommes chevauchant des dromadaires. Les comptant, il en dénombra six. Il se tourna alors vers Hassan et remarqua de l'appréhension peinte sur ses traits.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea Morane à voix basse. Des guerriers de la garde personnelle du roi Zog ?

Mais l'Arabe secoua la tête.

— Non, dit-il, des pillards…

Hassan semblait redouter davantage ces derniers que les fanatiques promus à la garde spéciale du sultan et, en se remémorant le supplice des paupières tranchées que les insoumis faisaient subir à leurs prisonniers, Bob jugea cette crainte justifiée.

— À ton avis, interrogea-t-il, ont-ils connaissance de notre présence ici ? Le guerrier eut un geste vague.

— Ce serait difficile à dire. Peut-être ont-ils découvert nos traces. De toute façon, ils ne nous attaqueront pas, car ils sont trop peu nombreux…

— Alors, que craignons-nous ? Même s'ils se décidaient à venir jusqu'ici, nous occupons une situation privilégiée et nous les abattrions les uns après les autres avant même qu'ils aient le temps de se rendre compte de ce qui leur arrive…

— Le bruit des coups de feu s'entendrait à des milles à la ronde et, avant une heure, nous aurions à nos trousses tous les pillards qui se trouvent dans la région.

— Crois-tu que ceux-ci ne soient pas seuls ?

— J'en suis certain. Les insoumis circulent presque toujours en troupes nombreuses. Ceux-ci doivent former un groupe d'éclaireurs…

— Peut-être, fit Morane, peut-être. Dans ce cas, mieux vaudrait profiter des dernières heures de la nuit pour fuir…

Hassan ne répondit pas. Là-bas, les pillards qui, durant tout ce temps, étaient demeurés à la même place, s'étaient éloignés soudain en direction du nord. Ils avaient mis leurs montures au trot, ce qui prouvait qu'ils étaient pressés d'atteindre l'endroit où ils se rendaient, si toutefois ils se rendaient en un lieu bien précis.

— S'ils ont découvert nos traces, dit Hassan, ils vont immanquablement en avertir le gros de leur troupe. Si nous demeurons ici, nous ne tarderons pas à être attaqués par une bande nombreuse. Il nous faut fuir au plus vite…

Bob Morane ne pouvait que se ranger à ce sage avis. De la réussite de son escapade dépendait non seulement son propre sort, mais aussi celui de Miss Liane et de son père, de la population du Dramaout tout entière. Ce n'était donc pas le moment de courir des risques inutiles.

— Mettons-nous en route sans tarder, décida Bob. Plus grande sera la distance entre nous et ces pillards, mieux cela vaudra.

Ali et Salah furent réveillés, les dromadaires sellés, et Hassan inspecta rapidement la monture du Français.

— À condition de ne pas trop la forcer, elle peut encore couvrir un long trajet, fit l'Arabe. Avec l'aide d'Allah, nous pourrons atteindre le territoire de Kabbah. Là, il te sera relativement aisé de trouver une autre bête…

Cinq minutes plus tard, Morane et ses trois compagnons se remettaient en route en direction de l'est.

*

* *

Il y avait eu une nouvelle journée, puis une nouvelle nuit au cours desquelles le Français et les trois guerriers arabes avaient progressé presque sans cesse, n'accordant que quelques heures de repos à leurs montures. Par une chance incroyable, les insoumis ne s'étaient plus manifestés et Bob voyait approcher avec une confiance de plus en plus grande le moment où il

pénétrerait sur le territoire de Kabbah, pour y trouver non seulement la sécurité mais aussi l'aide efficace de son ami Yassim.

Au cours de ces longues heures de chevauchée, les pensées de Morane étaient allées surtout vers Liane, laissée seule, avec son père, entre les mains de Zog. Si ce dernier, lors du retour du chef des gardes, n'avait pas cru à la petite fable imaginée par Bob, qu'était-il advenu à la jeune fille et à Lord Pernambouc ? Avec un personnage cruel et impulsif comme le Maître du Silence, on pouvait craindre le pire et Morane se sentait de plus en plus pressé de regagner Zerba avec les troupes de Yassim pour voler au secours de la jeune Anglaise et de son père.

L'aube du troisième jour dorait l'horizon, quand Hassan, tendant le bras droit devant lui, désigna une longue crête rocheuse au sommet de laquelle s'élevait une tour basse, semblable à celles aperçues par Morane lors de son arrivée au Dramaout.

— La frontière, dit simplement l'Arabe.

Sans se consulter, les voyageurs avaient immobilisé leurs montures.

— Nous allons devoir redoubler de précautions, continua Hassan, car les guerriers de la garde privée de Zog, qui sont en garnison dans cette forteresse, sont aussi redoutables que les insoumis. Ils ont reçu l'ordre de ne laisser franchir cette frontière par quiconque, et ils ne failliront pas à leur mission…

Mais Morane semblait ne pas avoir entendu les paroles de l'Arabe. Depuis un moment, son attention se fixait sur ces petits points noirs qui allaient et venaient bas dans le ciel, dans les environs immédiats de la tour.

— Regardez, fit-il en désignant ces points noirs à ses compagnons, on dirait des oiseaux. Des oiseaux de proie sans doute…

Les Arabes avaient vu, eux aussi. Salah hocha la tête, en disant :

— Oui, des oiseaux de proie. Probablement des vautours…

Les quatre hommes échangèrent des regards inquiets.

— Il se passe quelque chose de mauvais là-bas, fit Ali. Très mauvais…

Un long silence se fit, puis Morane dit, pointant le menton vers la forteresse.

— Allons jeter un coup d'œil jusque-là. Mais demeurons sur nos gardes, de façon à parer à toute surprise…

Les dromadaires partirent au trot en direction de la crête et, au fur et à mesure que les voyageurs s'en rapprochaient, il devint évident que les points noirs dans le ciel étaient bien des oiseaux de proie. Leur vol cernait la tour d'un réseau mouvant et, à présent, on pouvait percevoir leurs piaillements de charognards affamés. De temps à autre, l'un des vautours piquait vers le sol, comme pour atteindre une proie.

Au fur et à mesure que ses compagnons et lui se rapprochaient de la tour, Bob se sentait saisi par une impression semblable à celle que l'on éprouve aux abords d'un champ de bataille. Une impression qui l'avertissait de ce que la mort régnait là, en souveraine, entité redoutable, encore invisible mais pourtant extraordinairement présente.

Poussé par une brusque impatience, le Français força son dromadaire à accélérer l'allure et, le premier, il atteignit le bas de la crête. Là, il s'assura une fois encore que sa carabine, qu'il tenait à la main, se trouvait en état de fonctionner. Alors, les trois Arabes sur les talons, il poussa sa monture le long de la côte, vers la construction de pierres sèches autour de laquelle, se découpant en sombre sur l'écran pâle du jour nouvellement né, les vautours continuaient leur vol sinistre de démons ailés abandonnés par les ténèbres en fuite.

Quand Bob atteignit le pied de la forteresse, un repoussant spectacle s'offrit à lui. Partout gisaient des corps de guerriers que les oiseaux charognards, en s'envolant à l'approche des hommes, découvraient un à un. Parmi ces corps, il y en avait plusieurs cependant qui ne portaient pas le casque de cuivre, ni les couleurs du roi Zog.

— Les insoumis ! fit Hassan, qui avait rejoint Morane. Ils ont surpris la garnison et massacré les gardes jusqu'au dernier. Ceux qu'ils ont capturé ont été suppliciés…

Plusieurs guerriers étaient en effet attachés, bras et jambes en croix, à de petits pieux fichés dans le sol, et il suffisait d'un

regard sur leurs visages pour connaître la torture à laquelle ils avaient été soumis.

— L'attaque doit avoir eu lieu hier, en plein jour, constata Morane en serrant les poings. Ces malheureux ont été abandonnés en plein soleil. Voyons si l'un ou l'autre d'entre eux n'est pas demeuré en vie…

Pourtant, ni sous les murs de la tour, ni à l'intérieur de celle-ci, ils ne devaient découvrir aucun être vivant. Seulement des corps inertes, dont certains en partie dévorés déjà par les vautours.

— Nous ne pouvons plus rien pour ces malheureux, fit Morane. Mieux vaut quitter ces lieux au plus vite. Je sens comme une menace suspendue sur mes épaules…

— Ton instinct ne te trompe pas, dit Hassan qui se tenait à ses côtés, au sommet de la tour.

De la main, il désignait un endroit de la plaine, un peu en contrebas de la crête, vers laquelle galopaient une quarantaine de méharistes.

— Les insoumis, dit encore Hassan. Ou bien ils sont revenus sur le théâtre de leurs crimes, ou bien ils nous suivaient depuis pas mal de temps déjà. De toute façon, nous allons être obligés de combattre, et ils sont dix fois plus nombreux que nous…

# Chapitre XIII

Durant un moment, l'incertitude avait plané sur le petit groupe formé par Bob Morane et les trois Arabes. Dans ce décor sinistre de rocs, avec ces cadavres mutilés et à demi dévorés jonchant le sol, le vol lourd des vautours qui, peu décidés à se détourner de leurs proies, continuaient à battre des ailes dans le ciel, l'apparition des insoumis s'offrait comme une menace inéluctable. Bob avait vu comment ils traitaient leurs ennemis et il savait n'avoir aucune pitié à attendre d'eux.

La panique sembla soudain s'emparer de Hassan.

— Il faut nous réfugier dans la tour, jeta-t-il. Là, nous serons en sécurité. Nous pourrons nous défendre…

— Jusqu'au moment où nous manquerons de munitions, fit remarquer Bob. Ces bandits ne tarderont sans doute pas à recevoir des renforts et nous finirons par tomber entre leurs mains. Personnellement, je préfère mourir en combattant, dans la plaine…

Il demeura un instant silencieux, le visage tendu, le regard durci à l'extrême.

— Nous allons fuir sur le territoire de Kabbah, dit-il encore. Avant, cependant, nous allons nous arranger pour retarder un peu ces lascars…

De la main, il désigna plusieurs quartiers de roc au bord de la crête.

— Quand les insoumis s'engageront sur la pente, nous pousserons ces rochers sur eux. Cela ne manquera pas de faire mordre la poussière à plusieurs, et nous profiterons de ce désordre pour prendre un peu d'avance…

Bob s'interrompit et continua en français, pour lui seul :

— Ensuite, il ne nous restera plus qu'à nous mettre sous la protection d'Allah puisque, dans ce pays, c'est lui le Seigneur et le Maître de toutes choses…

Suivi par Hassan, Ali et Salah, il se précipita dans l'escalier menant au pied de la tour. Tous quatre, enjambant les cadavres des infortunés soldats de la garnison, gagnèrent les rochers désignés par le Français. Ce dernier s'empara de sa carabine, qu'il tenait passée en bandoulière, et la posa à ses côtés sur le sol.

— Quand nous aurons lancé ces blocs, dit-il, il faudra profiter au maximum de la surprise et ouvrir un feu roulant sur ces maudits bouchers…

La troupe des pillards était parvenue au pied de la crête. Poussant leurs dromadaires en avant et brandissant leurs armes au-dessus de leurs têtes en des mouvements classiques de fantasia, ils s'élancèrent sur la déclivité. C'était ce que Morane attendait. Tournant la tête vers Hassan, Ali et Salah, il dit rapidement :

— Allons-y !

Chacun des quatre hommes s'arc-bouta contre le rocher derrière lequel il se trouvait dissimulé, poussant de toutes ses forces. Il y eut un moment d'intense effort, puis Morane sentit le bloc céder sous sa poussée et se mettre en branle, pour ensuite rouler, à une vitesse sans cesse accrue, le long de la pente. Les autres rochers se détachèrent à leur tour et les quatre masses de calcaire, roulant de plus en plus vite, atteignirent la troupe des insoumis. Ceux-ci tentèrent bien de s'écarter, mais ils n'en eurent pas le loisir. Plusieurs d'entre eux furent balayés et hommes et montures dégringolèrent jusqu'au bas de la pente, dans un fracas de pierrailles éboulées.

Surpris par cette brusque avalanche, les autres pillards s'étaient arrêtés à mi-chemin du sommet de la crête. Bob Morane saisit sa carabine et, tout en épaulant et en visant, libéra le cran d'arrêt.

— Maintenant, un peu de tir à la cible, fit-il en français.

Bien qu'ils ne parlassent pas la langue de Corneille, Hassan, Ali et Salah durent saisir le sens de ces paroles, car ils empoignèrent eux aussi leurs Mauser et, avec une application de bons ouvriers, ils se mirent à tirailler. Morane joignit son tir aux leurs et plusieurs pillards roulèrent à terre. Les autres, descendant de leurs montures, se couchèrent à plat ventre et

ouvrirent le feu à leur tour, en direction de la crête. Cependant, Morane et ses compagnons occupaient une situation plus privilégiée, et ils parvinrent à mettre encore plusieurs de leurs adversaires hors combat sans avoir été touchés eux-mêmes.

Ce petit échange de mousqueterie durait depuis quelques minutes à peine, quand Ali, qui se trouvait le plus près de Morane, cessa de tirer pour toucher le bras de son voisin et, aussitôt après, lui désigner un point de la plaine en disant simplement :

— Là-bas !

Les silhouettes d'une trentaine de méharistes se détachaient, suivies de longues ombres portées par le soleil levant. Bob fit la grimace.

— Du renfort pour nos adversaires, maugréa-t-il. Les forces en présence deviennent par trop inégales…

Il se tourna vers ses compagnons et cria :

— Il nous faut fuir sur le territoire de Kabbah. Partez en avant. Je retiens un peu ces sacripants, puis je vous rejoins…

Les trois Arabes qui, depuis que Morane les avait guéris, lui témoignaient une confiance aveugle, obéirent aussitôt. Bob demeura seul au bord de la crête. Posément, il glissa un nouveau chargeur dans son Mauser, qu'il vida ensuite balle par balle, avec une lenteur calculée. Ayant obligé les insoumis à s'aplatir à nouveau sous son feu, il se mit à ramper à reculons. Quand il fut certain de ne pouvoir plus être aperçu d'en bas, il se redressa et courut vers l'endroit où son dromadaire était attaché, non loin de la tour. Déjà, Hassan, Ali et Salah avait atteint la plaine et filaient en direction de l'est. En quelques instants, Bob fut en selle et, excitant sa monture du talon, il se lança sur les traces de ses compagnons.

Quand les quatre fuyards furent réunis, ils tentèrent de mettre la plus grande distance possible entre les pillards et eux-mêmes. De temps à autre, ils se retournaient en direction de la crête, au sommet de laquelle un groupe de méharistes ne tarda pas à apparaître, pour se précipiter à leur poursuite.

En dépit de l'avance relative que possédaient Morane et ses compagnons, il s'avéra bientôt qu'ils finiraient par être rejoints, soit que les montures de leurs poursuivants fussent plus

fraîches, soit que, plus nombreuses et s'entraînant l'une l'autre, elles pussent fournir une meilleure course. La distance entre les deux groupes diminuait en effet insensiblement. Par moments, Morane, qui fermait la marche, se retournait sur sa selle et lâchait un coup de carabine. Tir d'intimidation, uniquement, car en raison du balancement de sa monture, et aussi de l'éloignement, Bob ne pouvait y mettre aucune précision.

Durant un temps inappréciable, la poursuite se continua, jusqu'au moment où un groupe de maisons basses apparut dans le lointain. De toute évidence, il s'agissait d'un village, et les fuyards poussèrent dans cette direction, espérant trouver là un secours quelconque. Peut-être aussi s'agissait-il d'un poste militaire avancé, où étaient casernés des soldats appartenant à l'armée de Kabbah.

Hélas, quand les quatre hommes parvinrent à proximité des constructions, faites de pierre et d'argile, ils durent déchanter ! Il s'agissait bien d'un village, mais abandonné depuis longtemps. Une oasis desséchée indiquait clairement d'ailleurs la raison de cet abandon. Les sources s'étaient taries et, tout naturellement, les habitants de la petite agglomération étaient allés installer leurs pénates ailleurs.

Comme il a été dit déjà, les insoumis se rapprochaient toujours davantage et, à leur tour, ils ouvrirent le feu. Ce tir, en raison de la distance moindre, devait se révéler plus efficace que celui de Morane, car le dromadaire de Salah, touché à mort, broncha soudain et s'abattit. Avec une souplesse d'acrobate, l'Arabe avait sauté à terre. Sans s'arrêter de galoper, Bob lui tendit la main et, d'un effort, aidé d'ailleurs par une détente de Salah, il l'enleva sur le col de sa monture.

D'autres détonations claquaient et, naturellement, à présent que l'un des fuyards se trouvait démonté, il ne pouvait plus être question de fuir.

— Mettons-nous à l'abri ! hurla Morane. Vite !... Avant qu'ils nous rejoignent !...

Une sorte de petit fortin, sans doute destiné jadis à protéger le village en cas d'attaque, se dressait en avant des constructions. Ce fut vers lui que les fuyards se précipitèrent. Une porte, faite d'épais madriers, pendait sur ses gonds. Ils la

franchirent et firent irruption dans une cour ronde, pleine de gravats. Mettant pied à terre, les quatre hommes se précipitèrent sur la porte et la refermèrent en unissant leurs forces pour, ensuite, la maintenir close à l'aide de grosses poutres abandonnées à proximité.

Quand cette précaution indispensable fut prise, Bob et ses compagnons étaient couverts de sueur car le soleil, en dépit de l'heure matinale, frappait dur déjà. Malgré cela, il ne pouvait être question de souffler.

— Aux murs ! cria Bob.

En hâte, ils gravirent l'escalier de pierre permettant d'accéder à l'étroit chemin de ronde pratiqué au sommet de la muraille. Quand ils y parvinrent, la troupe des insoumis n'était plus qu'à une trentaine de mètres du fortin. En hâte, Morane s'appuya au muret de protection, glissa le canon de sa carabine dans le vide laissé par une pierre éboulée et visa soigneusement le méhariste le plus proche. Ses compagnons avaient fait comme lui, et ce fut un feu nourri qui accueillit les insoumis, en jetant plusieurs au bas de leurs montures. Les autres, peu soucieux de s'exposer ainsi à ce tir implacable, refluèrent en désordre, pour se regrouper un peu plus loin, hors de la portée efficace des Mauser. Bien entendu, Morane savait qu'ils n'abandonnaient pas pour autant. La patience est souvent une arme redoutable, et les pillards sauraient attendre que les assiégés, à court de munitions, de vivres et d'eau, ne puissent plus leur opposer de résistance.

*

* *

Les heures s'écoulaient, mortelles, angoissantes. Le soleil était devenu enfer et, pourtant, il fallait économiser l'eau. Parfois, les pillards esquissaient une attaque. Quelques coups de feu étaient tirés, des hommes tombaient parmi les assaillants, puis l'attente reprenait, avec ce fer rouge que l'astre du jour posait sur toutes choses.

Sans cesse, Morane pensait à Miss Liane et à Lord Pernambouc, qu'il avait laissés au pouvoir de Zog. Qu'allait-il

advenir d'eux s'il ne revenait pas ? Peut-être penseraient-ils qu'il les avait abandonnés, sans se douter un seul instant qu'il était mort dans le désert, une balle en plein cœur ou exposé au soleil, les paupières tranchées.

Cette dernière expectative fit grimacer un sourire au Français.

— Pas question qu'ils me prennent vivants, grogna-t-il. S'ils veulent du baroud, ceux d'en face, ils en auront, et jusqu'au bout. Pour me faire rester tranquille, ils devront me tuer sur place ou alors je ne m'appelle plus Bob Morane…

Il se tourna vers Ali et demanda :

— Quand donc vont-ils se décider à attaquer pour de bon ?

L'Arabe haussa les épaules avec fatalisme.

— Quand nous n'aurons plus de munitions, fit-il. Alors, ils fonceront et viendront nous prendre…

« Plus de munitions ! » Ces trois mots sonnaient comme un tocsin.

— Combien de cartouches, Ali ? interrogea Morane.

— Douze.

— Et toi, Hassan ?

— Sept.

— Et Salah ?

— Neuf.

Morane venait de glisser un nouveau chargeur de cinq balles dans son arme. Un nouveau chargeur… et le dernier. Selon toute probabilité, la redoutable échéance n'était plus éloignée à présent.

Avec désespoir, Bob se surprit à inspecter le désert autour de lui, comme à la recherche de secours. Sous la lumière aveuglante, la plaine semblait vibrer et la sueur, coulant dans les yeux du Français, l'aveuglait à demi. Sans bien savoir pourquoi, Morane songea au conte de Barbe-Bleue, quand la malheureuse épouse prisonnière demande à sa sœur, grimpée au sommet de la tour : « Sœur Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

Mais, ici, Morane jouait à la fois le rôle de l'épouse et de sa sœur, et il se demandait à lui-même :

— Bob, mon vieux Bob, ne vois-tu rien venir ?

Et il se répondait :

— Je ne vois que le désert brûlant et une chenille brune qui cherche son chemin à travers les pierres…

Il se rendit compte alors que quelque chose n'allait pas. Comment, en effet, aurait-il pu apercevoir une chenille de si loin ? Sans doute la clarté trop vive, la chaleur trop intense du soleil lui jouaient-ils de mauvais tours, rapprochant ou éloignant les différents plans du décor, les mélangeant et intervertissant leur ordre, tout en le plongeant lui-même dans un univers plein d'éblouissements et de mirages.

Quelques mots, prononcés par Ali, détournèrent les pensées de Morane.

— Je crois qu'ils vont attaquer à nouveau…

Bob reporta son attention sur la troupe des insoumis. Ces derniers s'avançaient, à pied et fort disséminés, en direction de la petite forteresse. Et, soudain, ils se mirent à progresser par bonds, se dissimulant, entre chacun de ces bonds, derrière le moindre accident de terrain s'offrant à eux.

Quand les premiers assaillants furent à bonne distance, les assiégés ouvrirent le feu, brûlant leurs dernières cartouches et couchant une demi-douzaine de pillards sur le sol. Les autres se retirèrent, sans insister davantage.

La situation n'était guère brillante, Bob s'en rendait compte. Leurs munitions épuisées, ses compagnons et lui n'avaient plus, pour se défendre, que la crosse de leurs carabines et leurs poings. Peut-être mettraient-ils plusieurs adversaires hors de combat, mais les autres finiraient par avoir raison d'eux, et, alors…

Morane préférait, on s'en doute, ne pas épiloguer sur cet « alors… » Scrutant du regard le désert tout autour de lui, il murmura avec une sorte d'humour désespéré :

— Sœur Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

Et, tout à coup, il sursauta, ses yeux s'écarquillèrent et, d'entre ses lèvres tremblantes, ces mots s'échappèrent :

— La chenille !… La chenille !…

Cette chenille, qu'il croyait tout à l'heure être une illusion, avait maintenant grossi démesurément. Bob distinguait à présent des méharistes en grand nombre, des camions, des

autos blindées, plusieurs tanks. Il pouvait même voir un étendard aux couleurs de Yassim Ibn Zeid.

Supposant être à nouveau victime d'un mirage, Bob se frotta les yeux mais, quand il les rouvrit, il dut se rendre à l'évidence : méharistes, camions, autos blindées, tanks, étendard étaient autant de tangibles réalités. Ce qu'il avait pris tout à l'heure pour une chenille insolite n'était autre chose qu'une puissante colonne des troupes de Kabbah.

Jetant son fusil en l'air et le rattrapant avec une adresse de jongleur, le Français se mit à hurler :

— Sauvés !... Nous somme sauvés !... Ces mangeurs de petits enfants n'ont qu'à bien se tenir maintenant !...

Le bruit des moteurs montait à présent dans le désert, et il semblait que les insoumis avaient eux aussi perçu l'approche de la colonne, car une brusque agitation s'était emparée d'eux. Jugeant sans doute préférable de fuir plutôt que de se heurter à des forces de beaucoup supérieures aux leurs, ils enfourchèrent en hâte leurs dromadaires et, poursuivis par les éléments avancés de la colonne, filèrent au galop en direction de la frontière.

# Chapitre XIV

Véritable colosse au visage orné d'une courte barbe noire et dont le turban à coiffe d'acier portait une étoile d'or, l'Arabe sauta légèrement à terre et se dirigea vers Bob, qui se tenait maintenant debout à la porte du fortin.

— Commandant Morane ! s'exclama le nouveau venu. Si je m'attendais à vous trouver ici !... Depuis quelque temps, les insoumis s'aventuraient sur le territoire de Kabbah et j'effectuais une expédition punitive en direction de la frontière, quand mes troupes ont mis en fuite vos assaillants.

— Capitaine Kerim ! fit Bob. – Ses regards se portèrent sur l'étoile d'or agrafée au turban du géant, et il reprit :

— Ou plutôt, général Kerim, car vous avez monté en grade depuis notre dernière rencontre.

L'Arabe sourit.

— Général et Grand Vizir, corrigea-t-il. Le roi Yassim est reconnaissant envers ceux qui l'ont servi fidèlement en ces jours sombres où il lui fallait reconquérir le trône de ses ancêtres.

— Et vous avez bien mérité de cette reconnaissance, Kerim...

Les deux hommes s'étaient vigoureusement serré la main et pendant qu'au loin des coups de feu, tirés par les soldats de Kabbah sur les insoumis en fuite, éclataient, le général Kerim demanda à l'adresse de son ancien compagnon d'aventures :

— Ce que je ne comprends pas, commandant Morane, c'est la raison de votre présence ici, en plein désert. Aviez-vous l'intention de venir rendre une petite visite surprise à vos amis de Kabbah ?

— J'eusse aimé rendre cette visite en des circonstances moins dramatiques, répondit Morane. Hélas, c'est plutôt des secours que je viens demander à Yassim !

En quelques mots, sans gaspiller de temps à faire des phrases, Morane mit Kerim au courant des événements se trouvant à l'origine de son voyage à Kabbah. Quand il eut

terminé, le colosse ne répondit pas aussitôt. Il se contenta de hocher la tête et de demander, en désignant Hassan, Ali et Salah, qui se tenaient un peu à l'écart :

— Ce sont ces hommes qui vous ont aidé à fuir ?

— Ce sont eux. J'aimerais qu'ils soient parfaitement traités…

— Ils le seront. Ce sont des guerriers du Dramaout, donc d'un État ennemi. Pourtant, en s'opposant à ce chacal puant et ridicule de Zog et en vous aidant, ils ont en quelque sorte posé un acte d'amitié envers notre pays, et nous allons en tenir compte en les considérant, eux aussi, comme nos hôtes…

Kerim se tut durant un instant et demeura songeur. Finalement, il parla à nouveau.

— Si je comprends bien, commandant Morane, vous aimeriez nous voir déclarer la guerre à Zog…

— C'est en effet cela. Un tel être est un danger. Son peuple doit en être affranchi…

Le général Kerim fit la moue.

— Depuis un moment déjà, les hostilités couvent entre Kabbah et le Dramaout. Reste à savoir si le roi Yassim jugera le moment opportun pour déclencher une opération de grande envergure. Lui seul sera à même de décider…

— Je me charge de le persuader, enchaîna Bob d'une voix forte. Le sort de mes amis dépend en effet d'une action rapide et décisive. Seul, je ne puis rien. Il faut donc que Yassim m'aide. Je propose que nous nous mettions en route sans retard pour Kabbah…

— C'est ce que nous allons faire, dit Kerim. Et je vous promets de vous aider, de toute mon autorité, à persuader Yassim. Voilà trop longtemps que Zog pirate un peu partout, pillant et capturant des esclaves sur le territoire de Kabbah. Puisque, tôt ou tard, il faudra aller lui demander des comptes, autant le faire maintenant…

Après ces paroles, Bob sut posséder un allié de plus en Kerim, auquel il avait jadis sauvé la vie en des circonstances fort dramatiques. Et il savait également pouvoir compter autant sur la reconnaissance du général-Grand Vizir que sur celle de son maître Yassim Ibn Zeid.

*

* *

Kabbah, la Cité des Sables, reposait au centre d'un cercle de falaises et de monts percé seulement par un unique défilé, l'ensemble faisant de la ville une forteresse quasi-inexpugnable, du moins pour une armée à l'ancienne mode ne disposant pas d'avions ni de troupes aéroportées.

La Cité des Sables elle-même, avec ses bâtiments aux murs de basalte et de briques alternées, ses maisons arabiques aux multiples étages, sa mosquée aux coupoles dorées, sa citadelle aux formes élémentaires et son palais d'un blanc éblouissant, avait grande allure, sertie comme un joyau au milieu des cultures qui, irriguées par un système compliqué d'écluses et de canaux, s'étageaient en gradins sur les flancs des montagnes environnantes.

Yassim Ibn Zeid, seigneur de cette capitale sortie d'une autre époque, reçut Bob Morane avec une joie dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle fut délirante. Quand cette allégresse se fut calmée, Bob raconta à nouveau son histoire, depuis le naufrage du cotre jusqu'à sa rencontre avec Kerim. Cette fois, il n'omit aucun détail et Yassim l'écouta en silence, sans jamais tenter de l'interrompre.

Le roi de Kabbah était encore un tout jeune homme et, cependant, il possédait une sagesse à laquelle une éducation poussée, acquise dans un collège de France, donnait plus de poids encore. Lorsque Bob eut achevé son récit, Yassim demeura un long moment songeur, comme s'il pesait chaque mot qu'il venait d'entendre. Finalement, il prit la parole.

— Voilà des mois, Bob, dit-il, que les guerriers de Zog lancent des raids sur mes États afin d'y capturer des esclaves. De temps à autre, ils fondent sur quelque village isolé et mal protégé, en raflent la population et repassent la frontière. Jusqu'alors, j'ai cru qu'il s'agissait là d'un vulgaire trafic d'esclaves, comme il s'en pratique hélas encore en Arabie. Vos révélations me font à présent voir les choses sous un tout autre jour. Cependant, je ne suis toujours pas décidé à répondre à la violence par la violence. Vous connaissez mes principes. Le sort

de mon pays seul m'importe et, tant que l'on ne touche pas à l'intégrité de ses frontières et à ses institutions…

— Mais, Altesse, fit remarquer le général Kerim, qui assistait à l'entretien, chaque fois que les guerriers de Zog viennent razzier vos villages, ne touchent-ils justement pas à l'intégrité de ces frontières ?

— Pas ouvertement, Kerim. Le jour où Zog posera nettement un acte de guerre en envoyant des forces organisées en direction de Kabbah, alors je me croirai en droit d'agir. En attendant, il faut à tout prix maintenir l'état de paix relatif dans lequel nous vivons. Je ne veux pas, en envahissant le Dramaout, être cause de la mort de nombreux hommes…

— En demeurant dans l'expectative, fit Morane avec sévérité, vous en laissez tuer d'autres et agissez un peu comme celui-là qui, témoin d'un crime, fait mine de ne pas entendre les cris de la victime, qu'il pourrait sauver par une action rapide. En outre, songez à la menace permanente que fait peser sur votre peuple un voisin comme Zog. Vous ne voulez pas la guerre, mais lui n'attend que le moment d'être assez puissant pour la déclencher.

— Vous me demandez en quelque sorte de décider une action préventive ? fit Yassim d'une voix songeuse.

— C'est cela tout juste. En agissant immédiatement, non seulement vous préserverez Kabbah d'une attaque prochaine mais, en outre, vous libérerez le Dramaout d'un joug odieux.

Le roi de Kabbah baissa la tête et demeura soucieux. Au bout d'un moment, il se tourna vers Kerim, pour demander :

— Qu'en pense mon Grand Vizir ?

— Je pense comme le commandant Morane, répondit le géant. En agissant immédiatement, vous empêcherez Zog de commettre de nouveaux crimes…

— D'ailleurs, enchaîna le Français, je crois connaître un moyen de prendre Zerba sans devoir livrer de combats trop meurtriers. Faites-moi confiance, Yassim, et vous verrez que tout marchera bien…

Longuement, le sultan scruta les traits énergiques de son hôte et ami. Ce qu'il y lut dut le rassurer, car il déclara :

— Eh bien, je vous ferai confiance une fois de plus, Bob ! Ce que vous venez de m'apprendre au sujet de cette drogue du silence me rend la personne de Zog plus odieuse encore. Demain, nous marcherons sur Zerba et libérerons à la fois Miss Pernambouc, son père et le malheureux peuple du Dramaout.

# Chapitre XV

Deux puissantes colonnes, composées de méharistes et d'éléments blindés, avaient convergé, en un mouvement de tenailles, en direction de Zerba, et cela sans rencontrer la moindre résistance. Cependant, une fois la capitale du Dramaout investie, Yassim et Bob devaient se rendre compte qu'il faudrait prendre la ville d'assaut et que, pour franchir ses murs, il serait indispensable de livrer de durs combats, ce qui entraînerait la mort de nombreux hommes dans les deux camps. Or, il avait été décidé que, dans la mesure du possible, cette guerre serait menée avec le moins d'effusion de sang possible. C'était pour cette raison aussi que Yassim évitait l'emploi de l'aviation car, si les quelques chasseurs-bombardiers dont se composait son armée de l'air eussent apporté un élément décisif dans le combat, il était évident également qu'ils n'eussent pas manqué de faire de nombreuses victimes.

C'était pour cette même raison – Zerba était investie depuis quelques heures à peine – que, cette nuit-là, Bob Morane, un lourd havresac fixé à son dos, rampait en direction des murailles de la cité. L'obscurité était assez épaisse, ce qui facilitait son avance, et il avait choisi d'atteindre le mur d'enceinte en un endroit où celui-ci était le moins bien gardé.

L'avance, depuis les collines cernant la ville, devait se révéler longue et laborieuse, car il fallait presque continuellement progresser à plat ventre, se dissimuler derrière le moindre accident de terrain, le moindre bosquet, pour repartir ensuite, obstinément, à la façon d'un reptile balourd.

Il fallut plus d'une heure à Bob pour atteindre le pied de la muraille, sans être aperçu heureusement. Tapi dans l'angle d'un arc-boutant de soutien, il tira alors son revolver et, suivant un signal convenu, tira par trois fois en l'air : deux coups rapprochés, un autre plus espacé. Cela répondait à un plan précis. Les assiégés croiraient que ces coups de feu étaient tirés

par quelque sentinelle trop nerveuse, et ceux qui y trouvaient quelque chose d'insolite ne devaient pas avoir le temps d'y songer à l'aise car, du côté des assiégeants, des salves de coups de fusils et d'armes automatiques s'étaient mises à rouler. Salves inoffensives d'ailleurs et destinées seulement à couvrir les bruits que Morane pouvait faire en travaillant.

Protégé par ce camouflage sonore, Bob s'était débarrassé de son sac et s'était emparé d'une petite pelle qui s'y trouvait accrochée. Rapidement, il se mit à creuser le sable au pied de la muraille, jusque sous les fondations, heureusement peu profondes, de celle-ci. Il plaça alors les charges de plastic, contenues dans le sac, au fond de l'excavation et y fixa l'extrémité d'un cordon Bickford. Ensuite, comme les coups de feu continuaient à claquer, il referma en hâte le trou et, déroulant la mèche derrière lui, gagna à reculons l'abri d'un petit monticule situé à peu de distance. Là, il battit le briquet et alluma l'extrémité du cordon. Un insecte de feu courut au ras du sol, dans la nuit, atteignit la muraille, disparut. Presque aussitôt, le sol trembla, la muraille se fendit sur toute sa hauteur et, dans un éclatement sonore, se désagrégea, tandis que des morceaux de pierre et de mortier étaient projetés dans tous les sens.

Bob n'attendit pas que tout fut rentré dans le calme pour s'élancer vers la brèche. Il savait qu'à cet instant précis un groupe d'assaut, commandé par Kerim, quittait l'abri d'une proche colline pour se précipiter lui aussi vers la brèche et simuler une attaque. Pendant ce temps, lui, Bob Morane, qui portait toujours l'uniforme des guerriers du Dramaout, se glisserait à l'intérieur de la ville.

Déjà, Bob, entièrement masqué par la nuit et les épais nuages de poussière s'élevant des décombres, avait atteint l'ouverture béante. À demi aveuglé, il grimpa parmi les moellons et les pierrailles éboulés. Ce fut sain et sauf qu'il franchit la brèche, mais à peine avait-il fait quelques pas à l'intérieur de la ville que des bruits de pas retentirent et qu'un important groupe de guerriers du Dramaout apparut à peu de distance. Bob se mit alors à faire de grands mouvements de bras et à crier, d'une voix rauque, en arabe :

— L'ennemi arrive !... Tous à la brèche !...

Il se mit à courir de droite à gauche, d'avant en arrière, continuant à agiter les bras et à hurler, à l'adresse d'autres soldats qui accouraient :

— Tous à la brèche !... L'ennemi arrive !... Tous à la brèche !...

Ensuite, rapidement, sans qu'on se préoccupât davantage de lui, il s'enfonça à travers la ville qui, réveillée par l'explosion, bourdonnait à présent telle une ruche dans laquelle un mauvais plaisant vient d'enfoncer une badine.

*

* *

Protégé par son déguisement, Bob se dirigeait vers le Champ des Morts. Au fur et à mesure qu'il s'en rapprochait, les soldats se faisaient plus rares, car tous devaient avoir gagné leurs postes. Il avançait donc de plus en plus franchement, sans chercher à se dissimuler le moins du monde.

Ce fut seulement quand il atteignit les abords du palais qu'il mit revolver au poing, car il courait alors le risque d'être aperçu par les soldats de la garde particulière du roi Zog, et ceux-ci pourraient s'étonner de ce qu'un combattant se trouvât si loin de l'enceinte de la ville.

La chance devait cependant servir une fois encore l'audacieux Français, car il atteignit les murs du palais sans faire de mauvaise rencontre. Il savait la porte d'entrée sévèrement gardée, aussi ne tenta-t-il pas de pénétrer de ce côté. Se coulant dans l'ombre de la muraille, il atteignit une poterne basse, fermée par un épais battant, et qu'il avait repéré soigneusement lors de son séjour à Zerba.

À l'aide d'un ciseau et d'un marteau apportés à cette intention, Morane entreprit de s'attaquer au battant, s'efforçant de découper ce dernier tout autour de la serrure. Bien entendu, il ne pouvait être question pour lui de travailler silencieusement, mais il espérait que les coups de marteau seraient en grande partie couverts par les bruits de la lointaine fusillade.

À tout bout de champ, il s'arrêtait dans son travail, l'oreille aux aguets, prêt à se dissimuler derrière un proche bosquet de figuiers au moindre bruit de pas, que ceux-ci se dirigeassent vers lui ou non.

Le bois était à moitié pourri, mais il fallut néanmoins plus d'une demi-heure à Bob pour venir à bout de son travail. La serrure était presque complètement détachée quand, là-bas, les rumeurs de la bataille cessèrent de se faire entendre.

Morane jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet.

— Kerim est ponctuel, murmura-t-il. Il vient de donner le signal de la retraite, et cela à l'heure prévue. Si je ne veux pas me faire poisser, il me faudra redoubler de précautions…

Bien entendu, il ne pouvait plus être question de donner des coups de marteau. Lâchant ses outils devenus maintenant inutiles, Bob appuya sa vigoureuse épaule et poussa de toutes ses forces. Durant quelques secondes, le bois résista, puis il y eut un craquement sourd et la porte s'ouvrit en grinçant.

La respiration haletante, Bob demeura immobile, tendu telle une corde de violon sur le point de se rompre. Il avait à nouveau mis le revolver au poing, prêt à ouvrir le feu sur tout assaillant qui se présenterait.

Comme rien ne se passait cependant, il respira plus à son aise et jeta un coup d'œil dans la cour du palais. Celle-ci semblait déserte, mais Morane savait qu'il n'en était rien. Un peu partout, des gardes fanatiques veillaient, prêts, pour défendre leur maître, à faire feu sur toute ombre suspecte.

En dépit de ce danger, Bob franchit la poterne et se coula contre la muraille, au pied de laquelle se dressaient heureusement d'épais bouquets de figuiers qui, s'étant rejoints, formaient une haie presque discontinue. Se coulant silencieusement derrière ce providentiel rempart, Morane s'avança le long du mur, vers le jardin d'agrément du roi Zog où, se glissant entre les plantes, il pourrait atteindre les abords du Champ des Morts sans courir trop de risques de se faire repérer.

Le jardin fut atteint rapidement. Il y avait là des rosiers, des lilas, des rhododendrons et beaucoup d'autres espèces que Zog avait fait venir d'Europe et que plusieurs jardiniers entretenaient avec des soins jaloux. Rampant au bord des allées

soigneusement ratissées, Morane gagna l'extrémité du jardin. Là, il s'immobilisa. D'où il se trouvait, il pouvait apercevoir l'aile du palais où il avait été retenu captif en même temps que Miss Liane et Lord Pernambouc. Son cœur se serra. Qu'était-il advenu de ses deux compagnons. Étaient-ils toujours en vie ? Zog les avait-il épargnés ?

Bob serra les dents. Pour l'instant, il lui fallait détourner ses pensées de la charmante Anglaise et de son père. Une seule chose importait : atteindre le Champ des Morts au plus vite.

# Chapitre XVI

Dissimulé dans l'ombre d'une colonne, à l'entrée de la vaste esplanade couverte, Morane considérait maintenant tous ces corps inertes, dressés contre leurs poteaux et dont les visages, dans la pénombre, formaient des taches pâles, fantomatiques. Combien y avait-il là de ces malheureux ? Mille ? Deux mille ? Davantage peut-être…

Bob se sentait un peu saisi de vertige en songeant à la nouvelle expérience qu'il allait tenter.

— Si cela réussit, murmura-t-il, j'aurai droit à la reconnaissance de tous ces gens, mais Basile Youssef bien davantage encore, puisque c'est lui l'« inventeur » de l'antidote.

À demi courbé, il se coula entre les poteaux, cherchant l'endroit où se trouvait le Dr Chimbre, endroit qui, l'on s'en souviendra, lui avait été indiqué par Zog, le jour même de son arrivée à Zerba.

Il fallut à Bob un certain temps pour découvrir celui qu'il cherchait. Quand il fut parvenu auprès du corps de Chimbre, il se mit sans retard à la besogne. Tirant des poches de son burnous, où elles étaient dissimulées, les deux bouteilles de plastique contenant l'antidote, il emplit une seringue de Pravaz et, dénudant l'avant-bras de Chimbre, y enfonça l'aiguille et injecta le liquide. Il passa ensuite au corps suivant, puis au suivant, puis au suivant encore, les traitant chacun de la même façon. Durant plusieurs heures, il s'escrima ainsi de la seringue, faisant injection sur injection, jusqu'à ce que les deux bouteilles fussent vides. Combien avait-il ainsi traité de cataleptiques ? Il n'eût pu le dire avec précision. Un grand nombre assurément… Deux cents, trois cents peut-être, et il en restait des centaines et des centaines à traiter de la même façon. Si, bien entendu, l'antidote se révélait aussi efficace dans le cas de léthargie qu'il l'avait été pour guérir le mutisme des quatre gardes.

Exténué par ce labeur qui l'avait soumis à une grande tension nerveuse, Bob s'en revint auprès du Dr Chimbre, mais ce dernier gardait la même immobilité que tout à l'heure.

« Les chances de réussite demeurent minimes, pensa le Français. Lors de mes premières expériences sur les gardes, l'antidote fit son effet immédiatement. Il faut reconnaître qu'à présent il s'agit de réveiller des trépassés, ou presque… Et si je me trompais ? Si ces malheureux étaient réellement morts ? »

Avec lassitude, il s'assit non loin de Chimbre. Adossé à un poteau encore libre, il attendit ce qui, maintenant, lui apparaissait comme un miracle. Il avait tiré son revolver pour faire bonne garde au cas où quelqu'un approcherait. Pourtant, la fatigue, accumulée au cours de ces jours d'intense action, ne tarda pas à avoir raison de lui, et il s'assoupit.

Quand Bob Morane se réveilla, une luminosité rosâtre, baignant les objets, annonçait la levée du jour. L'esprit encore noyé de brumes, il sursauta soudain. Quelqu'un venait de bouger auprès de lui. Levant la tête, il se rendit compte alors qu'il s'agissait du Dr Chimbre. Celui-ci, s'étant départi de son immobilité, s'était mis à remuer doucement la tête, à agiter les bras en poussant de petits gémissements.

D'un bond, Morane fut sur pied.

— Chimbre ! fit-il à mi-voix. Chimbre !… M'entendez-vous ?

Mais le médecin ne répondit pas. Des violents soubresauts le firent soudain se tordre dans les liens qui le retenaient au poteau, tandis que son visage se crispait sous les assauts d'une douleur intense. Cela dura quelques secondes à peine, puis les traits du malheureux s'apaisèrent. Chimbre ouvrit les yeux et demanda d'une voix éteinte :

— Où suis-je ?

— Ne vous étonnez de rien, Chimbre, fit Bob. Ne vous épouvantez pas. Tout va vous paraître simple…

En quelques phrases entrecoupées, il rappela au « ressuscité » les circonstances qui l'avaient amené au Champ des Morts. Lentement, la mémoire semblait revenir au médecin.

— Je me souviens, balbutia-t-il. Je me souviens…

Devant ce nouveau succès, une joie sans limite étreignait Bob, mais notre héros possédait assez de sang-froid pour

comprendre que ce n'était pas le moment de s'y abandonner. La partie n'était pas encore définitivement gagnée et il fallait faire très vite, profiter au maximum de la surprise que provoquerait à travers la capitale le retour à la vie de tous ces gens qui, jusqu'alors, passaient pour morts.

— Si je tranche vos liens, demanda Bob à l'adresse de Chimbre, réussirez-vous à vous tenir debout ?

Le médecin fit un signe de tête affirmatif.

— Je le pense, dit-il.

À l'aide de son couteau, Morane coupa les cordes qui retenaient son compatriote au poteau. Pendant quelques instants, il crut que Chimbre allait s'écrouler, mais il n'en fut rien. Le rescapé se mit à se masser doucement les membres, puis à les faire fonctionner sur place pour y rétablir la circulation.

— C'est étrange, fit-il, là où je devrais, après cette longue catalepsie, me sentir faible comme un enfant, je me trouve au contraire possesseur d'une certaine vitalité. Il est fort possible que la drogue, en suspendant mes fonctions vitales, ait conservé mes forces dans l'état où elles se trouvaient au moment de ma pseudo-mort.

Un peu partout à présent, les cataleptiques reprenaient conscience, et Bob se mit à les libérer avec un entrain en tous points remarquable. Une fois passée la crise amenant la guérison, ils se redressaient, demeuraient un instant ébahis puis se mettaient à gigoter avec frénésie. Le remue-ménage qu'ils provoquaient ne devait pas passer inaperçu, car une dizaine de gardes, attirés sans doute par les cris de joie des cataleptiques, s'approchèrent du Champ des Morts. Ils n'y pénétrèrent cependant pas car, à la vue des « ressuscités », ils jetèrent leurs armes pour se mettre à fuir en poussant des cris de terreur. C'était tout ce que Morane attendait. Avec plus d'entrain encore, il se remit à trancher les liens des cataleptiques, tout en les encourageant à rentrer chez eux, à se répandre à travers les rues de la cité. En poussant des cris de joie, tous ces êtres, arrachés miraculeusement au néant, guéris en même temps de leur mutisme, quittèrent le Champ des Morts pour, traversant la

cour du palais maintenant désertée par les gardes terrorisés, gagner la ville.

Il faisait jour à présent et l'on peut aisément imaginer l'étonnement des habitants de Zerba quand ils virent s'avancer ces hommes et ces femmes qu'ils croyaient morts, beaucoup de ces habitants reconnaissant en eux un parent, soit un frère, soit une mère, un fils ou un père. Les soldats quittaient leur poste sur les murailles pour assister à ce prodige ou pour serrer un être cher maintenant retrouvé.

Comme Morane l'avait promis à Yassim, c'étaient les cataleptiques du Champ des Morts qui gagnaient la bataille. Bientôt, les troupes libératrices pourraient pénétrer dans Zerba sans qu'il soit nécessaire de tirer de nouveaux coups de feu.

*

* *

Bob n'avait cependant pas attendu pour assister à ce triomphe. Dès que les cataleptiques, maintenant guéris, s'étaient répandus à travers la ville, il avait bondi vers le palais. L'inquiétude au sujet de Miss Liane et de son père le torturait et, revolver au poing, il fonça en direction de l'aile où se trouvaient prisonniers ses deux compagnons d'infortune. Les hommes qui gardaient la porte avaient fui, comme les autres, et ce fut sans rencontrer âme qui vive que Morane put pénétrer dans le bâtiment. Quatre à quatre, il gravit le large escalier de pierre menant aux étages. Après avoir enfoncé deux portes, il fit irruption dans les appartements occupés par Liane et Lord Pernambouc. Quand il entra dans le salon, duquel, par un couloir, on accédait au laboratoire, les deux premières personnes qu'il aperçut, furent la jeune fille et son père, assis de part et d'autre d'une table basse.

Lord Pernambouc s'était dressé, l'œil chargé de courroux.

— Que signifie ?

Mais, presque aussitôt, son visage s'éclaira et il s'exclama :

— Commandant Morane !... Je vous croyais mort...

Liane ne lança qu'un cri, un nom dans lequel elle mettait toute sa joie :

— Bob !

Déjà, Morane serrait les mains qui se tendaient vers lui.

— Je savais que vous ne nous abandonneriez pas, disait Liane, que vous réussiriez…

— En effet, j'ai réussi, reconnut Bob.

Et il enchaîna avec modestie :

— Je ne suis d'ailleurs pas le seul artisan de cette réussite. Il y a eu tout d'abord Basile Youssef, puis les quatre gardes attachés à ma personne ; ensuite le général Kerim et Yassim Ibn Zeid ; et enfin ceux du Champ des Morts…

— Racontez-nous, Bob ! fit Liane en battant des mains.

Le Français ne se fit guère prier. Il dit comment il avait réussi à capter la confiance des guerriers préposés à sa garde, comment il était parvenu jusqu'à Kabbah pour y convaincre Yassim de la nécessité d'une action rapide, et comment enfin il s'était glissé jusqu'au Champ des Morts pour rendre à la vie une partie des cataleptiques. Et il conclut :

— Il est fort probable que, pour le moment, Yassim et ses troupes fassent leur entrée dans la ville.

Au loin, une rumeur grandissante montait de la capitale, et Lord Pernambouc ne put qu'approuver les dernières paroles de Bob.

— Vous avez sans doute raison, commandant Morane. Cela ne m'étonnerait pas outre mesure si ces cris étaient poussés par les habitants de Zerba en train d'accueillir leurs libérateurs.

L'Anglais s'était approché du Français, pour lui secouer la main en un shake-hand si vigoureux que Bob crut un instant que son bras allait être arraché.

— Vous êtes notre sauveur, disait Lord Pernambouc. Ma reconnaissance vous est acquise, éternelle. Éternelle…

Miss Liane sautait sur place, en poussant des exclamations d'allégresse.

— Sauvés !… Nous sommes sauvés !…

— Ne clamez pas votre triomphe trop vite, Miss Pernambouc, dit une voix.

D'une pièce, Liane, son père et Bob Morane firent volte-face. Le roi Zog se tenait sur le seuil de la pièce, braquant une mitraillette. Son visage sombre était bouleversé par les tics et les

profondes rides de la douleur marquaient son front. Visiblement, les névralgies le torturaient, ce qui le rendait plus dangereux encore. Entre ses mains, la mitraillette tremblait, comme si une vie propre l'animait.

— Ne clamez pas votre triomphe trop vite, répéta le misérable. Vous allez mourir tous trois, à commencer par vous, docteur Bourgoigne, qui êtes l'artisan de ma défaite.

— Je ne suis pas le Dr Bourgoigne, Excellence, fit Bob en s'inclinant gravement. Mon véritable nom est Morane. Bob Morane…

— Bourgoigne ou Morane, peu m'importe ! jeta Zog. Vous allez mourir de toute façon. Tous les trois !… Vous m'entendez, TOUS LES TROIS…

— Écoutez, Zog, intervint d'une voix précipitée Lord Pernambouc, mieux… vaut ne pas aggraver votre cas en commettant trois nouveaux meurtres. Vous êtes un malade et…

Mais le Maître du Silence secoua la tête et interrompit l'Anglais.

— Vos paroles ne serviront à rien. Si vous croyez gagner du temps, vous vous trompez… Vous allez mourir, tout de suite…

Déjà, l'index du scélérat, crispé sur la détente de la mitraillette, blanchissait, et Bob s'apprêtait à bondir, quand soudain Zog sembla se détendre, son visage, de douloureux et de haineux qu'il était quelques instants auparavant, fut envahi brusquement par une peur abjecte, tandis qu'il balbutiait :

— Non, non, ce n'est pas possible… Les morts ne reviennent pas…

Miss Liane, Lord Pernambouc et Bob Morane regardèrent dans la même direction que Zog. À la porte du couloir menant au laboratoire, le Dr Chimbre venait d'apparaître et, en fait, avec ses vêtements en lambeaux, son visage pâle envahi par la barbe et dans lequel les yeux brillaient avec une étrange intensité, il avait un aspect effrayant. Lentement, il se mit à marcher en direction de Zog, qui balbutia à nouveau :

— Ce n'est pas possible !… Les morts ne reviennent pas !… Arrière, spectre ! Arrière !…

Bob profita de ce que l'attention du sultan était détournée pour bondir sur lui et arracher la mitraillette de ses mains. Zog

ne parut cependant pas s'en apercevoir. Comme Chimbre continuait à avancer vers lui, il se mit à reculer en criant :

— Arrière, spectre !... Arrière !...

Visiblement, tout bon sens l'avait quitté et, dans son cerveau miné petit à petit par la souffrance, il n'y avait plus place maintenant pour la raison. Et, tout à coup, Chimbre avançant toujours, Zog se détourna et se mit à courir vers la fenêtre grande ouverte.

— Zog, arrêtez ! hurla Morane. Arrêtez !...

Mais cet appel ne devait pas être entendu. Croyant échapper à la vengeance de sa victime, le Maître du Silence s'était précipité dans le vide.

Quand Morane se pencha par-dessus l'appui de la fenêtre, il n'y avait plus, sur les dalles, quatre mètres plus bas, qu'un corps immobile, à la nuque rompue, et que la vie avait déjà quitté.

À ce moment, là-bas, à l'autre bout de la cité, les troupes de Kabbah défilaient à travers les rues de la capitale enfin libérée d'un trop long cauchemar.

# Chapitre XVII

Depuis bien des années, le premier crépuscule de paix tombait sur Zerba. Assis sur la grande terrasse du palais, Miss Liane, Lord Pernambouc, Yassim, le général Kerim et Bob Morane regardaient le soleil disparaître rapidement derrière les collines, dans une gloire d'or et de pourpre.

— Demain, dit Yassim d'une voix douce, où perçait une pointe d'ennui, il nous faudra nous mettre au travail pour tout réorganiser dans ce maudit pays, trouver un successeur à Zog. Heureusement qu'Haroun le Requin sera là pour nous aider…

— Haroun le Requin ! s'exclama Lord Pernambouc. Ce sacré pirate !… C'est lui qui nous a kidnappés et tout ce qu'il mérite, c'est un bon bout de corde.

— Notre ami Haroun est un brave guerrier, fit Yassim. Certes, il n'a rien d'un enfant de chœur, comme on dit en France, mais on a cependant besoin d'hommes comme lui quand tout va mal. Il est populaire à Zerba et nous sera d'un grand secours…

L'Anglais n'insista pas. Il se contenta de se tourner vers Bob, pour dire, d'une voix enjouée :

— Tant pis pour Haroun ! Il se trouvera bien quelqu'un d'autre pour le pendre tôt ou tard, à moins qu'il ne devienne sultan du Dramaout, et ce pour le plus grand malheur des pays voisins en général et de Kabbah en particulier. En ce qui vous concerne, commandant, je suppose que voilà une nouvelle aventure de Bob Morane terminée. À la suivante, donc…

Mais Morane secoua la tête.

— Pas encore, sir. Avant de quitter le Dramaout, il me reste une tâche importante à accomplir. Je dois rendre la vie aux autres pensionnaires du Champ des Morts, puis guérir tout ces gens qui, à travers le royaume, demeurent frappés de mutisme. Ce sera là une œuvre de longue haleine, à laquelle j'ai bien peur de ne pas suffire…

— Je vous aiderai Bob, fit Liane d'un ton ferme.

Lord Pernambouc sursauta.

— Mais Liane, s'exclama-t-il, nous devons regagner l'Angleterre au plus vite ! Nos obligations…

— Je vous aiderai, Bob, répéta Liane avec la même fermeté.

Pour la seconde fois en quelques minutes, Lord Pernambouc dut s'avouer vaincu. Quant à Bob, il comprenait que, tout compte fait, la présence de la jeune fille aidant, le travail qui l'attendait ne serait pas tellement rebutant. Ensuite, bien sûr, poussé par la fatalité, il continuerait son petit bonhomme de chemin. En attendant, il ne pouvait s'empêcher d'admirer la chevelure rousse de Liane, dans laquelle le soleil couchant jetait des reflets dorés. Ensuite, il pensa qu'il avait toujours éprouvé un faible pour le reflet doré des couchers de soleil, et cela le rassura.

FIN

# LE YÉMEN,
# PAYS D'UN AUTRE ÂGE

On pourrait croire que, quand Henri Vernes nous décrit les terres mal connues de l'Arabie, à la fin de notre XX$^{e}$ siècle, il se laisse entraîner par son imagination débordante. Eh bien ! il n'en est rien. Pour en juger, il suffit de parler un peu du Yémen, ce petit État au sud de la grande presqu'île arabique, État qui, vraiment, semble appartenir à un âge depuis longtemps dépassé.

## L'ARABIE HEUREUSE

Le Yémen se trouve au nord du territoire britannique d'Aden et son nom signifie « Arabie Heureuse ». Sa superficie est à peu près double de celle de la Belgique, soit environ soixante mille kilomètres carrés. Quant au nombre de ses habitants, il est mal connu, certains l'évaluant à huit cent mille âmes, d'autres à quatre ou cinq millions. Le chiffre officiel, cité dans le Larousse, est de trois millions et demi, mais il semble ne reposer sur aucune statistique précise.

Né à la fin de la Grande Guerre 1914-1918, le Yémen est sorti des débris de l'Empire turc. Il compte parmi les membres fondateurs de l'Organisation des Nations-Unies, a adhéré récemment à l'Union des Républiques Arabes, sous la présidence du colonel Nasser, et continue néanmoins à se tenir farouchement à l'écart du monde moderne, pour se confiner dans un moyen âge difficilement concevable à notre époque de progrès à la fois sociaux et techniques.

Il existe un grand contraste entre la zone côtière, large de quatre-vingts kilomètres environ, désertique et habitée seulement par des pêcheurs, et l'intérieur du pays, région de hauts plateaux et de montagnes où règne une température douce et où les trois quarts de la population du pays se groupent autour de riches vergers et de champs verdoyants. C'est tout naturellement dans cette zone privilégiée que s'élèvent les deux capitales : Saana, l'ancienne, maudite depuis qu'en 1948 l'iman Yaga y fut assassiné, et Taez, où réside Ahmed, l'actuel souverain.

## UNE TERRE D'ESCLAVAGE

Face à l'Afrique, avec derrière lui les immenses étendues de l'Arabie, le Yémen demeure une des dernières terres d'esclavage. En 1921-1923, il a d'ailleurs refusé de signer les conventions internationales abolissant et interdisant la traite. D'après les rapports de l'O.N.U., il existerait encore près d'un million et demi d'esclaves dans toute la péninsule arabique. Beaucoup de ces malheureux meurent, mais l'Afrique est là, avec ses réserves d'hommes. On compte que, chaque année, quarante mille à soixante-dix mille hommes sont menés par la route secrète des esclaves, qui va du Tchad, en passant par le Soudan, vers les côtes de la mer Rouge et de l'océan Indien. Embarqués à Massaouah et à Port-Soudan sur de minables vapeurs ou de boutres, les malheureux sont embarqués vers l'Arabie, où, sur les marchés, un homme solide vaut entre soixante mille et quatre-vingt mille francs français ; suivant les fluctuations dues à l'offre et à la demande.

## QUELQUES CONCESSIONS AU MODERNISME

Comme il a été dit déjà, le Yémen vit encore comme au moyen âge. Un moyen âge musulman, bien entendu. Les criminels sont encore exécutés au cimeterre et, si le roi possède trois avions, il est interdit de survoler son royaume sans sa permission.

Il est extrêmement difficile d'obtenir un visa pour le Yémen. Un petit nombre de Blancs y séjournent cependant. Des médecins pour la plupart, et aussi des ingénieurs. Quelques pilotes et mécaniciens également. Ce sont pour la plupart des Français, des Italiens et des Suédois. Il faut parler encore de l'intendant de l'hôtel royal de Taez : un ancien marin marseillais, qui parle couramment le yéménite, mais avec l'accent de la Canebière. Là s'arrête l'invasion du modernisme au Yémen. Que ferait-il d'ailleurs dans ce sens avec ses pauvres finances qui, bon an mal an, montent son budget à trois milliards et demi de francs français à peine ?

## LE ROYAUME DE SABA

Mais ce n'est pas là le seul fait que le Yémen demeure « territoire interdit » qui le rend mystérieux. C'est en effet dans ses sables que sont enfouis ses principaux secrets. N'en fait-on pas l'ancien royaume de Saba ; d'où était native Balkis, cette reine qui alla, d'après l'Écriture Sainte, rendre hommage à Salomon et sa sagesse. Près du petit village de Mareb, en effet, toute une ville de grande dimension, capitale défunte, gît à demi enfouie dans les sables, avec son barrage – sans doute le premier au monde – ses temples, ses palais ruinés. Un Anglais, Wendell Philips, a pu explorer ces vestiges d'un lointain passé et il y a trouvé des indices d'une civilisation puissante. Malgré cela, Mareb la Morte, comme on appelle ces ruines, continue à garder

ses secrets. Le Yémen, pays oublié dans un monde de progrès, demeure une terre d'aventure, où tout semble possible.